LA VIE SPIRITUELLE

Nº 312 — Novembre 1946

# SOMMAIRE

## LES MYSTÈRES DE DIEU

H. C. DESROCHES. O. P. L'Esprit-Saint : principe communautaire selon saint Paul ..... 476

*La Toussaint, fête de la communauté des saints est la fête de la charité fraternelle en laquelle l'Esprit-Saint nous unit les uns les autres.*

SAINT AUGUSTIN. « Quand il aura remis le règne a Dieu » ..... 493

*Le Père, le Fils et l'Esprit-Saint dans la vie contemplative des saints.*

R. T. Les psaumes du petit office de la Sainte Vierge (*suite*) ..... 498

## NOTRE SANCTIFICATION

TH. PHILIPPE. O. P. Pauvreté du contemplatif et richesse de l'oraison ..... 510

*C'est à la mesure même de sa pauvreté que le contemplatif jouit des trésors de Dieu.*

R. GARRIGOU-LAGRANGE. O. P. La profondeur sans mesure de notre volonté ..... 520

*Dieu seul peut satisfaire notre besoin d'infini.*

SAINT CLEMENT DE ROME. Eloge de la charité . 524

. Van WYNSBERGHE. O. P. Inférieurs et supérieur 526

*Les qualités de l'obéissance religieuse.*

## LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

*L'exceptionnelle actualité du Père de Foucauld, rendue plus sensible encore par l'exposition aux Invalides, nous invite à écouter plus attentivement le message que providentiellement il lance à notre monde moderne où déjà il a trouvé tant d'échos.*

*Parmi ceux qui se réclament de lui, ayant l'ardent désir de mener « la vie contemplative au milieu des hommes dans la pauvreté, le travail et le contact familier avec eux », nous laissons parler d'abord une fraternité de laïques qui veut bien nous dire tout ce qu'elle tient du Père de Foucauld. Le Père Voillaume, ensuite, prieur des petits frères de Jésus expose la spiritualité et l'orientation actuelle des petits frères. Enfin nous terminons la publication, commencée en avril dernier, des consignes que la Supérieure des petites sœurs de Jésus dut laisser à ses religieuses en France, au moment de son départ pour le Sahara.*

D. M. POURQUOI NOUS AIMONS LE PÈRE DE FOUCAULD . 537

R. VOILLAUME. LES FRATERNITÉS DU PÈRE DE FOUCAULD ..... 550

XXX. LE LEVAIN DANS LA PATE ..... 559

## CHRONIQUES

R. ANDRE. CHRONIQUE DE SPIRITUALITÉ ESPAGNOLE ... 568

*Aucun effort, aucune preuve de vitalité de l'Eglise dans le monde ne peuvent nous demeurer étrangers. Dans cet esprit nos lecteurs seront heureux de prendre connaissance du contenu de quelques articles récents de la « Revista de espiritualidad ».*

M. FARGUES. SITUATION DU CATÉCHISME ..... 57

A. M. H. UNE ÉDUCATION PAR LA BIBLE ..... 58

*Quelques espoirs de réponse à l'urgente question de l'enseignement catéchétique et de l'éducation chrétienne.*

Dr. NODET. PSYCHISME ET SPIRITUALITÉ ..... 58

*A propos d'un livre récent, un de nos amis, psychiâtre, nous a adressé une lettre dont nos lecteurs seront heureux de prendre connaissance.*

J. G. LE PÈLERINAGE DES PRISONNIERS A LOURDES ..... 59

A. P. LES CLÉS DU ROYAUME ..... 5

## A TRAVERS LES REVUES

Dieu vivant. — Rivista del Clero italiano. — Life of the Spirit. — La nouvelle revue théologique. — Paroisse et Liturgie. — Ephemerides theologiæ lovanienses. — Evangéliser ..... 6

## LES LIVRES

### Spiritualité.

P. Petitot, L'oraison enseignée par sainte Thérèse de Lisieux (*M. P.*) ..... 607
Chanoine Thellier de Poncheville, La vie active d'une contemplative (*M. P.*) ..... 607
R. P. Philippe de la Trinité, La doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus sur le purgatoire (*M. P.*) . 607
Sanjuanistica (*A. D.*) ..... 607
Dom Marmion, Consécration à la Sainte Trinité (*Th. Camelot*) ..... 608
F. Cayre, La voie intérieure (*M. L. T.*) ..... 609
A. Brou, Notre mère à tous, Marie (*M. L. T.*) ..... 609
Lebesconte, Le cœur de Marie d'après saint Jean Eudes (*M. L. T.*) ..... 609

### Théologie et liturgie.

Taymans d'Epernon, Le Mystère Primordial : la Trinité dans sa vivante image (*Jean Isaac*) ..... 609
Dom Flicoteaux, Le sens du carême (*M. L. T.*) ..... 611

### Biographie.

M. Nedoncelle, La philosophie religieuse de John Henry Newman (*Y. C.*) ..... 611
R. Zeller, Le roman de Fabiola (*M. D.*) ..... 611
R. Guichardan, Jean Traversat, scout routier, un héros de la résistance (*M. L. T.*) ..... 612
F. Werfel, Le chant de Bernadette (*H. Maréchal*) .... 612
Ch. Terlinden, Un témoin du Christ aux armées : Freddy Verhaegen (*M. L. T.*) ..... 613
R. P. Claude, Le rayonnement de Pier-Giorgio Frassati (*M. L. T.*) ..... 614
La vie ardente d'une militante jociste : Jeanne Tardy (*M. L. T.*) ..... 614

### Questions pédagogiques.

Jacques de Jésus, Parlons des enfants : en famille, au collège (*M. L. T.*) ..... 614

# L'Esprit-Saint, principe communautaire

## selon saint Paul

I

### L'ESPRIT D'AMOUR

La forme même dans laquelle les épîtres parlent de l'Esprit dans sa relation avec la charité, avertit qu'on se trouve en présence d'une donnée entièrement nouvelle.

Paul a parlé du Dieu de l'amour (1), du Fils de son amour (2). Mais nulle part il ne parle de l'Esprit d'amour, sauf dans 2 *Tim.* 1.7 où l'« esprit » n'a manifestement pas le sens personnel.

Par ailleurs, il a parlé souvent de l'amour de Dieu ou de l'amour du Christ. Il parle une fois de l'amour de l'Esprit (3). Mais il faut l'entendre non d'un amour que l'Esprit nous porte ou que nous lui manifesterions nous-mêmes, mais, comme le contexte l'indique, d'un amour qualifié par l'Esprit, amour que Paul et les Romains nourrissent à l'égard les uns des autres.

(1) 2 *Cor.* 13. 11.
(2) *Col.* 1 13.
(3) *Rom.* 15. 30.

Il faut en retenir une remarque importante. L'Esprit-Saint n'aime pas, et il n'est pas aimé, personnellement. Il est pourtant en relation étroite avec la charité : il est comme le passeur de l'amour. Intermédiaire entre l'amour de Dieu et l'amour de l'homme, conclusion de l'un et principe de l'autre.

## 1. - L'Esprit, conclusion de l'amour divin.

De même que l'amour de Dieu pour nous lui a fait envoyer son Fils, ce même amour lui a fait envoyer son Esprit.

« L'amour de Dieu s'est répandu dans nos cœurs par le don qu'il nous fit de l'Esprit-Saint... » *Rom.* 5. 5.

La comparaison de ce texte avec celui des *Galates* 4. 4 permet d'ajouter que l'envoi de l'Esprit est le fait, non seulement du Père, mais aussi du Fils. « Quand le Temps fut révolu, Dieu envoya son Fils, né d'une femme sous la Loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la Loi, afin que nous recevions l'adoption. Et parce que (pour preuve que) vous êtes des Fils, Dieu a envoyé *l'Esprit de son Fils* dans nos cœurs, criant « Abba » « Père » (4).

L'Esprit est l'Esprit de Filiation, Esprit de Fils, Esprit du Fils. Le Fils est, avec le Père, l'origine commune de l'Esprit.

■ ■ ■

Aussi l'envoi de l'Esprit est-il le stade ultime dans l'exécution du plan d'amour. Et c'est là qu'apparaît l'œuvre de l'Esprit. *Ce que le Fils, né d'une femme, né sous la Loi, a réalisé une fois pour toutes dans l'histoire humaine, l'Esprit va le réaliser progressivement dans les cœurs humains.*

Bien que le Christ lui aussi soit dit « habiter dans les cœurs par la foi » (5) on ne pourra manquer de reconnaître une connivence caractérisée entre ces

(4) *Gal.* 4. 4.
(5) *Eph.* 3. 17.

cœurs humains et l'Esprit : « Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils ». (*Gal.* 4. 5).

« L'amour de Dieu a été répandu dans vos cœurs, par l'Esprit-Saint qui vous fut donné ». (*Rom.* 5. 5).

« Celui qui sonde les cœurs sait quels sont les désirs de l'Esprit ». (*Rom.* 8. 26).

« Dieu qui a mis dans vos cœurs les gages de l'Esprit ». (2 *Cor.* 1. 22).

« Dieu vous donne un esprit de sagesse pour illuminer les yeux de votre cœur ». (*Eph.* 1. 17).

Le cœur dans saint Paul est le principe des sentiments nobles plus ou moins synonyme de ce « pneuma », notre esprit auquel l'Esprit s'unit pour témoigner que nous sommes bien enfants de Dieu (6).

Cœur et esprit de l'homme sont comme le sommet intérieur sur lequel l'amour de Dieu aboutit. L'esprit humain est le point culminant de la réalité humaine, l'Esprit divin est la limite avancée de l'action divine : l'Esprit divin joignant l'esprit humain ou le cœur humain, c'est Dieu et l'homme qui se mettent pour ainsi dire bords à bords.

« Dieu a mis sur nous son sceau, et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos cœurs » (7).

La double image du sceau et des arrhes, indique à la fois que quelque chose est conclu, et que quelque chose s'inaugure par l'Esprit.

*Ce qui est conclu*, c'est l'amour de Dieu. L'Esprit *sort* de cet amour. Parce que Dieu aime, l'Esprit naît dans les âmes et en fait des enfants de Dieu, à l'image du Fils premier né, et, parce que l'Esprit est né dans les âmes devenues ainsi les frères du premier né, Dieu les aime.

*Ce qui s'inaugure* : c'est l'amour de l'homme. L'Esprit « sort » de l'amour de Dieu. Maintenant un amour va sortir de lui.

---

(6) *Rom.* 8. 15.
(7) 2 *Cor.* 1. 22.

## 2. - L'Esprit, principe de l'amour de l'homme.

Le don de l'Esprit qui consomme la largesse amoureuse de Dieu inaugure la reconnaissance amoureuse de l'homme. Jusque-là Dieu va vers l'homme, avec l'Esprit l'homme commence à se retourner vers Dieu.

Un enfant vit longtemps dans les bras de sa mère, sous son regard attentif, dans sa pensée, dans sa prière, sans soupçonner la vigilance de cet amour qui le prépare à la vie. Un jour cependant la maman réussit à éveiller la petite attention : une lueur, venue d'univers lointains et mystérieux, brille dans le regard, le premier mot humain éclôt sur les lèvres : *Maman*. Alors l'amour de la mère et l'amour de l'enfant se nouent l'un sur l'autre, l'un ayant pour ainsi dire ensemencé l'autre.

La survenue de l'Esprit est un moment analogue dans la vie chrétienne. En cet Esprit, non seulement Dieu se donne lui-même, mais il donne la conscience du don qu'il fait. Non seulement, il dépense ses richesses infiniment précieuses, mais il les fait apprécier comme telles.

« Pour nous, ce n'est pas l'Esprit du monde que nous avons reçu, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions bien ce dont Dieu nous a gratifiés » (8), c'est-à-dire « ces choses qu'œil n'a vues, qu'oreille n'a entendues, et qui n'ont pas monté au cœur de l'homme, ces choses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment ».

Cette reconnaissance est embryonnaire, car l'Esprit est surtout un ferment ; ce qui est à la fois son bénéfice et son infériorité.

*Son infériorité* : car la vie d'amour qu'il ensemence en l'homme n'est pas encore l'épanouissement glorieux. Son *bénéfice*, car justement, c'est ce qui permet à cette gloire d'entrer dans ces cœurs en condescendant à leurs dimensions. L'essentiel est de commencer. Comme l'intelligence de l'enfant devant sa mère, le

(8) 1 *Cor.* 2. 12-13.

cœur de l'homme devant Dieu est semblable à un feu qu'il faut allumer : le difficile est de le faire « prendre ». Il en va de même en toute pédagogie. Il faut donc ici que quelque chose de Dieu « prenne » en quelque chose de l'homme.

C'est cela qui est l'étincelle de l'Esprit. Il est les « prémices » (9).

On ne discerne même plus très bien comment dans cette opération, qui est essentiellement une opération de jonction, l'Esprit de Dieu et notre esprit se distinguent. Dans *Rom.* 8. 15 : c'est *nous* qui dans l'Esprit crions Père. Dans *Gal.* 4. 4 : c'est *lui* qui dans nos cœurs crie Père.

Par ailleurs, il se mêle étroitement à tous les gestes de l'âme. Toujours dans *Rom.* 8. 13-16

συμμαρτυρεῖ : il s'unit à notre esprit pour rendre témoignage;

συναντιλαμβάνεται : il s'unit à notre esprit pour l'assister.

ὑπερεντυγχάνειν : il surintercède pour nous.

C'est nous qui sommes le siège de cette effervescence qu'il introduit en nous, mais c'est lui qui en est le sujet. Il traite avec Dieu en notre nom. Car il connaît tout le plan d'amour qui se consomme en Lui, et lentement il initie l'âme qu'il habite à cet amour.

Envoyé aux hommes, par le Père et le Fils, il ramène les hommes au Père et au Fils.

Il leur apprend que Dieu est Père : car il est avant tout un esprit de filiation. Enseignement intérieur, comme par osmose, c'est la relation divine de l'amour de Dieu pour nous qui semble devenir transparente à elle-même.

Il apprend que le Christ est le Fils. Il donne le sens profond et savoureux du Christ, fils de Dieu. « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, il ne lui appar-

(9) *Rom.* 8. 23.

tient pas » (10). « Aucun homme ne parlant dans l'Esprit de Dieu ne dit : Jésus est anathème. Et nul ne peut dire : « Jésus est Seigneur, si ce n'est dans l'Esprit-Saint. » (11).

L'amour du Père, l'amour du Fils se monnayent donc finalement dans le don de l'Esprit. Et l'Esprit qui donne ainsi Dieu à l'homme, rend l'homme à Dieu. Il est la lisière du flux et du reflux dans cette marée gigantesque de l'amour de Dieu qui s'avance dans l'homme pour le ramener dans son propre mouvement.

### 3. - L'Esprit, articulation de l'amour humain dans l'amour divin.

L'Esprit-Saint conclut l'amour du Dieu dont il est le sceau, il inaugure l'amour de l'homme. Il faut dire encore : ces deux amours, il les rive l'un à l'autre. En lui l'amour de Dieu devient l'amour d'un Père pour ses fils, l'amour de l'homme, celui de fils pour leur Père.

On pourrait constater comment le lyrisme fougueux de saint Paul trouve dans la simplicité de saint Jean sa formule limpide : « Je leur ai fait connaître ton Nom et le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux ».

Saint Jean cependant s'est appesanti davantage sur le mystère de l'intimité du Père avec son Fils, et l'amour auquel il convie, doit être une réplique de cette intimité. Tout se passe dans la réalité immobile et fervente d'une présence centrale où le Christ introduit des fidèles qui sont surtout des confidents.

Paul, lui, est attentif, à l'amour en marche. Le Père et le Fils conspirent dans l'exécution du plan Sauveur, et l'amour auquel il introduit, sera surtout un envahissement qui se prolonge. Tout se passe dans la réalité dynamique et progressante d'une *Action*

(10) *Rom.* 8. 4.
(11). 1 *Cor.* 12. 3.

fondamentale dans laquelle le Christ insère des compagnons de lutte et de conquête.

Par suite, l'Esprit réalise-t-il entre l'âme humaine et Dieu quelque chose d'une société qu'il ferait régner par ailleurs avec le Père et le Fils ? Paul ne fournit guère de développement sur cette question. L'analogie de l'adoption représente en tout cas, le point culminant de ses perspectives sur cet aspect du mystère.

L'Esprit est surtout celui qui poursuit, à son titre propre, l'entreprise d'amour de Dieu, aussi bien sur chaque homme que sur l'humanité nouvelle.

*En chacun l'Esprit est de sanctification.* C'est son nom : l'Esprit-Saint : l'Esprit porteur de sainteté, de cette sainteté qui s'oppose à l'impureté (12). C'est le rôle le plus souvent attribué à l'Esprit.

Il le joue initialement au baptême : I *Cor.* 6. 11 : « Vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés par l'Esprit de notre Dieu. »

Il continue à l'assurer en combattant contre la chair et contre les œuvres de la chair (13). Le grand argument contre l'impureté c'est que « celui qui est uni au Seigneur, est avec lui, un seul esprit ». « Ne savez-vous pas que votre corps est saint ». « En effet ce corps est le « naos », le « sanctuaire de l'Esprit-Saint » (14).

*En tous* l'Esprit est *Esprit d'unification.*

1. — Il a avec la « Koinonia » ou « communication », une connivence spéciale : « Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, et l'amour de Dieu, et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous ». II. *Cor.* 13. 13.

2. — L'unité de la charité est équivalemment l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix. *Ephes.* 4. 3.

3. — Le chapitre 13 de la première aux Corinthiens s'articule sur le grand enseignement de l'Esprit unificateur (chap. 12).

---

(12) 1 *Th.* 4. 8.
(13) *Ph* . 3. 3.
(14) 1 *Cor.* 6. 19.

4. — L'Épître aux Galates oppose la chair qui divise à l'Esprit qui unit. *Gal.* 5. 16-24.

5. — Enfin l'amour de l'Esprit, *Rom.* 15. 30, l'amour dans l'Esprit, *Col.* 1. 8, est un amour qui unifie, là-même où les distances et les obstacles rendent l'unité difficile. Aussi bien Romains que Colossiens n'ont jamais vu Paul, mais l'Esprit unit ceux qui ne se connaissent pas encore.

Sanctification et unification, l'Esprit les opère simultanément. Il sanctifie en unissant : c'est l'ensemble des chrétiens qui forment le Temple Saint. Et il unifie en sanctifiant, la chair qu'il combat est aussi bien la convoitise de la passion que l'amour propre source de querelles.

A la fois, esprit de sainteté et de cohésion, il est appelé excellemment « Esprit de Filiation », car l'idée de filiation comprend les deux autres.

Être fils, c'est être conduit par l'Esprit, et par conséquent n'être plus esclave ni du péché, ni de la loi, ni de la chair.

Et être fils, c'est être de même nature que le Père commun, par conséquent être entré dans la grande famille chrétienne.

Ce sera toujours cette analogie qui condensera le plus parfaitement l'économie de l'amour divin :

« Grâce au Christ,
nous avons accès auprès d'un même Père,
dans un seul et même Esprit. »

## II

## L'AMOUR DANS L'ESPRIT

Voyons l'œuvre de l'Esprit d'amour dans les cœurs chrétiens. Paul lui-même a tracé la route entre les deux excès qu'il désirait lui voir éviter : le particularisme fanatique et l'universalisme anonyme. L'amour

du chrétien devra être comme l'amour du Christ : exclure tout pour inclure tout.

Paul exclut tout ce qui pourrait limiter l'épanouissement de l'agapê : « Je me dois à tout... je me suis fait tout à tous ». Il est violent pour les intrigues juives qui prétendent nationaliser l'apostolat.

Et d'autre part, il ne noie pas cet amour dans une affectivité généralisée et vague. Il s'attache à chaque compagnon, à chaque communauté avec un accent spécial. Et l'enseignement est formel : « Celui qui ne s'occupe pas des siens, en particulier des membres de sa famille, il a renié sa foi, il est pire qu'un incroyant. » (15).

L'agapê aime tout comme un objet unique. Et elle voudrait aimer chacun comme s'il était tout. Aussi faut-il suivre son cheminement selon la double loi qui le régit.

Elle se plie aux relations humaines et se différencie ainsi selon les groupes et même à l'intérieur de ces groupes.

Et par ailleurs, elle plie ces relations à elle et les assume dans l'unité.

## Les différenciations de l'agapê.

La cellule de l'agapê, c'est la communauté, telle que la laissent soupçonner les Épîtres et les Actes. C'est à partir d'elle que l'amour se différencie.

### *L'amour à l'intérieur de la communauté.*

C'est le terrain d'élection de l'amour mutuel. Il n'y doit pas connaître d'exception : « Que tous aiment », « l'amour de chacun d'entre vous pour tous les autres » (16) doit progresser sans cesse. Que tous soient aimés aussi.

---

(15) 1 *Tim.* 5. 8.
(16) 2 *Th.* 1. 3.

Cet universalisme n'est pourtant pas uniformité. Car l'amour vit là d'une vie riche, multiforme; il ne supplante pas, il accomplit.

Il s'unit par exemple à l'amitié humaine. Celle-ci doit s'épanouir dans une « agapê » bien authentique.

Cette propriété de l'agapê de tout exclure en incluant tout, apparaît mieux encore dans la manière dont Paul règle les rapports de l'homme et de la femme. Dans la première aux Corinthiens, le mariage est plutôt déconseillé : « Quant à ceux qui ont des femmes, qu'ils soient comme n'en ayant pas » (17).

Dans l'Épître aux Éphésiens, la perspective est différente. Le mariage est le sacrement de l'amour divin : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église » (18). « Les maris doivent aimer leur femme comme leur propre corps : celui qui aime sa femme, s'aime soi-même » (19)... que chacun aime sa femme comme soi-même et que la femme ait du respect pour son mari.

Dans 1. *Tim.* 5. 14, le mariage est commandé plus encore que recommandé : « Je veux que les jeunes femmes se marient, qu'elles aient des enfants, gouvernent une maison... ».

Quant à ce qui concerne les parents et les enfants, Paul dit que l'obéissance des seconds doit répondre à l'action éducative des premiers.

Pour les maîtres et les esclaves, l'Épître à Philémon et les deux passages parallèles d'*Eph.* 6. 5-10 et *Col.* 3. 22. — 4. 2 ne laissent pas de doute sur la pensée de Paul. Que le maître garde son autorité. Que l'esclave demeure dans l'obéissance. Mais cette obéissance, comme cette autorité seront comme des fonctions reçues d'un Maître commun et exercées sous son regard. Paul n'a pas songé à supprimer cette catégorie sociale des esclaves, mais à lui donner son âme de charité.

---

(17) 1 *Cor.* 7. 29.
(18) *Eph.* 5. 25.
(19) *Eph.* 5-28.

Enfin dans le régime de l'agapê il y aura toujours des pauvres et des riches. Non pour que les pauvres soient toujours plus pauvres et les riches toujours plus riches, mais pour que la richesse des uns enrichisse la pauvreté des autres; et cela non par une institution établie, mais par l'effet de ce dessaisissement gracieux qui est dans la ligne même de l'amour. Les richesses de chacun, matérielles ou spirituelles, sont les richesses de tous.

*L'amour entre les communautés.*

Toutes les églises fusionnent dans l'Église de l'épître aux Éphésiens, communauté des communautés, Corps et Épouse du Christ.

La personne de Paul est le vivant trait d'union entre les communautés et il ne manque pas d'écrire à chacune du sort des autres.

L'entreprise intercommunautaire la plus caractéristique restera la collecte pour les pauvres de Jérusalem : grande entreprise de réconciliation mise par Paul sous le signe de la grâce du Christ qui est le grand riche devenu pour nous enrichir le grand pauvre. L'échange organique qui existe entre les membres de la même communauté doit exister entre les communautés différentes, même quand l'écart est aussi profond que celui qui séparait communautés grecques et communautés juives.

Les conditions sociales ont été assumées par l'agapê. Philémon et Onésime seront frères bien aimés tout en restant maître et esclave. Pourquoi les conditions de race et de civilisation ne le seraient-elles pas ? Paul nourrit cette espérance. « Par leur libéralité, les communautés des Gentils ont attesté leur communion avec les saints de Jérusalem et avec tous ». Les Romains s'y uniront par leurs prières. « Je vous en prie par l'amour de l'Esprit de lutter avec moi par vos prières... pour que le secours que je porte à Jérusalem soit bien accueilli par les fidèles » (20).

(20) *Rom.* 15. 30-32.

Peu importe que l'entreprise ait échoué : l'ambition de Paul porte témoignage : l'amour de l'Esprit était fait pour les unir tous : Romains associés par la prière, Grecs, donateurs généreux, Juifs bénéficiaires... dans l'unité « du service de cette fonction sacrée » (21); dans la grâce des uns provoquant l'action de grâces des autres, tous se seraient rencontrés.

En tout cas, cette rencontre universelle des croyants reste l'ambition suprême de l'agapê. « Que le Seigneur vous fasse grandir et déborder d'amour les uns pour les autres et pour tous » (22).

« La foi dans le Seigneur Jésus aura toujours pour compagne la charité pour tous les saints » (23).

*L'amour entre les fidèles et ceux du dehors.*

La communauté forme un groupe homogène qui tend à se fermer sur lui-même. Ceux qui ne lui appartiennent pas sont « ceux du dehors » (24).

Quelques textes les laissent entrevoir comme un autre monde en effet, traité avec distance, méfiance, voire dureté.

Pourtant cette étanchéité de la communauté ne doit pas être forcée. Tout en réclamant un amour spécial pour les frères, pour les saints, Paul arme également ses fidèles d'un certain liant pour tout le monde : là aussi « l'agapê » est opérante. « Ne rendez à personne le mal pour le mal... agissez honorablement avec tout le monde. S'il est possible, autant qu'il dépend de vous, soyez en paix avec tous les hommes. » (25).

Ce qui est sûr, c'est que les chrétiens ne doivent plus avoir d'ennemis personnels. Leurs seuls ennemis possibles sont les ennemis de Dieu. Mais ceux-là, il

---

(21) 2 *Cor.* 9. 12.
(22) 1 *Th.* 3. 12.
(23) *Col.* 1. 5 et parallèle.
(24) 1 *Th.* 4, 12.
(25) *Rom.* 12. 17.

appartient à Dieu de les juger : « Alexandre le ciseleur m'a fait bien du mal : le Seigneur lui rendra selon ses actes » (26). Ce qui est réprouvé dans le passage, c'est la vengeance personnelle : d'autant plus en effet qu'une attitude de douceur risque d'amener le coupable au repentir.

Mais si le coupable s'endurcit, la charité ne saurait devenir indulgente. « Haïr » le mal telle est sa condition. Il n'y a pas de compromis possible avec le péché. Le pécheur scandaleux sera chassé de la communauté (27) « Alexandre et Hyménée sont livrés à Satan » (28). Et le pécheur qui s'endurcit, c'est « le vase de colère fait pour la destruction » (29).

Il est d'ailleurs remarquable que l'agapê reproduit dans les relations humaines la politique même de Dieu à l'égard du monde : patience, longanimité, à la limite : tolérance. Après quoi la Justice cesse d'être miséricordieuse pour être vengeresse. Avec cette différence que la vengeance appartient à Dieu seul. Se venger serait pour le chrétien se laisser vaincre par le mal. Il faut vaincre le mal par le bien.

## L'unification dans l'agapê.

L'amour sera unifiant à deux conditions; qu'il soit authentique, qu'il soit effectif.

### *L'amour authentique.*

C'est cet amour de la vérité sans lequel l'homme se perd, voué qu'il est aux prestiges de l'erreur (30).

Il réclame cette vérité comme sa garantie. L'expérience de Paul a été décisive. L'erreur est la compagne inévitable de l'amour-propre. Elle introduira les querelles, les schismes, les discordes dans le groupe

---

26) 2 *Tim.* 4. 17.
(27) 1 *Cor.* 5. 2.
(28) 1 *Tim.* 1. 20.
29) *Rom.* 9. 22.
(30) 2 *Th.* 2. 10.

où l'amour était pourtant fervent. La ferveur de l'amour des Thessaloniciens n'apaise pas l'inquiétude de Paul sur les lacunes de leur foi. Aux Philippiens, dont l'amour est si généreux, il souhaite que leur amour grandisse en pénétration et en tact, pour discerner le bien du mal (31). Si les Corinthiens sont divisés, c'est qu'ils n'ont pas compris le mystère du Christ, et du Christ crucifié. Les Éphésiens devront professer la vérité dans la charité, pour grandir dans le Christ (32).

Celui que l'erreur séduit, non seulement se trompe, mais il met une certaine complaisance d'amour-propre à être trompé, et à son tour, il trompe les autres, car eux aussi, ils aiment à s'entourer des maîtres qui chatouillent agréablement leurs oreilles(33). Fausse sagesse, enseignement humain, vaines discussions, bavardages, théories risquées, autant d'ennemis de l'amour unifiant. Car, en tout cela on tente de se distinguer, de faire école, on échafaude, on critique, et on oublie l'essentiel. Aussi la mission confiée à Timothée est-elle claire ! « l'amour venant d'un cœur pur, d'une bonne conscience, d'une foi sans feinte ». De l'amour authentique, sans truquage, sans falsification, sans hypocrisie : tel est l'essentiel à sauvegarder.

Et cet amour sera en même temps la meilleure sauvegarde de la vérité. Non seulement, il sauve l'union, mais en sauvant l'union, il place chacun dans la meilleure disposition pour progresser dans la vraie connaissance. C'est le Corps tout entier qui sait d'une connaissance expérimentale le mystère du Christ. C'est en s'attachant à ce corps qu'on pénétrera dans le mystère. Et puisque c'est l'amour qui réalise cet attachement, l'amour lui-même fera donc connaître l'avantage.

Tout se passe comme si la charité avait un instinct très vrai. Elle a le sens des authentiques initiatives

---

(31) *Phil.* 1. 9. 11.
(32) *Eph.* 4. 16.
(33) *2 Tim.* 4. 3.

divines. Et elle insère normalement dans le mouve ment même de la charité du Christ, des gestes oppor tuns et justes dont aucune spéculation ne peu apprendre le secret. Elle apprend, selon sans dout une pédagogie purement active, mais elle appren véritablement les objectifs de Dieu lui-même, et se visées sur le monde.

### *L'amour effectif.*

L'amour n'est qu'une inspiration, toute proche d l'inspiration même de l'Esprit Saint. « Le fruit d l'Esprit, c'est l'amour » (34).

Mais cette inspiration demande à se traduire e dispositions concrètes et en actes.

L'amour est en effet, la plénitude de la Loi, no en donnant dispense, mais en l'accomplissant. Il s prouvera donc par des actes concrets, et c'est dans l concret, si humble soit-il, que finalement, l'agapé venue de si loin, prendra corps.

Il faut d'abord conserver la paix : « Par dessus tou revêtez l'amour qui est le lien de perfection. Que l paix règne dans vos cœurs, cette paix à laquelle vou avez été appelés pour ne former qu'un seul corps » (35

Deux vertus sont la sauvegarde de la paix dan l'amour : l'humilité et l'obéissance.

Il importe aussi de se supporter, chacun aidan l'autre à porter son fardeau, ou chacun supportan le fardeau que l'autre est pour lui.

Il faut se corriger mutuellement. Ce sera une fonctio de la communauté que de veiller sur la sainteté d ses membres. Enfin, il faut se pardonner récipro quement, se secourir les uns les autres, s'édifier par conséquent rejeter le mensonge, la médisance éviter le scandale.

---

(34) *Gal.* 5. 22.
(35) *Col.* 3. 14-15.

## CONCLUSION

« *Que tout se passe chez vous dans l'amour* » (36).

...« *Le corps se construit dans l'amour* » (37).

L'agapê est le « milieu » chrétien. Elle fait « tenir » édifice comme un ciment qui joint chaque pierre l'autre. Bien plus comme une sève nourricière, mme un influx vital s'insinue dans les moindres llules d'un organisme ou d'une plante, l'agapê nsère dans chaque situation et chaque circonstance ur l'assumer en la transformant. Elle est le divin faisant chair et sang dans la moindre relation maine : véritable incarnation et non pas substi- tion d'une communauté surnaturelle à des commu- utés naturelles. Elle ne détruit pas, elle accomplit. homme reste l'homme envers l'homme, l'épouse ste l'épouse envers l'époux, le maître reste maître l'esclave, l'ami reste l'ami de l'ami. Et pourtant sont tous appelés à cesser d'être des humains, pour venir comme des dieux.

On doit se comporter avec les hommes, non plus hommes, mais en imitateurs de Dieu et de son rist : « l'agapê prend patience généreusement, elle yonne de bonté, elle ne jalouse pas, elle ne plas- nne pas, elle ne s'enfle pas d'orgueil, elle n'use pas procédés désobligeants, elle ne revendique pas ses opres intérêts, elle ne s'irrite pas, elle ne compte s avec le mal, elle ne se réjouit pas de l'injustice, is elle se réjouit au contraire de la vérité » (38).

On doit traiter avec les hommes, non plus comme ec des hommes, mais comme avec Dieu. Le « frère » st-il pas le Temple de l'Esprit-Saint, le Christ st-il pas en lui « espérance de la gloire » ? L'agapê dans le monde comme en compagnie de Dieu. création n'engendre-t-elle pas, fécondée par la ole toute puissante du Père, les enfants bien aimés, res du Christ auxquels l'Esprit suggère le nom

---

i) 1 *Cor.* 16. 14.
) *Eph.* 4. 15-16.
i) 1 *Cor.* 13.

mystérieux « Abba » ? Dans ce monde ainsi travaillé comment l'agapê pourrait-elle faire autre chose que « tenir contre tout, croire tout, espérer tout, supporter tout » ?

Toutes les affinités humaines viennent baigner dans l'agapê comme dans un milieu où Dieu lui-même traite avec Dieu.

A cet égard, elle lance dans le monde une mystique nouvelle des rapports d'homme à homme. A cette mystique nouvelle, Paul consacre vraisemblablement un nom nouveau « l'agapê ». Le mot français charité devrait normalement conserver l'originalité et du mot et de la chose. Il faut regretter l'usage, qui, en le limitant au sens d'un apitoiement passager et superficiel, lui a fait perdre les implications grandioses dont il devrait rester chargé.

« La charité, fille de Jésus-Christ, signifie au sens propre grâce et joie. La religion voulant réformer le cœur humain et tourner au profit des vertus nos affections et nos tendresses, a inventé une nouvelle passion : elle ne s'est servie ni du mot *amour* qui n'est pas assez sévère, ni du mot d'amitié qui se perd au tombeau, ni du mot de pitié trop voisin de l'orgueil, mais elle a trouvé l'expression de *charitas* : charité qui renferme les trois premières et qui tient en même temps à quelque chose de céleste. Par là, elle dirige nos penchants vers le ciel, en les épurant et en les reportant au Créateur : par là elle nous enseigne cette vérité merveilleuse que les hommes doivent pour ainsi dire s'aimer à travers Dieu qui spiritualise leur amour et n'en laisse que l'immortelle essence en lui servant de passage ». (39).

Fr. H.-C. Desroches, O.P.

(39) Chateaubriand, *Génie du christianisme*, L. 2, c. 5.

# " Quand il aura remis le Règne à Dieu "

*Dans le livre I du* De Trinitate, *saint Augustin se propose d'exposer la véritable foi, la foi catholique sur unité et l'égalité des trois Personnes divines, au sujet du ystère de la Trinité, tout en réfutant les doctrines erroées à ce sujet. A cette fin, il procède, à partir du chatre VI, à l'exégèse de quelques textes scripturaires qui raissent nier l'égalité du Fils au Père.*

*Au chapitre VIII, à propos de l'expression de saint ul :* Quand tout se trouvera soumis; alors le Fils luiême sera soumis à celui qui lui a tout soumis, *et* Lorsl'il remettra le règne à Dieu le Père et qu'il détruira ute principauté..., *saint Augustin montre comment Jésushrist, médiateur de Dieu et des hommes, conduit ces derers à la contemplation de Dieu le Père en la vision face face qui sera leur béatitude éternelle.*

*Cette contemplation est le but de toutes nos actions et comble de toutes nos joies lorsque nous vivrons pour ujours.*

## Le Fils remet au Père le règne en le gardant lui-même.

Gardons-nous de penser que le Christ remettra le règne Dieu le Père en s'en dépossédant lui-même. Il y a des s qui l'ont cru. Quand l'Ecriture dit : *Il remettra le yne à Dieu et au Père,* le Fils n'est point mis de côté,

puisqu'il est de concert avec le Père un seul Dieu. Mais ce qui égare les gens indifférents à l'Ecriture Sainte, amis, en revanche, de la chicane, c'est ce mot : *jusqu'à ce que...* La suite du texte donne : *il faut qu'Il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds* (1), comme si son règne devait avoir une fin. Ils ne voient pas que cette proposition a le même sens que cette autre : *son cœur est inébranlable, il ne sera point ébranlé jusqu'à ce qu'il voit ses ennemis abattus* (2). Quand il les verra abattus, il ne commencera pas pour autant à être ébranlé. Qu'est-ce donc à dire : *lorsqu'il aura remis le règne à Dieu et au Père?...* Que présentement le règne n'appartient pas encore à Dieu le Père?... Non. Il s'agit ici de tous les justes en qui, par leur vie de foi, règne dès maintenant le médiateur de Dieu et des hommes, l'homme Christ-Jésus, qui doit les conduire à la contemplation, à cette vision que le même apôtre appelle *face à face* (3). Ainsi en disant : *quand il aura remis le règne à Dieu et au Père,* c'est comme s'il disait : « quand il aura conduit les croyants à la contemplation de Dieu le Père ». C'est en ce sens, en effet, que le Seigneur dit : *toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui il plaira au Fils de le révéler* (4).

Alors le Fils révélera le Père *quand il détruira toute principauté, toute puissance et vertu,* c'est-à-dire quand il sera devenu inutile de distribuer des symboles par l'intermédiaire des anges : principautés, puissances et vertus. Ce sont eux qu'on peut légitimement voir en cause dans ce texte du Cantique des Cantiques : *nous te ferons des colliers d'or pointillés d'argent jusqu'à ce que le roi soit à son divan* (5), c'est-à-dire jusqu'à ce que le Christ soit dans sa retraite, car *notre vie est cachée en Dieu avec le Christ. Quand le Christ apparaîtra, lui notre vie, alors vous aussi vous apparaîtrez dans la gloire avec lui* (6).

---

(1) *Cor.*, 15, 25.
(2) *Ps.*, 111, 8.
(3) *Cor.*, 13, 12.
(4) *Mt*, 11, 27.
(5) *Cant.*, 1, 2. (Vulgate : similitudines... d'où l'usage fait de ce texte par saint Augustin.)
(6) *Col.*, 3, 3-4.

Jusqu'à ce que cela arrive, *nous voyons présentement dans un miroir et de manière énigmatique*, autrement dit par symboles, mais alors *nous le verrons face à face* (7).

## La contemplation de Dieu, terme de notre vie.

Cette contemplation nous est promise comme le terme de nos actions et le comble de toutes nos joies. *Nous sommes fils de Dieu, mais on ne voit pas encore ce que nous serons un jour. Nous savons que, lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est* (8). Ce qu'il a dit à son serviteur Moïse : *Je suis celui qui suis. Dis aux fils d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous* (9), nous le contemplerons un jour, lorsque nous vivrons pour toujours. Pareillement le Seigneur dit-il : *la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ* (10). C'est ce qui arrivera quand viendra le Seigneur et qu'il illuminera ce qui est caché dans les ténèbres (11), lorsque les ombres de cette vie mortelle et corruptible se seront dissipées. Alors se lèvera pour nous ce matin dont parle le psalmiste : *dès le matin je me présenterai devant toi et je contemplerai* (12). C'est de cette contemplation qu'il s'agit, il me semble, quand l'apôtre dit : *orsqu'il aura remis le règne à Dieu et au Père* (13). C'est comme s'il disait : lorsqu'il aura conduit les justes en qui, présentement, par leur vie de foi, règne le médiateur de Dieu et des hommes, l'homme Christ-Jésus, à la contemplation de Dieu le Père. Si je fais erreur ici, que celui qui m'a compris reprenne. Pour moi, je ne vois rien d'autre.

En tout cas, nous ne chercherons rien d'autre quand nous aurons atteint cette contemplation qui n'est pas notre partage présent tant que notre joie demeure en espérance

---

7) *I Cor.*, 13, 12.
8) *I Jn*, 3, 2.
9) *Ex.*, 3, 14.
10) *Jn*, 17, 3.
11) *I Cor.*, 4, 5.
12) *Ps.*, 5, 5.
13) *I Cor.*, 15, 24.

*Voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer. Car, ce qu'on voit comment l'espérer? Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec impatience* (14), *jusqu'à ce que le roi soit sur son divan.* A ce moment-là s'accomplira l'Ecriture : *Tu me rempliras de joie avec ton visage* (15). Après cette joie on ne cherchera plus rien parce qu'il n'y aura plus rien à chercher. On nous montrera le Père, et cela nous suffira.

## Le Fils, objet de la contemplation éternelle.

C'est ce que Philippe avait bien compris, quand il disait au Seigneur : *Montre-nous le Père, et cela nous suffira* (16). Pourtant, il n'avait pas encore compris qu'il aurait pu dire de la même manière : « Seigneur, montre-toi à nous et cela nous suffira ». C'est pour le lui faire comprendre que le Seigneur lui répondit : *Il y a si longtemps que je suis avec vous et vous ne me connaissez pas! Philippe, qui me voit voit aussi le Père.* Mais, parce qu'il voulait que Philippe vécût de la foi avant de le pouvoir voir, le Seigneur ajouta : *tu ne crois donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi?* En effet, *tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin du Seigneur. Nous marchons dans la foi et non dans la lumière* (17). La contemplation est la récompense de la foi et, pour la recevoir, la foi purifie nos cœurs. L'Ecriture le dit : *ayant purifié nos cœurs par la foi...* (18). A preuve que cette contemplation exige la pureté des cœurs, cette sentence particulièrement : *bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'il verront Dieu* (19). Et c'est parce que cette contemplation est la vie éternelle que Dieu dit dans un psaume : *je le comblerai de jours et lui montrerai mon salut* (20). Aussi, entendre, « montre-nous le Fils » ou « montre-nous le Père », c'est la même chose

(14) *Rom.*, 8, 24-25.
(15) *Ps.*, 15, 2.
(16) *Jn*, 14, 8.
(17) *II Cor.*, 5, 6-7.
(18) *Act.*, 15, 9.
(19) *Mt.*, 5, 8.
(20) *Ps.*, 90, 16.

L'un ne peut se montrer sans l'autre. Ils sont un, au témoignage du Seigneur lui-même : *moi et mon Père nous sommes un* (21). Enfin, cette inséparabilité permet de dire simplement : le Père seul, ou le Fils seul, nous comblera de joie avec son visage.

## Le Saint-Esprit, source, lui aussi de notre béatitude.

On n'écarte pas, pourtant, leur Esprit commun, je veux dire l'Esprit du Père et du Fils. Cet Esprit-Saint, c'est lui que l'Écriture appelle au sens propre : *l'Esprit de vérité que ce monde ne peut recevoir* (22). Or, notre joie parfaite, au-delà de laquelle il n'y a plus rien, c'est de jouir du Dieu-Trinité qui nous a faits à son image. Voilà pourquoi parfois on parle du Saint-Esprit, à lui seul, parce qu'on ne peut le séparer du Père et du Fils. Le Fils, lui aussi, suffit à notre bonheur, parce qu'on ne peut le séparer du Père et du Saint-Esprit. Que veut-il dire, le Seigneur, quand il dit : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements, et moi je prierai le Père et il vous donnera un autre avocat pour qu'il soit avec vous éternellement, l'Esprit de vérité que ne peut recevoir ce monde* (23), (c'est-à-dire les amis de ce monde)?... car *l'homme charnel ne comprend pas les choses de Dieu* (24).

*De Trinitate, L. I., ch. VIII, n°* 16-18

Traduction du R. P. Mellet, O. P.

---

21) *Jn*, 10, 30.
22) *Jn*, 14, 17.
23) *Jn*, 5, 15-17.
24) *I Cor.*, 21, 14.

# Les psaumes du petit office de la sainte Vierge [1]

## PSAUME C

(3 + 3 + 3 accents)

### Appel liturgique

1 – Acclamez Yahwé terre entière
2 – servez Yahwé avec joie
entrez en sa présence avec allégresse

3 – C'est Yahwé qui est Dieu
lui nous a fait et nous sommes à ' lui '
son peuple et le troupeau qu'il fait paît

4 – Entrez dans ses portiques avec actions [grâc
dans ses parvis avec des louanges
rendez-lui grâces et bénissez son nom

5 – ' Sachez ' que Yahwé est bon
son amour dure à jamais
et d'âge en âge sa fidélité

(1) Cf. *Vie Spirituelle*, octobre 1946, p. 349 sqq.

## PSAUME LXIII
(3 + 3 accents)

### J'ai soif de Dieu

2 – Yahwé mon Dieu je te recherche
elle a soif de toi mon âme
elle languit après toi ma chair
comme une terre desséchée et sans eau
3 – c'est ainsi qu'au sanctuaire je t'ai contemplé
pour voir ta puissance et ta gloire.

4 – Car préférable à la vie est ta bonté
mes lèvres te célébreront
5 – ainsi te bénirai-je ma vie durant
en ton nom j'élèverai mes mains
6 – comme de graisse se gorgera mon âme
l'allégresse aux lèvres ma bouche ira louer

7 – En me souvenant de toi sur ma couche
durant les veilles je médite sur toi
8 – car tu fus pour moi le recours
à l'ombre de tes ailes j'eus de l'allégresse
9 – rivée mon âme l'est à toi
pour moi mon étai c'est ta droite

10 – Mais ceux qui poursuivent mon âme
iront aux abîmes de la terre
11 – livrés aux coups du glaive
ils seront la proie des chacals
12 – en Yahwé se félicitera quiconque jure par lui
car fermée sera la bouche des menteurs

## CANTIQUE DES TROIS ENFANTS
(Daniel III, 57-90)

(Accent 3 + 3)

issez toutes le Seigneur œuvres du Seigneur
z-le et exaltez-le à jamais
es du Seigneur bénissez le Seigneur
z-le et exaltez-le à jamais

Cieux bénissez le Seigneur
louez-le et exaltez-le à jamais
Eaux d'au-dessus les cieux bénissez le Seigneur
louez-le...
Puissances du Seigneur bénissez toutes le Seigneur
louez-le...
Soleil et lune bénissez le Seigneur
louez-le...
Astres du Ciel bénissez le Seigneur
louez-le...

Pluies et rosées bénissez toutes le Seigneur
louez-le...
Tous les vents bénissez le Seigneur
louez-le...
Feu et chaleur bénissez le Seigneur
louez-le...
Froid et chaud bénissez le Seigneur
louez-le...
Rosées et givres bénissez le Seigneur
louez-le...

Gelées et frimas bénissez le Seigneur
louez-le...
Glaces et neiges bénissez le Seigneur
louez-le...
Nuits et jours bénissez le Seigneur
louez-le...
Lumière et ténèbres bénissez le Seigneur
louez-le...
Éclairs et nuées bénissez le Seigneur
louez-le...

Que la terre bénisse le Seigneur
qu'elle le loue et l'exalte à jamais
Montagnes et collines bénissez le Seigneur
louez-le...
Plantes croissant sur terre bénissez toutes le [Seigneur
louez-le...

Sources bénissez le Seigneur
louez-le...
Mers et fleuves bénissez le Seigneur
louez-le...

Monstres et tout ce qui se meut dans l'eau bénissez le Seigneur
louez-le...
Oiseaux du ciel bénissez le Seigneur
louez-le...
Bêtes sauvages et troupeaux bénissez tous le Seigneur
louez-le...
Enfants des hommes bénissez le Seigneur
louez-le...
Qu'Israël bénisse le Seigneur
qu'il le loue et l'exalte à jamais

Prêtres du Seigneur bénissez le Seigneur
louez-le...
Serviteurs du Seigneur bénissez le Seigneur
louez-le...
Esprits et âmes des justes bénissez le Seigneur
louez-le...
Fidèles et humbles de cœur bénissez le Seigneur
louez-le...
Ananias Azarias et Misaël bénissez le Seigneur
louez-le...

Bénissons le Père et le Fils avec le Saint-Esprit
louons-le et exaltons-le à jamais

Vous êtes béni Seigneur au firmament du ciel
digne de louange et de gloire à jamais

(v. 56)

## PSAUME CXLVIII

(Accent 3 + 3)

### Louange cosmique

**Louez Yahwé du haut des cieux**
**louez-le dans les hauteurs**

2 – louez-le vous tous ses anges
louez-le vous toute son armée

3 – louez le soleil et lune
louez-le tous astres brillants
4 – louez-le cieux des cieux
eaux d'au-dessus des cieux

5 – qu'ils louent le nom de Yahwé
car il commanda et ils furent créés
6 – il les établit pour toujours et à jamais
leur donnant une loi infrangible

7 – Louez Yahwé sur la terre
monstres et vous tous abîmes
8 – feu et grêle, neige et brume
vent de tempête agent de son verbe

9 – montagnes et vous toutes collines
arbres fruitiers et vous tous cèdres
10 – bêtes sauvages et tout le bétail
animaux rampants et volants

11 – rois de la terre et tous les peuples
princes et tous les juges de la terre
12 – et jeunes gens et vierges
et vieillards et adolescents

13 – Qu'ils louent le nom de Yahwé
car de lui seul le nom est sublime
sa majesté dépasse terre et ciel
14 – et il a relevé la corne de son peuple

(Louange pour tous ses fidèles, pour les enfants d'Israël, son peuple familier) (*Rubrique*)

## PSAUME CXX

(Accent 3 + 2)

### Contre les chicanes

1 – Vers Yahwé de la détresse où je suis
je crie et il m'exauce
2 – Yahwé délivre ma personne
de la lèvre trompeuse

5 – Que va-t-il te donner et y ajouter
langue perfide ?
4 – Les flèches acérées du guerrier
et la braise des genêts

(5 – Malheur à moi car je demeure à Méchek
j'habite avec les tentes de Cédar) (*addition*)

6 – Qu'il est long le temps que je passe
avec les ennemis de la paix
7 – c'est de paix que je parle moi
mais eux sont pour la guerre

## PSAUME CXXI

(Accent 3 + 2)

### Le gardien d'Israel

1 – Je lève les yeux vers les montagnes
D'où me viendra le secours ?
2 – Il me viendra de Yahwé qui a fait
le ciel et la terre

3 – Il ne laissera pas ton pied chanceler
il ne sommeillera pas ton gardien
4 – Non il ne sommeille ni ne s'endort
le gardien d'Israël

5 – Yahwé est ton gardien () et ton ombrage
tout contre ta droite
6 – le soleil ne t'atteindra pas le jour
ni durant la nuit la lune

7 – Yahwé te gardera de tout mal
il gardera ta vie
8 – () il gardera tes allées et venues
maintenant et à jamais

## PSAUME CXXIII

(Accent 3 + 2)

### Supplication du serviteur

1 – Je tiens mes yeux fixés sur toi
qui sièges dans les cieux
2 – les voici comme les yeux des esclaves
vers la main de leur seigneur

Comme les yeux de la servante 'sont tournés'
vers la main de sa maîtresse
nos yeux le sont vers Yahwé notre Dieu
qui nous fera grâce

3 – Fais-nous grâce, Yahwé, fais-nous grâce
par trop rassasiés de mépris
4 – par trop rassasiée est notre âme
du rire des repus

## PSAUME CXXIV

(Accent 3 + 2)

### Le protecteur d'Israel

1 – Si Yahwé n'avait été pour nous
— qu'Israël le dise —

2 – Si Yahwé n'avait été pour nous
quand les hommes se soulevèrent
3 – alors tout vivants ils nous eussent dévorés
dans l'ardeur de leur colère

4 – alors les eaux nous eussent engloutis
5 *b* – les eaux bouillonnantes
4 *b* – le torrent nous eût submergés
5 *a* – () il nous eût submergés

6 – Béni soit Yahwé qui ne fit pas de nous
la proie de leurs dents
7 – Notre âme comme l'oiseau a échappé
au filet de l'oiseleur

le filet de ' l'oiseleur ' s'est rompu
et nous lui avons échappé
8 – Notre secours c'est le nom de Yahwé
qui fit le ciel et la terre

## PSAUME CXXV

(Accent 3 + 2)

### Le protecteur des justes

1 – Qui se fie à Yahwé ne bronchera pas
à jamais il sera stable

Tout comme le mont Sion à Jérusalem
est cerné de montagnes
ainsi Yahwé entoure son peuple
à présent et à jamais

3 – Car le sceptre impie ne reposera pas
sur le fief des justes
de crainte que les justes n'étendent
vers le mal leurs mains

4 – Yahwé montre-toi bon envers les bons
ceux qui ont le cœur droit
5 – Mais les dévoyés, les tortueux, fais-les aller
avec ceux qui font le mal

Paix sur Israël (*addition*)

## PSAUME CXXVI

(Accent 3 + 2)

### Chant des rapatriés

1 – Quand Yahwé ramena nos captifs de Sion
nous crûmes rêver
2 – alors notre bouche s'emplit de rire
et nos lèvres d'allégresse

alors on disait () De grandes choses Yahwé
a accompli pour eux
3 – De grandes choses () il a accompli pour nous
nous fûmes dans la joie
4 – Yahwé ramena nos captifs
comme les ruisseaux dans le Negeb

5 – Ceux qui sèment ' la semence ' dans les larmes
moissonnent dans l'allégresse
6 – On s'en va s'en va en pleurs
emportant un jet de grains
on s'en revient s'en revient dans l'allégresse
portant ses gerbes

## PSAUME CXXVIII

(Accent 3 + 2)

### Le bon père de famille

1 – Heureux quiconque craint Yahwé
marche dans ses voies

2 – Du travail de tes mains tu te nourriras
heureux et prospère
3 – ton épouse telle une vigne fertile
à l'intérieur de ta maison
tes fils comme des plants d'olivier
autour de ta table

4 – Voilà comme sera béni l'homme
qui craint Yahwé
5 *a* – Que Yahwé te bénisse de Sion
5 *c* – tous les jours de ta vie
6 *a* – puisses-tu voir les fils de tes fils
5 *b* – dans une Jérusalem prospère

Paix sur Israël (*addition*)

## PSAUME CXXIX

(Accent 3 + 2)

### Prière nationale

1 – On eut beau me traquer dès ma jeunesse
— Qu'Israël le dise —
2 – on eut beau me traquer dès ma jeunesse
on n'a pu triompher de moi

3 – Sur mon dos ont labouré les laboureurs
y traçant de longs sillons
4 – Yahwé qui est juste a rompu
les licous des impies

Qu'ils reculent en arrière confondus
tous les ennemis de Sion
qu'ils soient comme l'herbe des toits
que le sirocco roussit

7 – dont ni le moissonneur ne remplit sa main
ni le lieur son giron
en sorte que les passants ne disent point
la bénédiction de Yahwé soit sur vous

Nous vous bénissons au nom de Yahwé (*addition*)

## PSAUME CXXX (De profundis)

(Accent 3 + 2)

### L'espérance en l'amour infini

1 – Du fond de l'abîme je t'invoque, ô Yahwé,
2 – () écoute ma voix
que tes oreilles soient attentives
à ma voix suppliante

3 – Si tu tiens compte des iniquités, ô Yahwé
() qui pourra subsister ?
4 – mais parce qu'en toi est le pardon, ()
5 – j'espère ' en toi ' ô Yahwé,

' en Yahwé ' mon âme espère
et je compte sur sa parole
6 – mon âme ' compte ' sur Yahwé
plus que les veilleurs sur l'aurore ()

7 – () Parce qu'en Yahwé se trouve la bonté
et la délivrance () en sa plénitude
8 – c'est lui qui délivrera Israël
de toutes ses iniquités

## PSAUME CXXXI

(Accent 3 + 2)

### Humilité paisible

– Yahwé ni mon cœur n'est altier
ni mon regard hautain
et je ne poursuis rien de trop difficile
ni de trop élevé pour moi
– mais plutôt suis paisible et silencieux
comme l'enfant contre sa mère ()

– Espère, Israël, en Yahwé
à présent et à jamais

R. T.

# Pauvreté du contemplatif et richesse de l'oraison

PAR les œuvres de miséricorde, nous retrouvons le Sauveur en notre prochain. Ce que nous aurions voulu faire à Jésus, si nous avions eu le privilège insigne de vivre à ses côtés comme Joseph et Marie, nous le faisons à ses petits qui tiennent près de nous sa place, qui sont ses représentants, qui nous le rendent partout et toujours présent. Grâce à la médiation de leurs misères, nous pouvons même apporter à Jésus ce que les gens de Galilée ne pouvaient faire. Le Sauveur était plein de vérité et de vertu, il ne pouvait pas être l'objet de toutes les miséricordes. Ses frères, les ignorants, les pécheurs du monde nous permettent d'achever en son corps mystique l'œuvre commencée par sa Mère et ses disciples. Dans le prisonnier que je visite et auquel j'apporte une parole de réconfort, un geste d'affection fraternelle, c'est Jésus que je retrouve. En ce malade qui souffre sur son lit d'hôpital, c'est le Sauveur qui m'est rendu présent. En cet ignorant, en ce pauvre pécheur, c'est encore le Christ que je cherche. C'est lui que je découvre sous les traits déformés de son frère. Telle est la grandeur des œuvres de miséricorde. Ces œuvres sont grandes à un double titre; elles sont grandes par leur origine et par leur terme.

Le chrétien imite alors le Créateur. A titre de cause seconde, comme collaborateur de Dieu, il répand des

ienfaits sur la terre. Il imite le Seigneur dans sa béralité. Il est le dispensateur de ses dons, l'intenant de sa Providence, de sa Bonté divine, infinie et ayonnante. Toute âme généreuse ne cherche plus en pour elle; elle désire donner. Elle a dépassé cet goïsme, marque de faiblesse, qui vient d'une étroisse de vue, d'un rétrécissement du cœur. Elle ne mène plus tout à elle. Elle veut répandre. Elle eut communiquer aux autres ce qu'elle possède elleême. Si elle accumule, c'est pour dépenser. Elle ossède cette universalité qui est la marque de l'esprit, désintéressement qui est le signe du cœur. Cette andeur de la libéralité et de la miséricorde a déjà é l'apanage des âmes magnanimes de l'antiquité ïenne. Le christianisme lui ajoute une nouvelle andeur. Ses dons, le chrétien les fait à Jésus par dans ses frères. Ce collaborateur de Dieu peut tir, nourrir, venir en aide à son Dieu. Il peut faire uelque chose pour Dieu lui-même qui veut revivre milieu de nous par les frères du Sauveur. Ces uvres de miséricorde portent un reflet divin. Elles ennent de Dieu et retournent à lui.

La grandeur de l'oraison est plus sublime encore n'est pas à travers des similitudes qu'elle nous pproche de Dieu. Elle nous donne accès à la Réalité e-même. Dans l'oraison, l'homme n'imite plus ulement l'action bienfaisante de Dieu. Il rentre en ntact direct avec sa Bonté infinie. Cette œuvre érieure ne porte plus seulement une ressemblance ec le Très-Haut. Elle est véritablement une œuvre vine. Mais cette grandeur est invisible. Elle est un n de Dieu octroyé seulement aux petits et aux uvres.

## Pauvreté du contemplatif.

Dans l'oraison, l'âme va directement au Cœur de tre-Seigneur. Ce n'est plus à travers le signe du chain qu'elle cherche à l'atteindre. C'est au milieu ténèbres de la foi, au plus profond de l'âme qu'elle te d'entrer dans un colloque intime avec Dieu.

Dans ce divin exercice, c'est Jésus lui-même que nous atteignons, mais Jésus présent en nous d'une façon mystique. Dans l'oraison, l'âme écarte les apparences et les voiles qui lui représentent et lui cachent le Sauveur; de là vient, sa grandeur et sa misère. La grandeur, car la rencontre est directe. La misère, car cette rencontre est cachée. Plus de signe qui frappe et excite notre sensibilité, plus de témoignage humain qui rassure et soutient notre esprit.

A Jésus qui continue à vivre en tous les misérables de la terre, nous pouvons faire présent de nos richesses, nous pouvons apporter le fruit de notre travail, le résultat de nos recherches intellectuelles. A Jésus qui vit mystiquement en nous, nous ne pouvons plus apporter qu'une chose unique, la seule, dont il ait besoin : un cœur pauvre et dépouillé, assoiffé de son amour, prêt à se laisser combler par lui.

Cette prélibation du royaume des cieux qu'est l'oraison divine, est promise aux pauvres en esprit. Dans l'action, nous allons distribuer des bienfaits, ou du moins de l'affection à ceux de nos frères qui sont dans le besoin. Nous allons vers eux comme des riches, comme des possédants. Nous allons pour donner. Dans l'oraison, nous sommes comme des pauvres. Nous venons pour recevoir. Nous sommes alors des mendiants qui implorons de Dieu, un peu de son amour. Saint Thomas nous dit admirablement : Pierre qui aime Jésus représente la vie active, qui répand les largesses. Jean, qui est celui que Jésus aimait, symbolise la vie contemplative qui reçoit le don de Dieu. Marie est là au pied du Bon Maître. Elle écoute sa parole. Elle est la disciple qui se laisse former par lui. Elle est l'épouse qui accueille ses confidences. Le contemplatif est un pauvre, le pauvre de Jésus, le mendiant en divinité.

Le contemplatif est le plus pauvre des hommes. Il a renoncé à tous les biens de la terre. Les richesses matérielles n'ont plus d'attrait pour lui. En esprit il a quitté son pays et la maison de son père. Les sciences, les arts, il s'en est détaché intérieurement. Toutes ces belles réalités humaines qui font la gran-

eur de l'homme, qui lui permettent d'être un bien-
aiteur de ses frères, le contemplatif y a renoncé.
Rien ici-bas ne peut le rassasier. Délibérément, il se
ourne vers les biens invisibles. Mais ceux-ci restent
oujours gratuits pour lui. Il n'y a jamais droit. Vis-à-
is d'eux, il reste toujours un mendiant. Ils ne devien-
ent jamais sa possession en toute la force du terme.
uivant le mot si profond du philosophe, la sagesse
st prêtée aux hommes par Dieu. Ces biens éternels,
les reçoit de la miséricorde du Très-Haut. Par ses
ropres moyens, il ne peut rien faire pour les acquérir.

Dans l'oraison, nous trouvons encore beaucoup de
egrés de pauvreté : pauvreté des biens extérieurs
– la première et la plus humble, qui n'est encore
u'une préparation — pauvreté de la mémoire et
e l'imagination, bien plus difficile à réaliser, pauvreté
e l'esprit qui comprend le dépouillement de nos
onceptions de sainteté... pauvreté même vis-à-vis
e l'oraison et de toute notre vie contemplative. Ici
s degrés et les nuances sont presque infinis. On voit
ombien ce royaume de la pauvreté, dont Marie
ule est la Reine, s'étend dans toutes les directions.
ns doute l'âme par elle-même peut quitter ses
ens terrestres et faire trêve, au moins pour un temps,
ses occupations extérieures, mais il reste tout un
avail intérieur de l'esprit; notre trésor le plus
écieux, aux yeux de la raison — qui tient à ce qu'il
a de plus intime en notre personne humaine, mais
ssi de plus embarrassant au regard de notre foi et
notre amour, nous le portons avec nous — il est
nous. L'Esprit-Saint seul, peut nous en dépouiller.

L'âme fervente souffre de toutes ces richesses qui
uplent son esprit et son imagination, qui charment
s sens et les maintiennent par des fils invisibles, mais
riblement tenaces, en contact avec le monde. Elle
udrait briser les amarres et se débarrasser de tout
t univers de phantasmes et de représentations qui
mbarrasse dans sa marche, l'empêche de prendre
n vol. Seul l'Esprit d'amour peut nous dépouiller
tous ces trésors illusoires et dangereux qui para-
ent l'élan de notre prière. Notre raison, tant qu'elle
pas été purifiée et fixée par l'amour, s'engage sans

cesse en de nouvelles directions, et risque toujour de se fourvoyer et de tomber en mille embûches.

Pauvreté spirituelle et union intime au Seign-u vont de pair. Plus l'âme se dépouille d'elle-même plus elle entre et pénètre dans ce royaume célest de la pauvreté en esprit, plus elle s'attache à so Dieu.

## A l'école de la divine Mère.

Marie, la reine des contemplatifs, est la reine l plus pauvre. Elle est essentiellement la reine de ce pauvres spirituels. Son règne de miséricorde e d'amour, elle ne peut l'établir que sur les pauvres e esprit, par cette pauvreté évangélique qui triomph de toutes les astuces de Satan.

Contemplons cette pauvreté éclatante du Cœu immaculé de Marie; c'est en elle que nous devon demeurer, et c'est là que nous trouverons toutes le leçons dont nous avons besoin.

En Marie, aucun retour sur le passé. Elle es dépouillée de ce trésor de la mémoire. Celle-ci est la fois pour nous une richesse et un boulet. Un richesse, car elle est l'apanage de l'homme, un sign de sa raison qui dépasse le temps, et peut garder e lui tout ce qui a été accumulé par lui-même ou pa la longue série des générations qui l'ont précédé, a prix souvent de laborieux efforts et de bien des essai infructueux. Marie est dépouillée de tout cela. Certe elle est l'héritière de toute cette longue suite de roi et de prophètes qui font l'honneur d'Israël, mai par son humilité, elle est intérieurement détachée de trésors de sa race. En elle, aucun pharisaïsme; so âme, fille d'une si belle tradition, est toute ouvert vers l'avenir. Elle est la plus jeune de toutes le saintes.

Pour nous, la mémoire est un boulet, car nou sommes esclaves de notre passé, qui nous lie souven et plus profondément que nous le pensons. Il donn à notre avenir une orientation qui, la plupart d temps, s'impose à nous. Une âme qui, après un

ngue expérience personnelle ou reçue de ses ancêtres, ste jeune, c'est-à-dire disponible, ouverte, est un t extrêmement rare. Seul le saint peut recouvrir, nserver et développer sans cesse cette jeunesse térieure. Marie est la sainte la plus jeune, car elle se retourne jamais sur son passé. Celui-ci pourtant sans tache. Il ne peut donc être pour elle un ids. Grâce à l'action de l'Esprit-Saint qui allume elle des désirs toujours plus magnanimes, qui ise au plus profond de son être une soif brûlante i grandit sans cesse, elle reste toute tendue en ant. Elle n'est pas seulement tournée vers l'avenir, is plus exactement, elle demeure toujours ouverte rs l'éternité.

Marie, dépouillée du passé, est aussi détachée de venir. En elle, aucun projet. Pour nous, si facile- nt nous nous consolons des déboires ou des infidé- és du passé par nos projets d'avenir. Nos espé- nces en un avenir plus heureux sont souvent notre l soutien. Marie s'appuie uniquement sur le Saint- prit qui lui est donné, de façon permanente, dans pauvreté de l'instant présent. Elle seule a su bliquer pleinement le précepte que saint Jean de Croix donnera à ses fils et ses filles : s'enfoncer ujours plus avant dans l'épaisseur de l'instant sent.

Marie est aussi dépouillée de tous ces discours de raison qui nous empêchent d'être d'une docilité ière vis-à-vis des motions divines. L'Immaculée détachée de toute conception de sainteté. Son in Époux peut la mener par des chemins toujours iveaux. Il la sanctifie toujours de la même manière, st-a-dire par l'amour, et toujours par des moyens férents, car l'amour divin peut prendre des formes ivelles à l'infini. Les mystères, tous les mystères Rosaire, nous dévoilent cette diversité extrême voies de Dieu.

Vis-à-vis des grâces les plus intimes, Marie est ore détachée. Elle ne s'arrête pas à ces lumières gurantes dont l'Esprit illumine son âme. Pour , toute lumière est subordonnée à l'amour. Elle

ne peut se reposer que dans la paix de la charit
Elle est encore dépouillée de toutes ces jouissances
délicates et si pures dont Dieu aime enivrer sa Bie
Aimée. Marie est uniquement attachée au bon plai
divin. Présence sentie, ou absence douloureuse so
pour elle des témoignages de l'amour, de véritabl
grâces pour son âme.

Ajoutons encore une remarque. Marie est pauv
aussi vis-à-vis de ces misérables richesses que so
nos fautes et nos erreurs. Dans ce domaine du péc
et du mal intérieur nous sommes de vrais possesseu
puisque Dieu n'intervient d'aucune façon direct
ment ou indirectement. L'Immaculée ne peut co
naître ces tristes possessions. Marie est donc bien
sainte la plus pauvre : pauvre du péché, pauvre d
biens terrestres, pauvre des biens spirituels, pauv
même des biens divins.

Elle seule reconnaît toujours et de façon complè
la gratuité de ces bienfaits surnaturels. Chez les pl
grands saints, on remarque encore certains premi
mouvements de possession vis-à-vis de ces grâces
choix, que Dieu leur accorde. Il est si difficile de res
toujours pauvre vis-à-vis de ces richesses incomp
rables que Dieu nous prodigue parfois avec tant
libéralité. Pourtant cette pauvreté en esprit est ind
pensable pour que Dieu puisse nous combler dava
tage encore, et par là achever son œuvre. Cette pa
vreté de Marie apparaît surtout dans son oraiso
C'est alors qu'elle en a pleinement conscience,
plus exactement qu'elle en vit pleinement. Car il n
pas juste de parler de la conscience de notre pauvre
La conscience en ce qu'elle a de réflexif, est enc
une richesse. Elle nuit à notre pauvreté intérieure
exige une transparence complète. L'Immaculée par
toutes les créatures est la seule sainte qui soit vr
ment et pleinement demeurée dans son néant
créature. Voilà pourquoi Marie doit être notre m
tresse et notre mère dans tout ce domaine de l'oraiso
Elle seule peut nous mettre en garde contre tous
dangers des richesses. Elle seule peut nous apprend
les nuances infiniment délicates de la pauvre
évangélique.

## Richesse de l'oraison.

Le contemplatif est donc bien un pauvre. Il est le
auvre de Dieu, mais le Seigneur se plaît à orner
ivinement son pauvre. En son cœur dépouillé tota-
ment, il dépose tous les trésors de son Cœur sacré.
e mendiant est le plus puissant des hommes, ca
a pouvoir sur le Cœur de Dieu. Ce pauvre est l'am
u Créateur. Cet Amour tout puissant, qui est a
origine des montagnes, des océans, des univers
toilés, est venu comme un hôte divin, comme un
mi très tendre, se reposer et faire sa demeure en ce
auvre cœur humain. Le Très-Haut lui a dit : tout
e qui est à moi est à toi; par mon Cœur et dans mon
œur, ma puissance, ma toute-puissance est à ta
isposition. Et l'âme de reprendre avec saint Jean de
a Croix : « oui, les cieux sont à moi, votre terre est
moi; et les peuples sont à moi, la Mère de Dieu est
moi, les justes sont à moi, et à moi les pécheurs, les
nges sont à moi et toutes choses sont à moi. Dieu
ui-même est à moi, car le Christ est à moi et tout
ntier pour moi. Que veux-tu donc, que cherches-tu
onc mon âme ? Tout ceci est à toi et tout entier
our toi. Ne te crois pas moins riche, ne t'arrête pas
ux miettes qui tombent de la table de ton Père;
tire-toi d'elles. Prends ta gloire où elle est, cache-toi
ans ta gloire pour en jouir. Par là tu obtiendras ce
u'ambitionne ton cœur... » (*Avis et Maximes*).

La force de la prière de demande est immense, car
le participe à la puissance même de Dieu. La contem-
lation possède une vertu encore plus grande. Le
ontemplatif est l'homme de Dieu. Dans la contem-
lation, le Seigneur se plaît à l'aimer, à le combler, à
aimer en lui, à aimer en lui ses frères. Ce pauvre est
ors le fils et l'ami du roi tout-puissant de cet univers
ui l'environne. Il est admis dans ses conseils, il est
troduit au plus intime de son gouvernement, car
e l'oublions jamais, le gouvernement de Dieu vient
rectement de sa contemplation et de son amour,
n plus précisément encore, il demeure dans sa contem-
ation et son amour. Ce pauvre pénètre au sein
ême de cette contemplation et de cet amour,

Le contemplatif ne peut pas donner à ses semblables ces biens humains et spirituels qu'il n'a pas. Mais dans son oraison, il mène une vie commune avec Dieu, bien plus il ne fait qu'un avec lui. Par lui et en lui, il peut être éminemment bienfaiteur de ses frères. Dans le cœur de Jésus, le contemplatif retrouve toutes les âmes, et spécialement ces pauvres pécheurs que le Seigneur a tant aimés. Ces pécheurs que le prêtre, par son ministère extérieur, ne peut atteindre d'aucune manière, ces pécheurs qui échappent complètement à l'influence bienfaisante de l'Église visible, ces pécheurs que, peut-être les apôtres laïcs eux-mêmes ne pourront atteindre, la petite âme contemplative peut aller directement à leur cœur par Jésus. En son Cœur sacré, elle a prise sur leurs âmes, dans ce qu'elles ont de plus intime. Elle peut pénétrer dans ce sanctuaire tout à fait caché, qui échappe aux plus proches, que le pécheur ignore lui-même, et grâce aux étincelles d'amour divin qu'elle a su capter, ranimer la flamme qui, sous un monceau de cendres, paraissait éteinte pour jamais. Dans le cœur de Jésus, rendez-vous des saints et des pécheurs, l'âme contemplative peut envelopper d'une tendresse fraternelle et même maternelle ces pauvres cœurs tout glacés et les réchauffer au contact de cette fournaise ardente.

L'action du contemplatif peut être la plus profonde; elle peut être aussi la plus catholique, c'est-à-dire la plus universelle. Dans le cœur du Sauveur, la bien-aimée peut visiter d'une façon cachée certes, mais bien réelle, les pays éloignés, cette mystérieuse Asie où tant de païens demeurent encore loin de l'Église. Dans le cœur du Christ toutes les âmes ont leur demeure, et Notre-Seigneur ouvre toutes les demeures de ce sanctuaire à l'âme qu'il introduit dans son intimité.

Oh! certes, le contemplatif ignore les pouvoirs extraordinaires qui lui sont donnés. Le Très-Haut les cache si parfaitement en son cœur, qu'il n'en a plus conscience. Marie, sa Mère, prend un soin jaloux à cacher cette toute-puissance à ses petits enfants; cette douce Mère qui connaît si bien le cœur humain, craint tant l'orgueil ou la suffisance pharisaïque pour

s petits. Elle sait que nous nous approprions si cilement les trésors que Dieu nous prête, que nous uittons si vite notre place de serviteurs et de serantes pour nous croire des maîtres. Elle enveloppe onc toutes ces richesses dans les bienheureuses nèbres de la foi. A ces petits, elle révèle seulement ur misère, et laisse bien visible leur pauvreté... lus Dieu les prend, plus toutes les forces vives de ur être sont mobilisées par l'amour, plus les âmes it conscience de leur impuissance et de leurs limites. arie, certes, ne leur enlève pas cette bienheureuse nscience. Elle leur apprend à voir dans leur pauveté leur seule richesse. Elle leur apprend que c'est ur là, et par là seulement qu'ils peuvent ici-bas lui ssembler ou plus précisément encore, entrer en mmunion intime avec elle. La pauvreté en esprit t la voie étroite, l'unique qui conduit aux cœurs Jésus et de Marie.

fr. Thomas PHILIPPE, O. P.

*n la fête de N.-D. des Neiges,* 5 *août* 1946.

# La profondeur sans mesure de notre volonté

PEU de personnes ont profondément réfléchi à la supériorité de l'intelligence sur l'imagination, et à celle de l'idée sur l'image qui l'accompagne, et par suite à celle de la volonté sur la sensibilité.

L'intelligence diffère des sens externes et internes, même des plus élevés d'entre eux, en ce qu'elle a pour objet premier, non pas les phénomènes sensibles, non pas la couleur, ou le son, ou l'étendue résistante ou le fait interne de conscience, mais l'être ou le réel intelligible et l'être dans son universalité. L'intelligence connaît par suite les raisons d'être des choses, les causes des événements, leur fin ou leur but; elle s'élève même à la connaissance de la Cause suprême, de Dieu, être infini et bien infini (1).

---

(1) Toute conception suppose en effet, en nous, la notion plus universelle d'être. Tout jugement suppose le verbe être : « Pierre court » veut dire : « Pierre est courant ».

Parce que l'intelligence a pour objet l'être, elle cherche les raisons d'être des faits et des choses. Aussi l'enfant ne cesse-t-il de multiplier ses pourquoi ? Pourquoi l'oiseau vole-t-il ? Parce qu'il va chercher sa nourriture, c'est son but; parce qu'il a des ailes, c'est la cause sans laquelle il ne pourrait voler. Pourquoi a-t-il des ailes ? Parce que telle est sa nature à lui. Pourquoi meurt-il ? Parce qu'il est un être matériel et que tout être matériel est corruptible.

Ces multiples raisons d'être (finale, efficiente, formelle, matérielle) ne sont, comme telles, accessibles qu'à la raison, non aux sens, ni à l'imagination. Seule l'intelligence, qui a pour objet l'être intelligible, peut connaître la fin, qui est la raison d'être des moyens. Jamais l'imagination ne saisira la finalité comme telle; elle atteint sensiblement la chose qui est fin mais non point la finalité : les raisons d'être des choses lui sont inaccessibles.

C'est ce qui montre la distance sans mesure qui existe entre l'image et l'idée si confuse même que reste celle-ci. L'image ne contient que des phénomènes sensibles juxtaposés, par exemple l'image d'une horloge n'en représente que ce qu'en peut voir l'animal : couleur, son, résistance. Au contraire l'idée d'une horloge contient la raison d'être qui rend intelligibles ces phénomènes. Une horloge est une machine qui se meut d'un mouvement uniforme pour indiquer l'heure solaire. Cette raison d'être, l'animal ne pourra jamais la saisir, l'enfant au contraire la saisit bien vite.

Nous concevons aussi ce qui est de nature à nous perfectionner, non seulement en nos facultés inférieures, mais en nos facultés les plus hautes. L'intelligence conçoit par conséquent ce que doit être le bien partout et toujours pour nous perfectionner ainsi; et comme elle conçoit l'être universel qui n'est réalisé concrètement sans limites que dans l'Etre suprême, elle conçoit aussi le bien universel qui n'est réalisé concrètement sans limites que dans le souverain Bien, qui est la Bonté même.

Mais s'il en est ainsi, qu'elle n'est pas la profondeur de notre volonté spirituelle, qui est éclairée directement, non pas par les sens ou par l'imagination, mais par l'intelligence. Tandis que l'imagination de l'herbivore lui fait désirer l'herbe nécessaire à sa subsistance, tandis que l'imagination du carnivore lui fait désirer la chair qui est son aliment; l'intelligence de l'homme lui fait désirer le bien dans son universalité, et par suite le bien sans limite, qui n'est concrètement réalisé qu'en Dieu, car lui seul est le Bien même par essence. Et si la sensibilité de l'herbivore et celle du carnivore le porte à désirer chaque jour son bien limité, la volonté de l'homme le porte à désirer un bien sans mesure; quelle doit donc être sa profondeur? Si saint Thomas dit qu'en certains hommes, comme l'avare, la concupiscence des richesses est infinie (2), que faut-il dire alors du désir de la volonté spirituelle? Plus la connaissance spirituelle des biens supérieurs et du bien suprême s'élève, plus le désir spirituel grandit; et la foi chrétienne nous dit que Dieu seul vu face à face peut le combler. C'est donc que notre volonté est vraiment en un sens d'une profondeur sans mesure.

C'est pourquoi la béatitude ou le vrai bonheur, que l'homme désire déjà naturellement, ne peut se trouver dans aucun bien limité ou restreint, mais seulement en Dieu

---

andis que les sens et l'imagination n'atteignent que des êtres sensibles, comme sibles, et par suite, comme singuliers, en telle partie de l'espace et du temps, elligence atteint ces êtres sensibles, comme être, elle atteint en eux ce qu'il d'intelligence, et par suite d'universel, réalisable en n'importe quelle partie espace et du temps. Elle atteint, en concevant l'horloge, ce qu'elle doit être ssairement, partout et toujours, pour indiquer l'heure solaire. Elle atteint même, non seulement tel être sensible, mais l'être intelligible, dans son universé. Et par suite l'intelligence connaît, non seulement tel bien sensible et stable, accessible aux sens, mais le bien intelligible, ce qui constitue le bien.

) I a. II ae. Q. 30, a. 4.

connu au moins de façon naturelle, et aimé efficacement par dessus tout. Saint Thomas (3) démontre que la béatitude de l'homme, du fait qu'il conçoit le bien universel, ne peut être ni dans les richesses, ni dans les honneurs, ni dans la gloire, ni dans le pouvoir, ni dans aucun bien du corps, ni dans un bien fini de l'âme, comme la vertu, ni dans aucun bien limité. Et la démonstration qu'il en donne tient à la nature même de notre intelligence et de notre volonté (4); Lorsque nous avons cru trouver le bonheur dans la connaissance d'une science ou dans une amitié très noble, nous ne tardons pas à nous apercevoir que c'est un bien limité, ce qui faisait dire à sainte Catherine de Sienne; « Si vous voulez qu'une amitié dure, si vous voulez vous désaltérer longtemps à cette coupe, laissez-la toujours se remplir à la source d'eau vive, autrement elle ne pourra plus répondre à votre soif. »

La collection même simultanée de tous les biens finis et mêlés d'imperfection ne peut pas plus constituer le Bien même conçu et désiré par nous qu'une multitude innombrable d'idiots ne saurait valoir un homme de génie.

A la suite de saint Grégoire le grand (5), saint Thomas (6) a noté à ce sujet : les biens temporels paraissent désirables quand on ne les a pas; mais quand on les possède, on voit leur pauvreté qui ne peut répondre à notre désir, et qui produit la désillusion, la lassitude, parfois le dégoût. Pour les biens spirituels, c'est l'inverse : ils ne paraissent pas désirables à ceux qui ne les ont pas et qui désirent surtout les biens sensibles; mais plus on les possède, plus on connaît leur valeur, plus on les aime. Pour la même raison, tandis que les mêmes biens matériels (la même maison, le même champ) ne peuvent appartenir simultanément et intégralement à plusieurs personnes; les mêmes biens spirituels (la même vérité, la même vertu) peuvent appartenir simultanément et pleinement à tous, et chacun les possède d'autant mieux qu'il les communique aux autres (7). Cela est vrai surtout du souverain Bien.

(3) I a. II ae. Q. 2, a. 8.
(4) I a. II ae. Q. 2, a. 8.
(5) Homilia 36 in Evangel.
(6) I a, II ae. Q. 31, a. 5; Q. 32, a. 2; Q. 33, a. 2.
(7) I a. II ae. Q. 28, a. 4, 2 m.; III a. Q. 23, a. 1, ad. 3.

Cela est d'autant plus vrai que Dieu nous a gratuitement appelés à le connaître d'une façon surnaturelle, par la vision immédiate de sa divine essence, à le connaître comme il se connaît, et à l'aimer comme il s'aime pour l'éternité. Alors surtout nous expérimenterons que Dieu seul vu face à face peut remplir le vide profond de notre cœur, que lui seul peut combler la profondeur de notre volonté.

En quel sens cette profondeur est-elle sans mesure? On objectera : notre âme comme toute créature est finie, limitée; et donc ses facultés le sont aussi.

Sans doute la créature la plus élevée est finie, non seulement notre corps est limité, mais notre âme l'est aussi, et par suite les facultés de l'âme, comme propriétés de celle-ci, sont finies. Cependant notre intelligence, quoique finie, est faite pour connaître le vrai universel et même le vrai infini qui est Dieu. De même notre volonté, quoique finie, est faite pour aimer un bien sans limite. Sans doute, même au ciel, notre acte de vision béatifique, du côté du sujet connaissant sera fini, mais il portera sur un objet infini, il l'atteindra d'une manière finie, sans le comprendre pleinement autant qu'il est connaissable, autant que Dieu se connaît, mais il l'atteindra immédiatement. Nous verrons sans aucun intermédiaire l'essence infiniment parfaite de Dieu. Dès ici-bas l'œil vivant, si petit soit-il, voit l'immensité de l'océan et peut atteindre la nuit jusqu'aux étoiles qui sont à des milliers de lieues. Ainsi au ciel notre acte de vision de l'essence divine, sans avoir la pénétration de la vision incréée, atteindra immédiatement l'essence divine; notre amour de Dieu, en restant fini du côté du sujet, portera immédiatement sur le Bien infini, nous l'aimerons à notre manière finie, mais nous ne pourrons nous reposer qu'en lui seul. Nul autre objet ne pourra satisfaire toutes nos aspirations. Alors seulement, dit le psalmiste, nos désirs seront assouvis, lorsque sa gloire apparaîtra. *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (8). Dès maintenant notre cœur ne trouve un vrai repos durable que dans l'amour de Dieu.

fr. R. Garrigou-Lagrange, o. p.

(8) *Ps.*, 16, 15.

# Saint Clément de Rome

## Eloge de la charité.

*Dans les dernières années du* 1er *siècle, l'église de Corinthe fut troublée par la discorde et le schisme; à cette occasion, l'église de Rome, par la plume de son évêque Clément, adressa aux Corinthiens une longue exhortation à l'unité, à la concorde et à la paix. Nous en extrayons cet éloge de la charité (ch. XLIX — L), où l'on retrouve quelque chose de l'inspiration et des accents de saint Paul.*

Que celui qui possède la charité dans le Christ accomplisse les commandements du Christ. Le lien de la charité de Dieu, qui peut l'expliquer? La grandeur de sa beauté, qui suffit à l'exprimer? La hauteur où nous élève la charité est indicible. La charité nous attache à Dieu, la charité couvre la multitude des péchés, la charité supporte tout, elle est toujours patiente; rien de vulgaire dans la charité, rien de superbe; la charité ne connaît pas de division, la charité ne se révolte pas, la charité fait tout dans la concorde; dans la charité ont été consommés tous les élus de Dieu, sans la charité rien ne peut plaire à Dieu. C'est dans la charité que le Maître nous a pris; par la charité qu'il a eue pour nous, que Jésus-Christ notre Seigneur, selon la volonté de Dieu, a donné son sang pour nous, et sa chair pour notre chair et son âme pour nos âmes.

Voyez, bien-aimés, combien grande et admirable est la charité, et qu'on ne peut expliquer sa perfection. Qui est capable

d'être trouvé en elle, sinon ceux à qui Dieu a daigné le donner? Prions donc et demandons à sa miséricorde que nous soyons trouvés en charité, sans partialité humaine, irréprochables. Toutes les générations depuis Adam jusqu'à ce jour, ont passé, mais ceux qui ont été consommés en charité selon la grâce de Dieu, possèdent le lieu des saints, qui apparaîtront lors de la venue du royaume du Christ.

*Note et traduction du* R. P. CAMELOT, O. P.

# Inférieurs et Supérieur

Selon les constitutions dominicaines, le Prieur d'un couvent est un Père élu par les religieux de ce couvent et dont le choix est confirmé par le Prieur Provincial. L'autorité ne lui vient pas de ses frères, mais ceux-ci l'ont désigné pour en être le détenteur. Ce sont eux qui lui ont signifié la volonté de Dieu : il était leur égal, il devient leur supérieur. Désormais il est le chef, la tête, il a la charge du bien commun, tant à l'intérieur du couvent, qu'à l'extérieur : à l'intérieur, il doit promouvoir le bien spirituel et temporel de tous et de chacun de ses religieux; à l'extérieur, il doit assurer le rayonnement spirituel, moral et intellectuel du couvent. L'autorité que Dieu lui a donnée, il doit l'exercer, non en vue d'un avantage personnel, mais pour l'avantage de la communauté dont il est, par fonction, le serviteur : « Les princes des païens les dominent : qu'il n'en soit pas ainsi entre vous; mais que celui de vous qui est en tête se fasse le serviteur de tous ».

Nos rapports avec nos supérieurs doivent être réglés par les grandes vertus de respect, de dévouement, d'obéissance et de charité. L'obéissance ne suffit pas. Elle n'est qu'une des manières dont nous avons à réaliser notre attitude d'inférieur. Ce qui veut dire que l'obéissance est contenue dans des vertus qui la dépassent et l'exigent.

### 1. - **Le respect.**

L'obéissance a pour mère le respect, dit saint Thomas. C'est dire que nous y sommes inclinés par le respect que nous devons à l'autorité que nos supé-

rieurs ont reçue de Dieu et qui leur donne le pouvoir de nous commander. Notre respect est dès lors commandé par une qualité impersonnelle de nos supérieurs : Dieu est en eux par procuration. Ce respect, qui est avant tout intérieur, sera d'autant plus grand que notre foi sera plus vive. Il consiste essentiellement à reconnaître le supérieur pour ce qu'il est et nous reconnaître, en parfaite loyauté, pour ses subordonnés. Si le respect est avant tout intérieur, il doit néanmoins, se traduire, et il se traduira spontanément dans des attitudes extérieures : manière de lui parler et d'en parler; de lui écrire et de lui répondre, etc. Ce respect interdira tout ce qui est de nature à diminuer ou compromettre le prestige qui rend plus aisé l'exercice de l'autorité aussi bien que l'obéissance elle-même. Fermer les yeux sur les petits côtés du supérieur, ses faiblesses, ses contradictions personnelles, bref, sur tout ce qu'il y a de petit et de misérable en lui, est autant un signe de charité que de sagesse. Il y a d'ailleurs une faute contre l'autorité plus grave que la simple désobéissance, c'est le mépris : « La désobéissance qui méprise un commandement humain, écrit saint Thomas, est moins grave que le mépris pour celui qui le donne, car c'est le respect pour la personne qui doit inspirer le respect pour ses volontés ». Il est une manière très facile de traduire notre respect vis-à-vis du supérieur, c'est de lui demander les permissions dont nous avons besoin. Demander une permission c'est, en effet, se mettre en état de sujétion. Les supérieurs y sont, en général, assez sensibles, non parce que leur vanité s'en trouve flattée, mais parce que cette attitude les rassure, s'il en était besoin, sur les bonnes dispositions de leurs religieux.

### 2. Le dévouement.

Le respect dû au supérieur parce que l'autorité de Dieu est en eux, va se traduire dans le dévouement des inférieurs à son endroit. Il s'agit ici d'un état de disponibilité intérieure qui rend souples, accueillants, prêts à servir. Dévouement qui n'est, en définitive, que la réplique du dévouement du supérieur à l'égard

de sa communauté. Le dévouement est donc une disposition foncière de l'âme qui regarde la volonté du supérieur dans toute son étendue, avant toute expression de cette même volonté. Si l'on songe que cette dévotion est le témoignage du respect de l'inférieur, respect inspiré lui-même par la foi dans le caractère surnaturel de l'autorité, on voit à quelle source profonde va s'alimenter l'obéissance. Ce dévouement empressé n'aura cependant rien d'une attitude de courtisan. Celui-ci est intéressé et cherche à gagner les bonnes grâces du supérieur pour en retirer quelque avantage personnel. L'inférieur dévoué est désintéressé à fond : il ne désire rien de ce que les hommes peuvent donner. L'inférieur donné, dévoué, toujours en état d'accueil vis-à-vis de ce que l'autorité pourrait demander de lui, est trop grand pour être suspect de servilité ou de « courtisanerie ». Est-il impossible, d'autre part, de rencontrer des inférieurs qui, dans la crainte d'en être taxés, ne seront pas donnés à leurs supérieurs ? Faut-il ajouter aussi que c'est aux religieux ainsi soumis que les supérieurs feront le plus souvent appel ? N'est-il pas certain de trouver auprès d'eux un accueil simple, bienveillant, heureux de se donner et de servir ? Comparera-t-on ces religieux à ces autres véritables « retraités » de l'obéissance, les « intouchables », à qui le supérieur n'ose rien demander et... n'ose rien refuser pour éviter le pire ? Refuser une permission à ces fils d'obéissance, mais ce serait s'attirer d'amères représailles dont l'atmosphère commune ne serait pas la dernière à en sentir les conséquences. L'obéissance vertueuse ne force pas la main au supérieur : elle met celui-ci à l'aise au moment même où une permission lui est demandée, c'est-à-dire qu'après avoir exposé les motifs qui appuient telle demande de permission, on laisse au supérieur la liberté pratique de trancher.

### 3. - L'obéissance.

La foi en l'autorité engendre le respect à son endroit et celui-ci se traduit dans un dévouement filial qui va rendre l'obéissance aisée. Celle-ci a pour objet,

strictement parlant, non pas la volonté du supérieur dans toute son étendue, mais sa volonté, exprimée dans un ordre ou manifestée de quelque manière. Obéir, c'est mettre à l'origine de ses décisions la volonté d'un autre et vouloir non ce que l'on décide, non ce que l'on veut de soi-même, mais ce qui est voulu ou imposé par un autre : le supérieur, seul compétent pour imposer sa volonté. Le motif formel de l'obéissance est donc la volonté du supérieur qui commande légitimement en matière légitime. On n'obéit pas à la prudence du supérieur, mais à son autorité. Il se peut, en effet, que dans tel cas donné, tel inférieur juge mieux que le supérieur. Il n'est pas requis de l'inférieur qu'il renonce à tout coup à son jugement, mais alors même, après avoir fait, s'il y a lieu, les représentations dont nous parlerons dans un moment, son obéissance n'aura rien de maussade et de languissant. Peut-être est-il important de s'en convaincre : on n'obéit pas parce que l'on est d'accord avec le supérieur, ni parce que l'ordre est aimablement présenté, ni même parce que l'ordre est raisonnable en tous points, mais parce que c'est un ordre et qu'il est raisonnable d'obéir à un ordre, même dépourvu d'une certaine sagesse, pourvu qu'il reste dans les limites de l'obéissance. Ceci signifie-t-il que l'obéissance est passivité pure, que la volonté y est seule engagée et que l'intelligence n'est d'aucun usage quand il s'agit d'obéir ?

Notre obéissance, pour être parfaite, doit être une obéissance d'adulte. C'est en adulte, en majeur, en homme capable de s'élever jusqu'à la conception du bien commun et de le vouloir, de préférence au bien particulier, que nous devons obéir. Cette manière, non seulement ne retirera rien à l'obéissance, mais elle la rendra plus parfaite. Parlant de l'exercice de l'autorité on devra dire pareillement qu'il y a une manière de commander à des adultes vertueux et une manière de commander à des enfants non formés. Ne doit-on pas pouvoir dire du supérieur ce que la théologie dit de Dieu : *Movet omnia secundum modum uniuscujusque.*

a) *L'obéissance n'exclut pas l'usage de l'intelligence,*

pour le motif primordial que l'obéissance respecte la dignité du jugement de conscience. Si j'obéis, c'est que ma conscience me dicte d'obéir. « L'inférieur, dit saint Thomas, n'a pas à juger de la teneur du précepte, il doit cependant se rendre compte si oui ou non il doit s'y plier. » Pour qu'il soit raisonnable et humainement possible d'obéir, de s'en remettre à la volonté d'un autre, il faut que l'intelligence ait pu se convaincre que cette remise de soi était légitime. Le point délicat est de déterminer exactement quelle part revient à la raison individuelle dans l'examen préalable des titres fondant la légitimité de l'ordre donné et le devoir de s'y soumettre. Il est, en effet, évident que si le subordonné possédait un droit illimité à s'enquérir du bien fondé des ordres reçus, c'en serait fait, en pratique, de l'obéissance ici-bas : une décision humaine, si sage fût-elle, pouvant toujours donner prise à certaines critiques. Le droit ou le devoir d'investigation présupposé à l'acte d'obéissance devra donc être prudemment circonscrit. Au fait, de quoi faut-il être sûr pour pouvoir obéir légitimement ? — Que l'ordre émane d'un supérieur légitime; qu'il ne va pas à l'encontre d'un ordre d'un supérieur majeur; qu'il n'est pas manifestement mauvais. — S'il y a doute, le doute doit se trancher en faveur du supérieur qui est en situation de mieux voir. Obéir n'est pas accepter passivement des ordres, mais faire siennes des indications de conduite. Il s'agit d'entrer, par l'intelligence, dans les vues du supérieur, de s'efforcer de découvrir les bonnes raisons qu'il a eues d'agir comme il a agi, de saisir de son mieux la portée de ses ordres. « Il faut davantage prendre garde au motif qui a inspiré le chef, dit saint Thomas, qu'aux termes mêmes de ses ordres. » « Il faut que le chef ait des auxiliaires énergiques, pénétrés de sa pensée, et non pas de simples pions », disait le maréchal Foch, et il ajoutait : « On peut tout attendre d'un soldat qui a compris; rien d'un soldat qui n'a même pas essayé de comprendre ». Un adulte ne peut pas n'avoir cure de l'opportunité des commandements donnés, ni se désintéresser des directives d'ensemble, laissant

cela au supérieur. Une obéissance qui ne réagit pas peut être signe de froideur au service du bien commun et de Dieu.

b) *L'intelligence dans l'obéissance est encore requise pour éclairer et informer le supérieur.* — Il peut arriver, en effet, que l'inférieur, malgré sa bonne volonté, se heurte à l'impossibilité d'établir l'accord souhaité entre son esprit et celui du supérieur, comme il peut arriver qu'un ordre du supérieur semble aller à l'encontre d'intérêts des plus respectables ou paraît exiger de l'inférieur plus que celui-ci ne peut donner. Si le cas d'une opposition flagrante entre la volonté du supérieur et celle de Dieu est heureusement assez rare, des cas d'opposition apparente peuvent se présenter, des doutes naître dans l'esprit, touchant l'opportunité de tel ordre ou directive, la valeur des motifs qui l'inspirent et les suites qu'il pourrait avoir, bref le bien commun que tout ordre ou directive doit viser ne semble pas toujours servi par tel ordre et telle directive. Que faire en ce cas et que demande la perfection de l'obéissance ?

Si l'objet en vaut la peine il faut éclairer le supérieur afin de le mettre au courant de la situation réelle, dans un esprit de soumission et dans un désir aussi pur que possible de voir s'accomplir la volonté de Dieu. Ce n'est pas là concession à l'humaine faiblesse, mais une partie de la coopération que Dieu nous demande et un élément de l'obéissance. On a toujours remarqué d'ailleurs que les vrais chefs cherchent moins à s'entourer de gens qui vont les yeux fermés, dans le sens de leurs idées et de leurs désirs, que de gens qui les aideront à briser ce réseau quasi fatal d'ignorances et de demi-vérités qui se tisse autour d'eux. Foch l'avait déjà noté : « Le vrai chef provoque la confiance et l'aveu, il forme ses lieutenants avec cette ouverture perpétuelle qui est l'âme de la discipline ». Je crois que quiconque serait bien averti et bien persuadé de tout ce qui est, ne ferait jamais que ce qu'il doit, disait Louis XIV. Se laisser informer, cela semble si simple ! Mais la tentation est grande pour le chef qui demeure,

malgré tout, un homme et reste timide dans le fond — ayant besoin d'approbation et de louange, car sa tâche est rude — de ne s'entourer que de ceux qui vont dans le sens de ses désirs. Notons en passant que s'il est du devoir des supérieurs de provoquer la franchise respectueuse à leur égard, il est du devoir des inférieurs de permettre aux supérieurs d'être pareillement francs à leur endroit. La susceptibilité se rencontre à tous les degrés de l'échelle.

Ceci dit, il faut cependant se garder d'un double écueil : 1° Le devoir d'information ne doit jamais se muer en une direction, fût-elle discrète. Le supérieur demeure le supérieur, libre de croire ou de ne pas croire, d'accepter ou de refuser, d'agir selon les conseils reçus ou non. C'est qu'à lui seul appartient la vue synoptique de l'ensemble, et il se peut qu'une information partielle perde sa valeur quand elle est compensée et complétée par d'autres. L'inférieur informe le supérieur et ne le dirige pas. 2° Le deuxième écueil contre lequel il faut se garder est de trouver tout de suite et à tout moment qu'il y a des représentations à faire. C'est sagesse de se rendre compte et des difficultés qu'éprouvent les supérieurs, et des lumières spéciales que leur valent à la fois leur situation dans l'ensemble de l'œuvre et, s'ils sont fidèles, de l'assistance spéciale de la grâce. « Il y a une sévérité critique, dit le Père Mersch, qui n'est ni humaine ni chrétienne et qui empêche le mouvement facile de l'organisme. Dans la loi de charité, il ne suffit pas d'accepter les supérieurs, il s'agit de les aimer comme supérieurs, avec quelque chose de cet *a priori* favorable qu'inspire l'amour. Si les inférieurs se haussaient à ce niveau, il y aurait bien plus de bons supérieurs. Le christianisme est chose d'unité surnaturelle : la confiance, le zèle pour la cause, la certitude que tous — quelle que soit la fonction — font la même chose dans le Christ, y est bien plus importante que ne serait, dans un état humain, un parti de l'opposition ».

c) *Comme des petits enfants.* — Quand l'inférieur a rendu son devoir d'information, écrit le Père Mersch,

alors son obéissance aussi est tranquille, allégée. Le supérieur est informé. Si donc ses ordres ou ses directives sont autres que celles que nous attendions, c'est qu'il a d'autres sources d'information, ou bien c'est qu'il faut nous sacrifier en silence. Nous sommes parties de l'espace et du temps : il importe peut-être que je me renonce pour le bien du tout. Et même si le supérieur se trompe, mon obéissance est nécessaire, quand ce ne serait que pour sauvegarder cette discipline sans laquelle les sociétés ne peuvent exister. Alors, ce qui arrivera sera bien, même si je le trouve mal. Il peut se faire, en effet, et il se fait, que les supérieurs ne sont ni infaillibles, ni inspirés, ni même nécessairement du moins, très intelligents, ni très vertueux, il se fait parfois que des ordres ou des directives de supérieurs, envisagés selon la saine prudence humaine, soient regrettables. Ces erreurs peuvent être totalement excusables, car tout homme peut se tromper, et un bon supérieur plus que tout autre, car prenant plus souvent des décisions, il court par là-même et par devoir, plus de risques de méprise. Les erreurs peuvent être même coupables, soit dans le supérieur, soit dans les supérieurs majeurs qui ont mis en place un incapable. Dans ce cas, et en proportion des intérêts en jeu et de l'évidence de l'erreur, le devoir des inférieurs est d'avertir en haut lieu et de faire tout leur possible pour amener une meilleure direction. Mais une fois toutes les représentations faites, il n'y a plus qu'à obéir et de bon cœur. Ce n'est ni au supérieur ni aux hommes qu'on s'est engagé à obéir, mais au Christ. Le moment est venu de témoigner qu'on tient parole et qu'on croit en Dieu. Le Seigneur est assez puissant et assez sage pour faire tourner tout à notre plus grand bien. Tel est le grand principe et la définitive vérité sur l'obéissance : on s'est livré à la conduite du Christ et de la façon qu'il approuve. Inutile d'en savoir davantage : lui ne nous manquera pas et, dans la proportion de notre foi et de notre amour, il saura bien faire qu'on n'arrive pas à l'aimer moins pour avoir voulu, sur ses indications, l'aimer plus. C'est le dernier mot, le plus beau sur l'obéissance. Pour

ceux qui obéissent vraiment, cherchant sincèrement la volonté du Christ en tout, il n'y a plus que la volonté du Christ. Leurs efforts, leurs représentations mêmes, leur soumission, tout cela en union avec la volonté du Sauveur du monde ».

Ceci dit, il faudrait cependant rappeler aux supérieurs combien lourde et grave est leur responsabilité. Par leurs déficiences : inintelligence, manque d'envergure, pusillanimité, susceptibilité, orgueil, étroitesse d'esprit, crainte de se voir dépasser par un inférieur, inaptitude à concevoir les exigences réelles du bien commun et à s'effacer devant lui, détournement de l'autorité à des fins extérieures au bien proprement religieux de la communauté, souci de plaire à des puissances du siècle et de recueillir leur approbation ou des avantages matériels, parti pris systématique contre tout élément jeune, identification plus ou moins consciente du bien commun avec leur bien personnel, par toutes ces déficiences les supérieurs peuvent compromettre et compromettent de fait le bien commun qu'ils ont mission de promouvoir. Les exemples de ces supérieurs incompétents ne sont pas rares dans l'histoire de l'Église et des Ordres religieux. Sans doute, Dieu tirera-t-il le bien du mal, mais si cette considération peut rassurer les inférieurs elle ne peut rassurer les supérieurs : leur gouvernement déficient fut un mal et ils auront à en répondre devant Dieu et devant les âmes. Devant les âmes : de tels supérieurs se sont rendus coupables et de tout le mal qui a été la conséquence de leur attitude et du bien qui, à cause d'eux, n'a pas été réalisé. De tels supérieurs peuvent imposer à leurs inférieurs, surtout lorsque ceux-ci ont une vue aiguë du drame spirituel qui se joue et des solutions qui s'imposent, des souffrances qui exigent, pour être portées, un héroïsme dans l'obéissance que l'on ne trouvera pas chez tous.

d) *Confiance dans l'obéissance.* — Quoiqu'il en soit, l'obéissance fût-elle pratiquée selon un mode héroïque ne nuira jamais au bien spirituel de celui qui s'y donne. Répondant à quelques jeunes prêtres

qui leur demandaient des conseils de vie, le Père Lemonnyer écrivait : « Allez devant : où vous passerez, Seigneur, derrière vous je passerai ». C'est une belle parole que nous devons faire nôtre, mais avec une importante précision qui est que pour nous, Dieu nous précède par nos supérieurs. Mettez sans hésitation ce principe à la base de tous vos beaux désirs et desseins. Soyez tranquilles, derrière vos supérieurs il y a Dieu qui mène tout, en dépit des apparences parfois bien éprouvantes. Il n'y a pas de sagesse surnaturelle en dehors de cela. De son côté, le Père Sertillanges écrivait : « Les jeunes sentent le besoin de s'étendre eux-mêmes, de réaliser ce qu'ils ont dans la tête et dans le cœur, mais cette spontanéité, qui est une force admirable est propre aux jeunes poulains. Nous devons nous laisser monter par nos cavaliers : nos supérieurs. Mais c'est toujours Dieu qui nous monte, et Dieu est un bon cavalier. Quand vous avez l'obéissance avec vous, soyez sûrs que vous avez Dieu avec vous. Ce n'est pas toujours le meilleur que le supérieur ordonne, mais une sottise qui nous est commandée peut quelquefois mieux collaborer aux grandes fins de notre vie qu'un ordre raisonnable en tous points. Le principal est de nous rapprocher de Dieu. C'est dans ce bien qui se réalisera en nous, du fait de notre obéissance, que Dieu trouvera une compensation au bien qui, par la faute du supérieur, ne se fera pas ».

### 4. - La charité.

Nos rapports avec nos supérieurs sont commandés par les grandes vertus de foi, de respect, de dévouement, d'obéissance. Il nous reste à dire un mot de la charité.

Si les supérieurs ont le droit de chercher à se faire aimer de leurs inférieurs *plus amari appetat quam timeri*, ceux-ci ont, de leur côté, le devoir d'aimer leurs inférieurs, en tant que supérieurs. Le supérieur n'est pas l'ennemi, celui que l'on tient à distance ou que l'on fuit. Il s'est donné à la même tâche que nous;

et il s'est donné à nous. « Dans la loi de charité, il ne suffit pas d'accepter ses supérieurs, il s'agit de les aimer comme supérieurs avec quelque chose de cet *a priori* favorable qu'inspire l'amour. » Le supérieur est non seulement l'autre, avec lequel on traite mais il est encore un autre nous-même : un enfant de Dieu comme nous, avec qui le Christ s'est identifié. A lui aussi s'applique la parole de Jésus : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens c'est à moi que vous l'aurez fait ». Ce plus petit parmi les petits, le supérieur véritable veut l'être : il est le serviteur des serviteurs de Dieu : le dernier et le premier. *Prælatus ex hoc quod est persona publica et vicem Dei gerens super subditos, non admittit ea quæ sunt propria illius singularis personæ; et ideo illa omnia quæ debentur alicui ex affectu fraterno quo ad omnes homines habendus est, etiam prælato debentur.*

La dignité de l'obéissance, comme de l'amour, est dans son désintéressement. Le véritable inférieur obéit et aime son supérieur sans aucune considération personnelle ni retour d'amour-propre : il entend n'obéir qu'à Dieu et servir l'idéal auquel il s'est donné. Et cela se voit.

fr. Ign. VAN WYNSBERGHE, O. P.

# Pourquoi nous aimons le Père de Foucauld

DANS le numéro d'avril de cette revue, paraissait le « Testament » de Mère Madeleine de Jésus. Il nous apportait un message de la descendance officielle et directe du Père de Foucauld.

A peu près au même moment un hasard nous faisait trouver dans *La Vie Spirituelle* d'avril 1930, une lettre du Père sur l'apostolat laïque. Cette lettre souligne l'influence considérable que le « Saint du Désert » a eue sur le climat de notre temps et combien, reconnue ou non, son influence a pesé sur bon nombre de vocations contemporaines. La large synthèse que représente sa vie explique pourquoi des voies si dissemblables peuvent se réclamer de lui. Il est à lui seul la réunion de tant de contrastes :

Besoin incoercible de prière devant Dieu, don sans mesure à tout être qui le sollicite.

Imitation candide de la vie du Christ en Palestine, de ses gestes, de ses actes. Connaissance de son entourage et adaptation.

Amour passionné du proche prochain. Amour fidèle de chaque instant pour l'humanité tout entière.

Reconstitution si tendre de la maison de Nazareth autour d'une hostie exposée; randonnées « d'apprivoisement » à travers les pistes sahariennes.

Obstination héroïque dans une vocation rudement dessinée; compréhension et préparation de la vocation d'autrui.

Dévotion au travail manuel, persévérance inlassable dans un labeur d'érudition.

Désir incessant d'une famille spirituelle à trois branches, vocation divine à une solitude dont sa mort sera l'achèvement.

Comment s'étonner que dans ce carrefour de grâces que fut cette vie, tant de ceux qui se donnent actuellement à Dieu, quel que soit le mode de ce don reconnaissent leur appel et trouvent un modèle.

Aussi laissant à d'autres, la possibilité de dire ce qui dans le Père de Foucauld les a éclairés, guidés ou confirmés sur leur route, nous voulons très simplement souligner ici les aspects de sa vie qui nous ont aidés à trouver la nôtre.

## « En pure perte de soi-même ».

S'exhaler devant Dieu en pure perte de soi-même dit Charles de Foucauld citant Bossuet.

De toute sa vie se dégage un extraordinaire caractère de gratuité. Dieu, s'il est son Dieu demeure toujours Dieu et c'est parce qu'il est Dieu, que d'abord, Charles de Foucauld l'aime.

Pour lui l'oraison ne le dispensera jamais de l'adoration. « Adoration pure », lit-on dans un de ses horaires, et plus loin « oraison pure », et cela montre bien que ce sont deux choses pour lui. De même la reconnaissance ne le dispense pas de l'admiration : il admire Jésus parce qu'il est Jésus.

Il est une sorte d'extatique ordinaire qui a, une fois pour toutes, fixé sa résidence hors de lui-même. Il suffit comme but à sa vie d'être posé quelque part le plus loin possible parmi les infidèles, pour adorer Dieu et son Fils Jésus-Christ.

> Comme vous comprenez l'adoration, mon bien cher ami (écrit-il à H. de Castries), et avec que

sentiment irrésistible vous voyez que l'adoration — qui est la plus complète expression du parfait amour — est l'acte par excellence, mais son acte habituel et même son acte continuel s'il agit conformément à sa nature et à sa raison... Rendre grâce à Dieu de sa grande gloire, comme vous le dites si bien, dans une admiration, une contemplation, une adoration, un respect, un amour sans fin, c'est la fin pour laquelle nous sommes créés, ce sera notre vie dans le ciel, et c'est notre vie dans ce monde si nous agissons en êtres raisonnables. Il est évident que, comparé à Dieu, tout le créé n'est rien, et quand on peut donner toutes les pensées, tout l'amour, tout l'esprit au Tout, comment en laisser la moindre part s'égarer et se perdre dans le rien... On aime tous les hommes, cependant, et on les aime jusqu'à donner de grand cœur sa vie pour chacun d'eux, mais c'est à cause de Dieu qui les aime paternellement qu'on les aime ainsi, comme nous aimons les enfants d'un être passionnément aimé...

Enfin le fondement de l'amour, de l'adoration c'est de se perdre, de s'abîmer dans ce qu'on aime et de regarder le reste comme un néant : l'islamisme n'a pas assez de mépris pour les créatures pour pouvoir enseigner un amour de Dieu digne de Dieu : sans la chasteté et la pauvreté, l'amour et l'adoration restent toujours très imparfaits, car quand on aime passionnément on se sépare de tout ce qui peut distraire ne fût-ce qu'une minute de l'être aimé et on se jette et on se perd totalement en lui.

(Lettre à H. de C., p. 89.)

Il est pour nous le type de ces vocations théocentriques, qui captent l'âme directement pour Dieu dans le Christ. Ces hommes-là n'ont pas de choix à faire. Dieu touche tout l'horizon. Du fait même qu'il existe, il est éminemment préféré.

Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour lui : ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi : Dieu est si grand, il y a une telle différence entre Dieu et tout ce qui n'est pas lui !

(Lettre à H. de C., p. 97.)

Pour ces hommes, l'amour de Jésus-Christ conduit à l'amour de tous nos frères comme pour d'autres la vocation à l'apostolat sera le chemin d'un don total au Christ.

Cette gratuité vis-à-vis de Dieu se retrouve en effet vis-à-vis de son prochain. Charles de Foucauld lui donne sa vie de chaque jour, et l'on sait avec quelle largeur de don et de disponibilité, prêt à mourir pour lui — et il est mort par et pour lui — il n'attend pas les résultats, ne se trouble pas de son parfait échec, garde sa paix quand ayant passé presque une vie au désert, son seul bilan est la conversion, peu assurée, d'un nègre et celle d'une vieille femme. Il aime pour aimer, parce que Dieu est amour et que Dieu est en lui et qu'en aimant « jusqu'au bout » tous les siens, il imite autant que faire se peut, son Seigneur.

Parce que homme d'adoration le Père de Foucauld a été homme de solitude et de désert. Partout où va un homme, fût-ce au désert, l'homme doit faire son désert.

C'est à Beni-Abbès qu'il écrit ceci :

> Il faut briser tout ce qui n'est pas moi... te faire ici un désert où tu sois aussi seul avec moi que Magdeleine était seule au Désert avec moi. C'est par le détachement que tu parviendras à celə, c'est en chassant toutes ces petites pensées, tous ces infiniment petits qui ne sont pas mauvais en eux-mêmes mais qui finissent par disperser du matin au soir ton esprit loin de moi, au lieu que, du matin au soir tu devrais me contempler.

Le Père de Foucauld nous a vraiment éclairé d'une clarté nouvelle le premier commandement de Dieu à l'humanité : « Un seul Dieu tu adoreras... ».

On a souvent comparé la prière à une respiration. A travers les écrits du Père, l'adoration se précise comme le « poids » de l'âme, comme ce qui la met en face de son Dieu dans son attitude humaine. Cette attitude de créature vis-à-vis de son créateur, nous pensons que c'est celle qui convient que nous prenions et de façon urgente, dans notre monde inverti ver

l'homme, détourné de sa fin. Il est indispensable que beaucoup d'entre nous s'y vouent. C'est comme un besoin du corps mystique en ce moment où le Saint-Esprit pousse tant de vocations vers la poursuite des hommes perdus, où tant de chrétiens, pressés par la charité du Christ regardent éperdument ceux qui sont égarés pour se faire tout à tous — hormis le péché — pour aller les chercher aux limites extrêmes de leur éloignement et de leur égarement. Il en faut d'autres tournés vers Dieu. Nous pensons qu'à l'intérieur même de la pâte humaine il faut des hommes d'adoration, si persuadés de la nécessité de leur tâche, que même privés de toute action sur leurs semblables, même ignorants des besoins précis de leurs frères, ils sauraient qu'ils répondent à l'essentiel de leur vocation en répétant à Dieu dans nos déserts contemporains : dans nos métros et sur nos routes, dans nos maisons et dans nos fermes : « Vous êtes celui qui est; nous sommes ceux qui ne sont pas ».

Notre temps a besoin de ces « sacrifices » accomplis parmi les hommes qui les ignorent, il a besoin de « croix qui crient dans nos déserts » la phrase dont les écrits du Père de Foucauld sont pleins et sur laquelle sa vie était axée « nous vous rendons grâce à cause de votre grande gloire », « en pure perte de nous-mêmes ».

## « Le Frère universel ».

Le Père de Foucauld nous apparaît comme enraciné au carrefour de la charité. Il ne refuse aucune des démarches de l'amour. Il soude dans sa vie les deux extrêmes de l'amour : le proche prochain et le monde entier.

Être un « tendre frère » dit-il souvent; et ce mot tendre revient sans cesse tout chargé d'humaine sollicitude; être un « sauveur » dit-il aussi, et ce mot pèse de tout un poids de rédemption.

Il réunit en plénitude dans sa vie la vocation de passer « en faisant le bien » et celle de racheter par l'intérieur.

Au mot « caritas » écrit si souvent au-dessus du cœur et de la croix il fait rendre tout son sens en profondeur et en étendue. Il s'installe délibérément en vie de famille avec tout être humain qu'il rencontre. Et cette vie de famille, véritablement vécue, sera le signe nécessaire d'une autre vie de famille sans cesse approfondie et de jour et de nuit avec tous les hommes de la terre.

Vivre cette double vie de famille ce sera n'avoir pour clôture que des pierres posées sur le sable; ce sera écouter beaucoup et ce sera un peu parler; ce sera donner sa ration de nourriture ou une leçon de tricot, emmener un chef Touareg en France et s'enfoncer jusqu'à Tamanrasset; faire collection de poésies locales et soigner, vivre seul au milieu des Musulmans et mourir seul tué par eux. Ce sera donner à chacun ce dont il a besoin parce que Jésus est essentiellement celui qui donne et que Charles de Jésus agit avec lui et comme lui. Ce sera ne pas avoir de programme comportant ce que l'on peut et ce que l'on ne peut pas faire, ce sera être pour chacun ce que serait son « tendre frère ». Ce sera voir dans les pécheurs « des frères insensés » et leur garder la meilleure chaleur de notre cœur. Et tout en se livrant avec une générosité sans reprise à ces hommes qui l'entourent, ne pas se laisser annexer par eux. Savoir qu'à travers eux, la charité fuse et explose dans le monde, prépare la grâce.

« Seigneur faites que tous les humains aillent au ciel » projette-t-il d'apprendre comme première prière aux catéchumènes qu'il n'aura jamais. Toutes les prières, toutes les pénitences de Règle des Petits Frères du Sacré-Cœur sont prévues aux intentions du Souverain Pontife, c'est-à-dire à la taille même du monde.

Du Père de Foucauld nous avons appris que, si pour se donner au monde entier il faut accepter de rompre toute amarre pour se laisser « mettre au large » il n'est pas nécessaire que ce large soit contenu entre les murs d'un monastère. Il peut tenir dans une clôture de pierres sèches posées à même le sable;

il peut tenir dans une caravane africaine; il peut tenir dans une de nos maisons, dans un atelier, dans un escalier qu'on monte, dans un autobus qu'on prend; le large on le trouve en acceptant l'étroite, l'incessante clôture de l'amour du proche prochain. Donner à chacun de ceux que l'on approche, le tout d'une charité parfaite, se laisser enchaîner par cette incessante et dévorante dépendance, vivre comme naturellement le Sermon sur la Montagne, c'est la porte du large, porte étroite qui débouche sur l'universelle charité.

Il nous a appris à être parfaitement contents d'être posés à un carrefour de vie, prêts à aimer qui passe et à travers lui tout ce qui dans le monde est souffrant, perdu ou enténébré.

Il nous a expliqué que dans sa magnifique gratuité réside la souveraine efficience et que consentir à ne rien voir de ce que l'on fait, mais à aimer quand même et toujours, c'est le meilleur chemin pour sauver à coup sûr quelqu'un, quelque part, sur la terre.

## Cœur planté d'une croix.

Le cœur planté de la croix nous a appris que cette charité totale n'est possible qu'au prix de tout le négatif qui est pour ainsi dire son envers : pauvreté, obéissance, pureté, humilité... tout ce négatif qui « rend libre pour l'amour ». Au prix aussi de ce que l'on pourrait appeler du négatif et qui est du positif et du meilleur, la croix volontaire, participation à la passion du Seigneur, qu'elle soit douleur de corps ou d'âme, qu'elle soit souffrance ou humiliation, ou, selon le mot de Charles de Foucauld, *abjection* voulue. Dans ce domaine le cœur planté de la croix nous apprend aussi que toutes les raisons de la raison valent peu devant les raisons du cœur.

> La pénitence... : voir sa beauté, tu n'en as pas besoin. Ne te suffit-il pas de savoir que je l'ai faite toute ma vie, que je l'ai pratiquée toute ma vie cachée... Cet exemple ne te suffit-il pas pour que tu entres de toutes tes forces dans la pénitence sans

autre motif, par pur amour et simple besoin de m'imiter, de me ressembler, de partager ma vie et surtout mes peines.

Cette croix, elle est vraiment l'axe de son cœur, le pivot solide autour duquel son amour universel va s'ordonner.

Le message que nous avons reçu de lui c'est la nécessité de cet axe. Sans lui notre charité restera indéfiniment anémique, inachevée, mutilée. La charité qui ne porte pas la croix en elle, bute sans cesse sur d'autres croix, elle trébuche, elle rampe. La charité qui est branchée sur la croix a comme d'avance enjambé l'obstacle.

« Jésus-Caritas » est-il écrit au-dessus et au-dessous de ce cœur et de cette croix. C'est que l'amour sans souffrance reste notre amour à nous; l'amour sauveur, l'amour de Jésus est un amour qui souffre et c'est par la souffrance qu'à travers le bien sensible il accomplit la rédemption. Le cœur planté d'une croix est un cœur qui veut souffrir, il va plus loin que la souffrance qui vient seule, plus loin que la souffrance liée à tout ce qui est pauvreté, humilité, obéissance, il va jusqu'à la souffrance voulue.

Quand on peut souffrir et aimer on peut beaucoup, on peut le plus qu'on puisse en ce monde.

Ces mots sont du Père de Foucauld, il les a écrits le 1er décembre 1916, le jour de sa mort. Ils sont une réponse à ce qui dans notre temps parle encore du scandale de la croix et rougit d'un christianisme où il faut souffrir et être compté pour peu de chose.

## Crier l'Evangile par ma vie.

« Un désir violent d'imitation » dit le Père de Foucauld quelque part. Il répète qu'on ne peut aimer sans admirer et qu'on ne peut admirer sans imiter.

Ta vocation, écrit-il : prêcher l'Évangile en silence...

Ta règle, me suivre... Faire ce que je ferais.

Demande-toi en toute chose : « Qu'aurait fait Notre-Seigneur ? » et fais-le. C'est ta seule règle, mais c'est ta règle absolue.

Il est vraiment, en plein vingtième siècle, un contemporain réel du Jésus de Nazareth. Il le suit dans une imitation rustique et minutieuse. Il le contemple en s'installant délibérément au milieu des apôtres « entre la Sainte Vierge et sainte Madeleine ». Il veut devenir l'un des familiers du Maître, il se mêle à leur vie, il écoute, de toutes ses oreilles, les enseignements du Seigneur, passant au crible toutes ses paroles pour obéir jusqu'au dernier point. C'est cette imitation jamais satisfaite qui le conduira jusqu'au sacerdoce.

A le regarder, lui, Charles de Foucauld, on apprend cette obéissance d'enfant au message évangélique, cette obéissance confiante qui ne demande pas d'explication, qui obéit non à cause de ce qui est ordonné mais à cause de celui qui l'ordonne.

L'Évangile, il est pour lui le tout de son apostolat visible. Il donne à ses frères, une édition en images de cet Évangile pensant que ces images de vie sont le meilleur acheminement de la grâce. A le voir incarner en lui chaque ligne de la « bonne nouvelle » nous avons compris que ce dont les hommes ont besoin, c'est de lire et de regarder à la fois. Les Apôtres prêchaient et vivaient leur message, et tout leur message : la béatitude de la pauvreté comme le reste. N'est-ce pas de la dissociation de la prédication et de la vie, de la parole et de l'exemple que vient notre manque de contagion.

De cette vie évangélique s'est dégagée pour nous aussi toute la force de la simplicité. Elle nous a montré comme possible un état d'esprit humain et chrétien où l'on se trouve, comme de plain-pied, avec tout être qu'on rencontre. Le Père de Foucauld a ressuscité pour nous la figure, fraternelle à tous, de Jésus en Palestine, accueillant dans son cœur, au gré des routes, les ouvriers et les savants, les Juifs et les étrangers, les malades et les enfants, si simple qu'il était lisible à tous.

Il nous enseigne que, à côté d'apostolats nécessaires

où l'apôtre doit se revêtir du milieu qu'il veut évangéliser et presque l'épouser, il y a un autre apostolat qui demande une simplification de tout l'être, un rejet de tout l'acquis antérieur, de tout notre moi social, une pauvreté un peu vertigineuse. Cette sorte de pauvreté évangélique ou apostolique, rend totalement agile pour rejoindre sur n'importe quel terrain n'importe lequel de nos frères sans qu'aucun bagage inné ou acquis nous empêche de courir vers lui.

A côté de l'apostolat spécialisé il pose la question du tout à tous.

Lui qui au cœur du désert, enfoui dans les populations musulmanes, fut l'ami de tout passant, soldat, savant, médecin, lui qui sut se mêler dans une proximité si profonde aux « tournées » d'un Laperrine, il nous hisse au-dessus des compartiments sociaux, au-dessus des groupes humains pour que lisibles à tous, nous devenions comme un message universel.

## Dieu avec nous.

Quand, presque un mois après son assassinat, on découvrit le corps du Père de Foucauld « dépouillé de tout, étendu à terre..., méconnaissable, couvert de sang et de blessures, violemment et douloureusement tué », sur le même sable gisait avec lui l'ostensoir et, dans l'ostensoir : l'hostie, le corps de Notre-Seigneur. C'était comme une démonstration de similitude.

Nous ne savons si la lecture complète des écrits du Père de Foucauld dégage la même impression, mais ce que nous avons pu en lire montre sa vocation missionnaire liée à une vocation eucharistique.

En pesant les motifs d'accepter le sacerdoce ne dit-il pas :

> Là, je pourrai infiniment plus pour le prochain, par la seule offrande du Saint Sacrifice, par l'établissement d'un tabernacle qui, par la seule présence du Saint-Sacrement sanctifiera invisiblement les environs comme Notre-Seigneur, dans le sein de sa mère, sanctifia la maison de Jean.

Il semble que cette vocation branche le Père sur l'élan même de Notre-Seigneur voulant résider sur la terre entière. Il semble qu'elle le livre au Saint-Sacrement pour être une disponibilité totale, un immense oui à la grâce sacramentelle.

Ce moine, couché au pied du tabernacle, ou bien portant l'hostie sur les pistes du désert, ou bien allant sans cesse plus loin pour que plus loin soit offert le sacrifice de la messe et pour que sans cesse plus loin le Christ soit en résidence, ce moine semble s'être offert comme une proie, comme une pâte parfaitement malléable et souple à la grâce de l'Eucharistie.

Il semble que Charles de Foucauld dans toute cette dernière partie de sa vie ait eu comme unique mission d'exprimer par le signe de sa vie, le signe mystérieux du Saint-Sacrement. Il semble qu'il ait été comme soudé, comme branché sur l'hostie pour être fait par elle quelqu'un d'immolé et de priant, livré aux hommes pour être mangé par eux, quelqu'un de simple à l'extrême, de parfaitement assimilable, de parfaitement comestible. Homme mangé, lié constamment au Dieu nourriture, mangé par le service constant de ses frères, et devenu avec ce même Dieu, prière et immolation.

Mieux que quiconque le Père de Foucauld a eu conscience des abîmes de grâce contenus en puissance dans un tabernacle, mais auxquels il faut un trait d'union avec le monde, auxquels il faut des gens livrés, qui en soient comme le fil conducteur, comme la prise de courant, comme le branchement sur toute la pauvre humanité. Et ces hommes sont meilleurs conducteurs de grâce dans la mesure où ils acceptent de reproduire en eux l'essentiel message évangélique que Notre-Seigneur leur prêche dans l'Eucharistie.

Si du cœur du Sahara il y a eu de telles décharges de grâce, si de telles ondes de charité ont été mises en branle à tel point que nous les percevons encore bouger autour de nous, c'est qu'un être humain tout entier avait accepté d'être possédé par le Christ de son tabernacle, de ne vivre qu'en fonction de lui, d'être pour ainsi dire le transmetteur de sa miséricorde.

Si au contraire tant de tabernacles de nos villes, de nos patronages, de nos villages, semblent les sépulcres d'un être aimé, c'est qu'il leur manque, prosternés devant eux, des gens dont la seule occupation soit de recevoir de l'Eucharistie la grâce qui les rendra priants, immolés et donnés à leurs frères.

Partout où, dans les églises, il y a eu des adorateurs « en esprit et en vérité » : un Curé d'Ars, un Benoît Labre, un Charles de Foucauld, la grâce a bousculé des âmes et le monde a tressailli.

Là encore le Père de Foucauld se fait enseignant. S'il faut, en ce moment, parmi nos frères, des âmes obsédées par les fossés creusés entre les païens et nous, il faut aussi des âmes obsédées par le manque de « soudure » entre le tabernacle et les chrétiens : sans ces âmes il manquera des maillons dans la chaîne de la grâce.

Comprend-on assez, actuellement qu'une des raisons d'être profondes des paroisses, c'est ce blotissement des chrétiens près de « Dieu avec nous ». Ne manque-t-il pas dans nos paroisses ce ressort secret qui déclancherait l'expansion de la grâce parce qu'il manque ce recours ardent au Christ présent parmi les siens.

On s'est étonné, et à juste titre, du temps donné par les communautés paroissiales à leur propre sanctification alors que tant d'infidèles pâtissent autour d'elles. Ne pourrait-on, à plus juste titre encore, s'étonner du peu de temps consacré par ces mêmes chrétiens à la compagnie du Christ. Cet étonnement sur notre propre vie, c'est le Père de Foucauld qui l'a suscité.

## La dernière place.

« Le Christ a tellement pris la dernière place que jamais personne n'a pu la lui ravir. »

C'est sur cette parole de l'abbé Huvelin, « inviolablement gravée dans l'âme » du Père de Foucauld que nous terminerons cette évocation de lui.

Il a compris avec tout son être — et il nous aide à le comprendre — que la vraie intimité du Christ se trouve si nous le rejoignons à la place qui est la sienne : la dernière. Il nous a aidés à perdre la foi au prestige et à acquérir la foi en notre propre disparition. Il a purifié notre idée de témoignage de tout ce qu'elle pouvait comporter de tendance « au panneau réclame » selon la phrase d'un prêtre qui l'a bien compris. Il nous a enseigné que, si certains de nous sont appelés à tenir, dans l'esprit du Christ, les leviers des choses temporelles ou des responsabilités bienfaisantes, d'autres sont appelés à s'enfouir dans la dernière place, avec le Christ pour le simple but de la partager avec lui. En tête du « Modèle unique », ce tout petit livre où sont seules inscrites des phrases de l'Évangile, le Père de Foucauld a placé l'image de la Sainte Face : le Christ des outrages, des dérisions, des abandonnements et des échecs. C'est la dernière des dernières places. *Sicut Deus dilexit nos*, est-il écrit en exergue. « Ainsi Dieu veut que nous l'aimions », répond toute la vie de Charles de Jésus.

D. M.

# Les Fraternités du Père de Foucauld

D'AUTRES ont su dire mieux que nous n'aurions pu le faire à quel point la vie toute brûlée d'amour du Père de Foucauld est pour beaucoup d'âmes, à l'heure actuelle, mais plus spécialement pour ceux qui militent sur le front avancé de l'Eglise, une source de lumière et de force. L'article publié dans ce même numéro « Pourquoi nous aimons le Père de Foucauld » en est un émouvant exemple. La spiritualité de l'ermite du Hoggar semble renfermer, dans son austère mais vivante simplicité, la réponse à bien des inquiétudes et des besoins de l'âme religieuse contemporaine. Et ce fait n'est-il pas d'autant plus caractéristique que Charles de Foucauld se présente en 1946 comme appartenant à une époque déjà bien révolue, celle de l'avant-guerre de 1914. Aucune angoisse de fond ne torturait alors l'âme du monde et les problèmes de chrétienté étaient loin de se poser, en ce début de siècle, avec l'acuité qui les caractérise de nos jours. Par bien des aspects, Charles de Foucauld est de son époque, mais il y a en lui une telle soif d'absolu, un tel dépouillement et une telle violence de logique dans l'épanouissement de son unique amour, il est tellement torturé jusque dans les profondeurs de son être par l'angoisse des hommes qui se perdent, est en un mot tellement « *habité* » par Jésus et tellement passionné de vivre l'Evangile que sa personnalité spirituelle dépasse infiniment son époque. Frère Charles de Jésus n'est plus, aux yeux de ceux qui cherchent

Christ, qu'un chef de file fort et sûr, un guide fraternel et lumineux qui s'efface complètement pour ne laisser transparaître que la personne de Jésus.

On a su marquer, dans l'article auquel nous avons fait allusion, les aspects à la fois contradictoires en apparence et cependant simultanément complémentaires de sa spiritualité. Ils sont la preuve de la plénitude de son esprit chrétien et de l'héroïcité de sa sainteté. Dans ce goût du risque, dans cette passion de vouloir réaliser en sa vie toutes les antinomies de l'Evangile de Jésus, dont il veut retrouver la vigueur native, ne reconnaissons-nous pas la tonalité même des désirs de sainteté que l'Esprit-Saint suscite aujourd'hui en nombre de cœurs chrétiens?

■ ■ ■

Frère Charles a toujours eu l'intime et persévérante certitude qu'il serait le Père d'une double famille religieuse. Cette préoccupation toujours dominante en son âme lui apparaît même comme l'expression authentique d'une véritable mission : ce fut chez lui une conviction bien établie et qui survivra à bien des déboires, à bien des échecs apparents. Il est vraiment impossible, si l'on veut comprendre toute l'âme du Père de Foucauld, de faire abstraction de ses Fraternités et de ne pas essayer d'en définir la physionomie spirituelle. S'il est vrai que Frère Charles de Jésus se présente aujourd'hui comme le porteur providentiel d'un message particulièrement adapté à l'âme contemporaine, les Fraternités issues de sa pensée et de son cœur ne doivent-elles pas être la réplique et comme l'incarnation, privilégiée sur le plan de la vie religieuse, de ce même esprit? Essayer de définir en son originalité propre la forme de vie des Fraternités telles que les concevait le Père de Foucauld, c'est le but de ces pages (1).

■ ■ ■

(1) Nous avons consacré à ce sujet, trop brièvement traité ici, une étude plus longue qui paraîtra aux Éditions du Cerf, sous le titre même de cet article : *Les Fraternités du Père de Foucauld.*

Le Père de Foucauld laissait en mourant son œuvre inachevée : aucune Fraternité n'était fondée ni même en voie de l'être. Ce n'est qu'en 1933, donc plus de 15 ans après sa mort, que la première expérience était tentée (2).

Cette année-là vit en effet au Sahara la fondation de la Fraternité d'El-Abiod-Sidi-Cheikh des Petits Frères, et à Montpellier celle des Petites Sœurs du Sacré Cœur. En 1939 naissait à son tour à Touggourt, puis au Tubet près d'Aix-en-Provence, la Fraternité des Petites Sœurs de Jésus. Ces diverses fondations, après une période plus ou moins longue de tâtonnements et de maturation, ne sont arrivées que depuis deux ou trois ans à la pleine possession de leur personnalité : elles semblent maintenant à la veille d'un rapide essor.

Ce n'est donc pas sans de réelles difficultés que fut mise au point la forme de vie religieuse répondant pleinement à l'idéal du Frère Charles de Jésus. Le problème se posait en effet avec une complexité plus grande qu'il n'y paraîtrait au premier regard. Le vrai fondateur, le véritable inspirateur n'était plus là pour définir sa pensée et conseiller les premiers pas de ses disciples. Et nous croyons ce cas unique dans les annales des fondations religieuses. La voie normalement suivie par la Providence dans les fondations d'ordres semble ainsi complètement bouleversée. Cela surprend tout d'abord. Certains en tirèrent la conclusion, en apparence logique, que le Père de Foucauld ne devait pas avoir reçu mission divine de fonder dans l'Eglise. On peut accumuler les raisons : ses règles — car il en écrivit et de fort détaillées — n'étaient pas marquées au coin de la discrétion qui est cependant la qualité caractéristique de tout fondateur, ses essais d'ailleurs échouèrent, son seul compagnon ne put rester avec lui. Tout cela n'était-il pas la preuve abondante que l'idéal de l'ermite du Hogga

---

(2) Il est bien entendu que nous ne parlerons ici que des fondations devant aboutir à la constitution de congrégations religieuses proprement dites et non pas des divers groupements ou essais individuels, parfois admirables, qui tout en s'inspirant de très près de l'idéal du Père de Foucauld, ne se proposent cependant pas de le vivre institutionnellement dans l'Église sous forme d'une congrégation religieuse.

n'était pas susceptible d'être vécu communautairement dans une vie religieuse? Le Père de Foucauld restera toujours comme un de ces grands saints solitaires, plus admirable qu'imitable. Son genre de vie même ne présentait-il pas d'ailleurs ces contradictions que seule la sainteté consommée pourrait en fait concilier?

Vouloir en même temps et avec passion les longues oraisons solitaires et l'intime contact avec les Touaregs, le culte de l'Eucharistie et les tournées loin du Tabernacle, le dépouillement de tout le créé, l'oubli de toutes choses et l'étude attentive, sympathique, des besoins les plus humbles du peuple Hoggar, de son folklore, de ses institutions, enfin cette passion de l'abjection, de la pauvreté, de la mortification poussée jusqu'à l'intense désir du martyr par amour : tout cela c'est essentiellement le Père de Foucauld et c'est cela même qui attire en lui et confère à sa physionomie infiniment riche en sa simplicité vivante, ce caractère indéfinissable qui est celui du Christ et de son Evangile.

Mais comment traduire un tel idéal en une règle de vie religieuse qui, par définition, est destinée à des hommes qui ne sont pas arrivés à la sainteté? Il fallait choisir : ou mener une vie contemplative, ou bien se présenter franchement comme une congrégation vouée à l'apostolat. Ne serait-il pas téméraire de vouloir allier des contradictoires : l'expérience et la nature même des ordres existant dans l'Eglise n'étaient-elles pas là pour le prouver?

En face de toutes ces objections, le Père de Foucauld gardait le silence. En effet, nous ne trouvons nulle part chez lui une définition précise du genre de vie qu'il veut inaugurer et toute l'histoire de sa vocation est une prise de conscience progressive, étape par étape, d'une réalité dont il vit concrètement, qu'il complète, qu'il modifie par des touches successives; abandonné comme un enfant entre les mains divines, il se laisse guider par les événements, les circonstances, les attraits intérieurs de l'Esprit constamment contrôlés par ses directeurs. Sa vocation, il la vit, il ne l'exprime pas pour les autres, ou bien s'il essaye de se la dire à lui-même, il le fait fragmentairement, parfois contradictoirement, insistant tantôt sur un aspect, tantôt sur un autre. Comme un peintre qui est arrivé par

des touches successives à traduire l'idée qui était en lui, mais sans qu'il puisse autrement la définir en langage clair ni indiquer le moins du monde une méthode pour la réaliser. C'est un fait vivant. Cet aspect du message du Père lui confère cette valeur inépuisable, cet attrait puissant qui lui permet de déborder le cadre et le style d'une époque. Nous ne croyons pas qu'un tel message puisse vieillir, et c'est pourquoi il est tellement actuel.

Mais pourtant, nous dira-t-on, le Père de Foucauld a écrit des règles détaillées de vie religieuse. Quelle expression plus concrète et plus achevée veut-on donc de son idéal? C'est là que gisait précisément pour ses premiers disciples la plus grave des difficultés. Nous ne pouvons que l'indiquer ici en quelques mots, aussi nous pardonnera-t-on quelques manques de nuances. Le Père de Foucauld a écrit deux règles principales (1896 et 1899) et tracé les linéaments d'un projet (1911). La règle de 1896 fut écrite à la Trappe au moment même où il prenait conscience d'un appel à une vie différente de la vie cistercienne. Le projet de 1899 a été écrit vers la fin de ses deux années de séjour à Nazareth. A cette date, Frère Charles commence à s'orienter vers le sacerdoce et prend progressivement conscience de ce que sera sa vocation. Mais ce n'est que dans la réalisation concrète de celle-ci qu'il en verra se dessiner la physionomie complète. L'idée centrale, l'idée maîtresse fut cependant toujours claire pour lui : il veut *imiter la vie de Jésus ouvrier à Nazareth.* C'est cet appel qui le conduisit à la Trappe, c'est le même appel qui l'attire à Beni-Abbès et à Tamanrasset, mais il ne sait pas jusqu'où cet idéal le mènera.

L'aspect classique de la vie de Nazareth, celui sous lequel ce mystère a été habituellement considéré par les familles religieuses qui s'en inspirèrent, lui apparaît tout d'abord. N'est-ce pas d'ailleurs cela dont son âme a avant tout besoin? Silence, effacement, mort à soi-même, amour de la Croix, abjection, humilité, pauvreté. Ce sont les bases nécessaires de toute vie d'amour à la suite de Jésus.

C'est à ce moment que le Père rédige son règlement de 1899. Or il est porté, par suite de son tempérament volontaire avide d'absolu, et par tournure d'esprit, à arrêter en quelque sorte sa conceptualisation à chacune des étapes

de son itinéraire spirituel (3). Et c'est ainsi que son règlement exprime d'une manière très vigoureuse l'aspect de la vie de Nazareth dont il vit alors.

Bien que seul, dépourvu par conséquent de l'expérience d'une vie en communauté, il arrive à construire sa règle. Sa conception est alors assez proche de celle de la Trappe : la Fraternité est conçue comme strictement et sévèrement cloîtrée. Un style de vie plus simple et plus sobre, une pauvreté plus absolue et surtout l'idée centrale de l'adoration du Saint-Sacrement exposé, sont en somme les seules différences importantes à relever. Frère Charles dispose en quelque sorte, pour exprimer son idéal, du langage même des observances monastiques classiques et de la règle cistercienne, la seule qu'il ait expérimentée. On relèvera peut-être aussi une certaine influence de la conception franciscaine. Son règlement, bien que très théorique du fait qu'il n'est pas le fruit de la vie, se présente comme un tout nettement influencé par son expérience de la Trappe et, sans cette dernière, il n'aurait pu l'écrire.

Mais en 1899 le Père de Foucauld était loin d'avoir pris conscience de toute sa vocation : il lui restait à découvrir dans le concret un autre aspect de la vie de Nazareth, celui qui fera précisément l'originalité de son idéal. A Nazareth, Jésus a vécu simplement sa vie d'homme en contact familier avec ses concitoyens. Dans sa vie de travail, ses relations journalières, son comportement extérieur, rien ne distingua Jésus, le Fils de Dieu, de ses frères en humanité. Peu à peu, au fur et à mesure que mûrit l'amour en son âme, Frère Charles découvre dans sa vie quotidienne le secret et la joie de ces contacts. Son idéal se précise. A Béni-Abbès ce nouvel aspect de sa vie lui est assez brusquement révélé et, après un étonnement passager, il se livre en profonde paix à ce qu'il sent cette fois être le désir de Dieu sur son âme. Et c'est ce qui nous vaut le chef-d'œuvre que fut la dernière période de sa vie à Tamanrasset. Tout cela est vécu par lui, mais il renonce à l'écrire. Il ne disposait plus des éléments qui lui auraient permis de le fixer dans une

(3) On trouve au cours de sa vie et dans ses écrits de fréquents exemples de cette manière de faire. Il serait trop long de les noter ici.

règle religieuse. Ce n'était plus la Trappe. Il ne pouvait faire entrer ces éléments neufs et originaux dans le cadre cistercien : il lui aurait fallu une expression neuve elle aussi, que seule pouvait lui donner l'expérimentation vivante d'une vie en communauté. Tout ce travail restait donc à faire à sa mort et on comprend dès lors combien, loin d'être une aide, son règlement de 1899 pouvait être une gêne, dans la mesure même où on persistait à le considérer comme une véritable règle religieuse traduisant tout l'idéal du Père.

■ ■ ■

La question restait donc à résoudre. Cet idéal d'une humble vie contemplative de travail vécue au milieu des hommes et en contact simple et familier avec eux était-elle ou non réalisable dans une vie religieuse? Une telle conception se présentait en effet comme assez neuve. Mais n'y eut-il pas dans l'histoire des ordres religieux des faits analogues? N'a-t-on pas vu naître aux époques de transition de l'Eglise des formes nouvelles de vie religieuse qui paraissaient hardies aux contemporains, mais n'en répondaient pas moins aux besoins nouveaux d'une chrétienté en voie d'évolution? Or, il est caractéristique que l'idéal de vie religieuse inaugurée par le Père de Foucauld fasse écho aux aspirations contemporaines et au type particulier de sainteté vers lequel Dieu semble appeler nombre d'âmes. Pourrait-on concevoir qu'il soit impossible de vivre une vraie vie d'oraison dans la pauvre vie quotidienne de travail et de labeur qui est celle de quatre-vingt-dix pour cent des hommes? car la vie de Nazareth est avant tout le modèle de la vie de chaque jour, de celle de la grande masse des familles chrétiennes, le Père de Foucauld le note : « Vous allez à Nazareth, et vous y menez pendant trente ans cette vie connue sous le nom de « vie cachée », de « vie de Nazareth »,... C'est celle de beaucoup que Vous menez le plus longtemps... comme pour nous montrer que c'est de ces trois vies (vie de Nazareth, vie du désert, vie publique) également parfaites et divines toutes trois, celle à laquelle il vous plaît d'appeler le plus grand nombre de vos serviteurs, de beaucoup... »

Cette vie quotidienne de Nazareth, le Frère Charles en veut faire la base d'une nouvelle forme de vie religieuse. Elle serait comme la consécration plus spéciale à Dieu, par le fait d'un appel à la chasteté parfaite, d'une vie toute centrée sur la prière et des vœux, du cadre de travail et de la vie journalière des pauvres travailleurs.

Ce travail, ces soucis, ces humbles relations de charité qui peuvent être pour tout chrétien — on n'a pas le droit de penser le contraire — la trame même et la matière d'une sainteté totale, ne peuvent-ils pas être assumés par une vie religieuse qui chercherait en ces éléments mêmes des moyens de perfection et d'amour? Nous pensons que cela est possible et qu'un tel genre de vie répond à un véritable besoin d'un grand nombre de vocations religieuses. Mais une telle vie demande une adaptation des observances classiques de la vie monastique, une spiritualité plus forte et plus simple à la fois, une conception de l'oraison et de l'union avec Jésus plus intimement mêlée au quotidien, une pauvreté plus réaliste et basée sur le travail, une décision arrêtée de trouver dans une vie dure et laborieuse le moyen même d'une ascèse supérieure.

Un tel idéal de vie religieuse comporte ses risques : nous le savons. Mais toute grande réalisation a les siens et la perfection chrétienne n'y fait pas exception. A vouloir par trop écarter les risques d'une voie qui doit conduire en définitive à un idéal évangélique, ne risque-t-on pas d'affadir cet idéal lui-même? L'évangile est rude et Jésus n'a pas caché que la première disposition d'âme requise de ses disciples était le courage. Le Père de Foucauld l'exige aussi de lui-même et de ses Frères.

Cet idéal d'une vie contemplative à vivre au milieu des hommes, dans la pauvreté, le travail et le contact familier avec eux, demande, pour être réalisé sans déviation, une sérieuse mise au point des moyens à mettre en œuvre soit pour préparer et former les âmes à un tel genre de vie, soit pour leur permettre d'y persévérer.

A des degrés divers, les Fraternités déjà fondées ont, depuis plusieurs années, entamé cette expérience. Elle n'est pas complète encore. Certaines questions sont encore

en suspens, auxquelles seule la vie pourra à la longue apporter une réponse. Notre but n'était pas, en ces quelques pages, d'exposer dans le détail les résultats déjà acquis : nous l'avons fait plus longuement ailleurs. Nous voulions seulement définir en quels termes se posait pour nous la question et quel était au juste l'élément original de la vie religieuse des Fraternités du Père de Foucauld. Nous avons conscience d'avoir peut-être posé, devant le lecteur, plus de points d'interrogation que nous n'avons apporté d'éclaircissements. Ce sera aux Fraternités elles-mêmes d'y répondre par des faits, et nous avons confiance qu'elles le feront. N'ont-elles pas pour elle l'efficience même de l'Evangile, toutes les grâces du mystère de Jésus à Nazareth et celles même de la vie et de la mort de leur inspirateur Frère Charles de Jésus?

Fr. René Voillaume,
*Prieur des Petits Frères de Jésus.*

# Le levain dans la pâte

*Le vif intérêt suscité par la publication de l'article* Le levain dans la pâte *de notre numéro d'Avril dernier, ainsi que certaines remarques qui nous ont été faites au sujet des idées qui y étaient exprimées, nous ont amenés à penser qu'il était opportun de publier également le reste du document dont* Le levain dans la pâte *ne constituait qu'une partie. La pensée directrice apparaîtra ainsi davantage au lecteur et certaines affirmations du précédent article ainsi replacées dans l'ensemble de leur contexte retrouveront comme d'elles-mêmes les nuances et la contre-partie dont l'absence avait pu inquiéter quelques lecteurs.*

## LA VIE CONTEMPLATIVE

AVEZ-VOUS réalisé que malgré tous les dehors extérieurs de votre vie d'apôtres vouées à l'apostolat, vous devez être essentiellement des âmes *contemplatives* et que votre vie contemplative doit être d'autant plus intense et d'autant plus rayonnante qu'elle doit déborder en action plus féconde, et que vous avez justement choisi d'être le levain dans la pâte humaine?

Pour que le levain ne subisse pas toutes les altérations de la pâte — pour qu'il puisse faire lever la pâte, il faut qu'il soit bien préparé et de qualité — pour que vous puissiez impunément être intimement mêlées à la masse humaine, il faudra vous remplir du *Christ* jusqu'à en déborder. C'est Lui, rayonnant à travers vous, qui sera le ferment divin.

Pour que vos Fraternités puissent être sans danger, et surtout avec fruit, « très ouvertes et très accueillantes » (1), il faut qu'elles soient en même temps des « foyers rayonnants de prière, de paix et de joie ». Il faut que vous y viviez en présence de Jésus, comme dans la sainte maison de Nazareth, dans le recueillement de l'amour, le cœur et l'esprit si pleins de Jésus qu'à travers vous Il rayonne et déborde.

Pour que votre désir de subordonner toujours les règles de la clôture et du silence aux devoirs plus grands pour vous de l'hospitalité et de la charité — ne disperse pas toutes les forces de votre âme —, pour rester unies à Jésus dans le recueillement de l'amour, il faut qu'au milieu du monde, vous pratiquiez l'esprit de silence et de recueillement, vous efforçant avant tout de garder le silence intérieur. Il faut savoir retrouver avec joie votre silence et votre clôture dès que la volonté de Jésus ne vous appelle plus à un autre devoir. Il faut « bannir comme un vol fait à Dieu tout souvenir, toute connaissance, toute pensée, toute parole, toute action que l'obéissance ou la charité ne vous imposeraient pas, pour faire une place plus grande à la seule pensée, à la seule connaissance, au seul amour de Jésus ».

Pour que vous puissiez traverser impunément tous les dangers que pourrait avoir pour votre âme votre vocation de petite sœur nomade, il faut développer au maximum votre vie intérieure, votre intimité avec Jésus.

Si vous n'aviez pas cette vocation contemplative, si vous étiez faite uniquement pour l'action, pour un apostolat actif, vous ne pourriez pas vous appeler des Petites Sœurs du *Père de Foucauld* — car vous ne pourriez réaliser qu'une partie de sa mission. Votre vocation de contemplatives découle essentiellement de votre filiation du Père de Foucauld, le grand contemplatif.

Des contemplatives au milieu du monde et, qui plus est, des contemplatives « nomades » et osant affirmer

---

(1) Les passages entre guillemets sont des citations, soit du texte des *Constitutions*, soit des écrits du Père de Foucauld.

que leur vie contemplative pourra s'épanouir chez elles aussi bien que dans le silence d'un cloître; et si vous pensiez qu'une telle vie doit être réservée exclusivement pour le cadre recueilli d'une vie monastique, regardez donc tout simplement l'exemplaire divin, Jésus, le contemplatif par excellence, — Jésus pendant sa vie cachée, — Jésus pendant sa vie publique, — Jésus qui, sans doute, s'est retiré quarante jours dans le désert, loin de la foule des humains, mais a vécu trente-trois ans tout simplement au milieu des siens. Il était Dieu, c'est vrai, mais s'il s'est incarné, c'est bien pour nous tracer la voie. Pourquoi vouloir autre chose que d'imiter Jésus : « Le disciple est parfait s'il est semblable à son Maître ».

Que ces mots de vocation contemplative, de contemplation ne nous effraient pas. Ils évoquent malheureusement trop souvent l'idée d'une vocation exceptionnelle, quelque chose de tellement élevé, de tellement irréel, que la plupart des humains ne croient pas être dignes d'y être appelés.

A la lumière du Père de Foucauld, voyez-y l'attitude toute simple, toute confiante, toute aimante de l'âme en conversation intime avec Jésus, voyez-y les tendresses d'un petit enfant pour son père, voyez-y les épanchements d'un ami pour son ami : « Quand on aime, on voudrait parler sans cesse à l'être qu'on aime, on voudrait le regarder sans cesse. La prière n'est pas autre chose que l'entretien familier avec notre bien-aimé. On le regarde, on lui dit qu'on l'aime, on jouit d'être à ses pieds ».

« Le louer, c'est se fondre à ses pieds en paroles d'adoration et d'amour, c'est lui répéter sous toutes les formes qu'il est infiniment parfait, infiniment aimable, — c'est le lui dire sans fin. Lui dire sans pouvoir mettre des termes à une si douce déclaration qu'il est beau et que nous l'aimons! »

C'est cela essentiellement la prière, c'est cela par excellence la contemplation.

Dans votre travail, sur vos routes de France et d'Afrique, sous les tentes des nomades, au milieu de la foule, soyez des âmes contemplatives et pour cela, tout simplement, levez les yeux vers Jésus, soyez en con-

versation avec lui comme avec l'être le plus cher au monde : « Qu'il soit le roi de vos pensées, le Seigneur de vos pensées, que sa pensée ne vous quitte pas et que tout ce que vous dites et pensez soit pour lui, soit dirigé par son amour. »

Et ainsi, vous ne vous laisserez pas disperser au milieu du monde : « Quand on aime, on ne perd pas de vue ce qu'on aime. Le reste du monde est comme néant. il n'existe pas. Quand on aime, on trouve parfaitement employé tout le temps employé auprès de celui qu'on aime. Quand on aime, on ne s'inquiéte que d'une chose, du bien de l'être aimé. Quand on aime passionnément, on se sépare de tout ce qui peut distraire, ne fût-ce que d'un moment, de l'être aimé, on se jette, on se perd totalement en Lui. Mais il faudra vous former à cette vie contemplative.

Vous aurez pour vous y former toutes les richesses puisées dans votre vie d'adoration et qui est « la plus complète expression du parfait amour », dans votre vie d'oraison tout entière centrée sur Jésus présent et vivant dans l'Eucharistie et dans l'Evangile, dans votre vie eucharistique vous efforçant de faire de vos journées une préparation et une action de grâces perpétuelle de vos communions quotidiennes, multipliant, sans autre limite que celle de votre amour, les communions spirituelles.

Vous aurez votre trésor, l'Evangile, livre de vie contenant la science de l'amour. Vous en imprégnerez votre intelligence et votre cœur pour pouvoir devenir ensuite, par votre vie évangélique, une prédication vivante de l'Evangile, un Evangile en action, pour pouvoir « crier l'Evangile par toute votre vie ».

Vous ferez de vos fraternités un Nazareth eucharistique dont le centre sera le Tabernacle. Votre plus douce joie sera de le visiter fréquemment pour y puiser la charité de Jésus, la vie de Jésus, afin d'avoir l'esprit et le cœur si pleins de Lui qu'à travers vous il déborde.

Et vous aurez ainsi accompli la mission que vous a léguée votre Père Charles de Foucauld et vos fraternités seront, comme il le désirait, « des zaouias de prières et d'hospitalité d'où rayonne une telle piété que la contrée

en soit éclairée et réchauffée, une petite famille imitant si parfaitement les vertus de Jésus que tous ceux aux alentours se mettent à aimer Jésus. »

## JÉSUS CARITAS — JÉSUS AMOUR

La consécration à la Rédemption de l'Islam dans l'immolation — la recherche de la dernière place, — l'amour de l'abjection et le dépouillement de la pauvreté totale — l'apostolat du milieu par le milieu : le levain dans la pâte — la vie contemplative — sont des moyens que le Seigneur Jésus vous donne pour réaliser votre vocation de Petites Sœurs de Jésus du Père de Foucauld.

Mais pour donner à cette vocation son sens total, son unité, il faut surtout vivre au maximum la devise si chère au P. de Foucauld, celle qui résume et renferme tout : *Jésus Caritas* — Jésus amour. Et elle éclairera et elle simplifiera tellement toute votre vie! Le Père de Foucauld n'a ouvert aucune voie nouvelle si ce n'est la voie unique : la voie de Jésus. Il donne au monde un modèle unique : *Jésus,* un seul chef, un seul maître : *Jésus.* Il vous dira de n'avoir qu'une pensée, un amour, un désir : *Jésus....* Il vous dira de « mettre vos pas, dans les traces de ses pas, la main dans sa main, de vivre sa vie, » « de reproduire amoureusement en vous ses traits ». Il vous demandera de « penser ses pensées, de dire ses paroles, de faire ses actions » en un mot de « disparaître pour le laisser parler et agir avec son cœur et sa volonté à Lui ». Il vous prêchera toutes les vertus, mais ce sera toujours en fonction de Jésus.

Il vous parlera d'obéissance. Il vous dira qu'elle est la plus grande joie, la plus grande expression de l'abandon à l'amour. Mais ce sera toujours pour vous faire accomplir la volonté de Jésus, parce que « il n'y a pas de plus grande manifestation d'amour que d'accomplir la volonté de celui qu'on aime ». Ce sera pour ne faire qu'un avec Jésus comme il ne fait qu'un avec son Père : « Mon Père et moi nous sommes un. Je fais toujours ce qui plaît à mon Père. »

Il vous parlera de douceur — pour imiter l'Agneau

Divin. Il vous dira de « nourrir des pensées douces, tendres, charitables, les pensées de Jésus ». Il vous demandera de « céder vos droits et de vous laisser dépouiller plutôt que de vous défendre pour imiter Jésus qui se tut devant ses juges et n'eut que des prières pour ses bourreaux. »

Il vous parlera de la pauvreté de Jésus, de l'humilité de Jésus. Il vous parlera de charité fraternelle, en vous demandant d'avoir les unes envers les autres les « pensées, les paroles et les actions qui, seules, auraient pu être admises au foyer de Jésus à Nazareth, » pour qu'on puisse dire de vous comme des premiers imitateurs de Jésus : « Voyez donc comme elles s'aiment. »

Il vous demandera d'avoir envers tous une charité immense, comme celle de Jésus, « partageant avec le pauvre jusqu'à votre dernier morceau de pain, n'hésitant pas à enlever le pain de votre table pour le lui donner. »

Il vous demandera que vos Fraternités soient les maisons de Jésus, le toit du bon Pasteur, où les pauvres, les malades, les hôtes soient accueillis, attendus, désirés comme « le trésor des trésors, Jésus lui-même » comme des « êtres sacrés dans lesquels Jésus vit. »

Il vous parlera de zèle pour vous « dépenser sans compter sur les traces de votre modèle unique, Jésus, » pour aller comme lui à la recherche des brebis perdues, mettant toute votre joie à vous user au service de Jésus et au service de ses frères.

Il vous dira d'avoir une foi invincible en la toute-puissance de Jésus, maître de l'impossible, une foi invincible dans le triomphe de Jésus par le rayonnement de son amour et de sa présence. Il vous rappellera que Jésus a répandu son sang pour tous les hommes — qu'il est mort aussi pour la rédemption de l'Islam.

Il vous parlera de joie spirituelle, mais ce sera pour la faire reposer essentiellement sur la gloire et la béatitude éternelles de Jésus : « Il est bienheureux — nous l'aimons — qu'est-ce qui nous manque? » Il vous parlera d'amour pour vous faire participer à la béatitude de l'être aimé, Jésus. Il vous demandera de l'aimer unique-

ment. Il vous demandera d'être le lieu de son repos et le jardin de ses délices. Il vous parlera d'immolation en union intime avec Jésus. Il vous demandera de désirer, dans une soumission totale à la Volonté de Dieu, la grâce suprême du martyre pour donner, comme Jésus, la preuve du plus grand amour, après avoir donné votre vie goutte à goutte dans l'immolation obscure et accessible à toutes, du devoir quotidien.

Sur ses lèvres, sous sa plume, il y a un mot unique qui revient sans cesse parce qu'il y a un être unique qui a envahi toute son âme et qui est devenu son unique passion : Jésus — Jésus-Caritas — Jésus-Amour. Et c'est le grand secret de sa sainteté, c'est ce qui explique toute la fécondité de son œuvre, c'est ce qui lui donne un tel rayonnement, une telle personnalité. C'est qu'il a tout le rayonnement, toute la personnalité de Jésus. Pour comprendre totalement le Père de Foucauld, il faut l'oublier, lui, pour ne voir que Jésus qui transparaît à travers lui.

Sa règle, c'est essentiellement l'Evangile, c'est le Sermon sur la Montagne.

Il a compris, lui, que si Jésus s'est incarné pour habiter parmi les siens, s'il nous a laissé tous ses enseignements dans l'Evangile, c'est pour devenir le modèle unique, l'exemplaire divin, la personnification vivante de tout ce qu'il enseignait, il a compris que, pour devenir parfait, il n'y avait qu'à regarder vivre Jésus, puis à l'imiter, puis à le suivre.

Et il a compris que rien de stable ne pouvait se bâtir sans Jésus et qu'on ferait fausse route si on ne suivait pas Jésus.

Voulez-vous suivre, vous aussi, la voie unique, la voie de Jésus?

Voulez-vous n'avoir qu'un maître unique, Jésus, et un maître qui n'est qu'amour et douceur, lumière, force, paix et joie?

Vos Fraternités devront alors être des foyers rayonnant d'amour comme la première fraternité de Jésus à Nazareth, des foyers dont Il soit le centre, l'ami intime,

en même temps que le Souverain Maître et le Seigneur bien-aimé. La prière se fera à ses pieds, le travail avec lui, le repos en sa compagnie.

Votre mission devra être de faire régner Jésus et la charité en vos cœurs et autour de vous. Elle se fera par lui, avec lui, en lui.

Votre nom de *Petites Sœurs de Jésus* sera le symbole de votre amour. Votre blason est le cœur de Jésus, emblème de votre mission d'amour et d'immolation.

L'offrande de votre vie à l'immolation pour la rédemption de l'Islam se fait en union intime avec le sacrifice de Jésus sur l'autel.

Votre voie spirituelle unique est l'amour incarné en la personne de Jésus. Vous vous y livrerez tout entières par un amour sans mesure d'adoration, de réparation et de conquête, passionné pour le bon plaisir de votre bien-aimé frère et Seigneur Jésus et pour la gloire de son Père — par l'abandon de l'enfance spirituelle pour devenir semblables au tout petit Jésus de la Crèche — par la joie spirituelle qui est le rayonnement et le débordement de Jésus.

Vos journées seront encadrées entre la première et la dernière prière de Jésus à son Père : « Me voici Père, je viens pour faire votre volonté » — « Mon Père je remets mon âme entre vos mains ».

Votre apostolat sera le rayonnement de Jésus en vous le rayonnement de son amour et de sa présence au Saint Sacrement et dans l'Evangile. Vous serez la prédication vivante de son Evangile — « Vous crierez l'Evangile par toute votre vie ».

Votre méthode sera celle de votre unique maître Jésus par la bonté, par l'amitié, par l'amour.

Et Jésus deviendra la passion unique de votre vie comme elle a été celle de votre Père Charles de Jésus. Son amour immense, résumé dans votre devise : Jésus Caritas — Jésus-Amour, vous identifiera au Christ-Jésus au point de ne plus faire qu'un avec lui : « Lui en vous et vous en Lui » et vous pourrez dire avec l'apôtre « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi

Et comme l'apôtre aussi, vous pourrez dire : « Qui me séparera de l'amour du Christ Jésus? — Ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra me séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre Seigneur ».

Ainsi soit-il.

*Dans la joie de son amour et de sa croix.* (1)

(1) *Les Petites Sœurs de Jésus* fondées en 1942, ont un premier poste de mission à Touggourt (Sahara). Le postulat et la première année de noviciat se passent au Tubet, près d'Aix-en-Provence, l'année de probation à El-Abiodh-Sidi-Cheikh. L'expérience a montré que les postes de mission ne pouvaient vivre eux-mêmes, les demandes des indigènes empêchant tout travail manuel suivi de la part des petites sœurs. Comme d'autre part, les petites sœurs, s'inspirant de l'esprit de pauvreté du Père de Foucauld, ont renoncé à tout argent placé, à tout capital, il ne leur restait plus qu'à vivre du travail des mains, d'ailleurs, mis en honneur par le Père de Foucauld. Elles ont fondé à Aix une *fraternité ouvrière* où certaines sœurs travaillent à domicile à fabriquer des centons ou à faire de la couture et où d'autres travaillent au dehors, toujours en religieuses, mais comme salariées. Dans notre monde moderne, y a-t-il un genre de vie plus pauvre à choisir, que de partager la vie de ceux qui n'ayant aucun capital, n'ont d'autre moyen de vivre au jour le jour, que de mettre au service des autres le travail de leurs mains et leurs facultés humaines ? Un pareil choix signale la qualité vraiment et purement évangélique du témoignage de pauvreté que les petites sœurs ont le désir de donner.

N. D. L. R.

# Chronique de spiritualité espagnole

## LA « REVISTA DE ESPIRITUALIDAD »

La chronique consacrée à la spiritualité espagnole dan le numéro de février 1944 de La Vie Spirituel présentait une vue d'ensemble des publications études de spiritualité publiées dans la péninsule. Il n'est p possible actuellement, on le comprendra sans peine, fournir une documentation aussi abondante sur la spir tualité espagnole. Nous devons nous borner à la recensi de la seule revue que nous ayons entre les mains : La Revis de Espiritualidad.

Cette revue a vu disparaître, au cours de l'année dernièr son fondateur et directeur, le Père Crisogono de Jes Sacramentado, Carme, décédé à quarante ans. L'étonnan vivacité de son esprit, la clarté de son intelligence, la pu sance d'assimilation prodigieuse qui le caractérisaie devaient permettre au Père Crisogono de devenir un d meilleurs connaisseurs de la spiritualité espagnole et valoir de nombreux admirateurs dans tous les centres culture religieuse de son pays. C'est en 1941 qu'il avait fon La Revista de Espiritualidad. Elle est aujourd'hui un foy important de recherches historiques dans le domaine de spiritualité espagnole (sans négliger toutefois les spirituali étrangères) et d'études de psychologie religieuse moder

Parmi les nombreux articles publiés par cette revue trim trielle au cours des années 1944 et 1945, nous ne pouv signaler que les plus importants.

L'excellent essai du Père Erardo Platzeck sur *la mystique et le travail du théologien* montre que l'Espagne entend, elle aussi, s'engager dans la voie du renouveau biblique qui s'annonce de toutes parts. Signalons à ce propos qu'un congrès biblique s'est tenu en 1941 à Saragosse, et qu'il y fut décidé de publier une nouvelle édition de la Bible basée sur les textes originaux (1). De fait, en 1940, a paru le premier volume d'une traduction nouvelle de la Bible d'après les textes originaux, avec commentaires, par les moines de Montserrat. Cette édition monumentale comprendra 27 volumes de texte et 10 volumes d'illustrations. Mais revenons au travail du Père Platzeck et citons sa conclusion, qui tire la leçon des Semaines de Théologie organisées en Espagne au cours de ces dernières années :

> Ce qui est certain, c'est qu'une nouvelle grande théologie ibéro-catholique produira des fruits d'autant plus grands que le monde scientifique espagnol se préparera mieux à sa tâche en adoptant la manière des grands mystiques, voie dans laquelle s'engagent d'ailleurs de nouveau les meilleurs penseurs dans les rangs du monde ecclésiastique de notre pays.

C'est un problème d'ordre proprement mystique qu'étudie le Père Abilio Alaejos dans son article : *Pour une mystique plus espagnole*, article dirigé contre dom Stolz, auteur allemand de l'ouvrage : *Théologie de la mystique*. On sait que cet auteur appuie sa théorie de la mystique sur la littérature théologique pré-augustinienne, et que sa méthode dialectique sous-estime l'aspect psychologique dans la vie mystique et la spéculation dans la théologie dogmatique. Aux assertions du théologien bénédictin allemand, le Père Abilio Alaejos oppose la doctrine de saint Augustin et des mystiques espagnols de l'âge d'or, et montre que l'expérience psychologique dont leurs ouvrages sont le reflet merveilleux n'est pas un « hors-d'œuvre » mais un enrichissement pour la théologie mystique. Sans doute. Mais peut-on faire grief à dom Stolz d'avoir, à la suite de saint Thomas d'Aquin, recueilli la moelle de l'enseignement patristique et insisté sur le caractère objectif, réaliste, de la spiritualité des premiers siècles ? Il nous semble au contraire, que, mises à part quelques outrances, « les réflexions de dom Stolz pour-

(1) Cf. *Le Renouveau Biblique*, par S. de Diétrich, Delachaux et Niestlé, 1945, p. 280.

ront servir non seulement à éclairer les études mystiques en Occident, mais encore à établir un rapprochement entre la spiritualité occidentale et celle de l'Église d'Orient (2). »

Comme il est naturel dans une revue carmélitaine, un certain nombre d'articles sont consacrés à saint Jean de la Croix. Ils apportent un utile complément à ceux que la revue avait déjà publiés à l'occasion du quatrième centenaire de l'illustre docteur mystique.

Le lecteur manifestera peut-être un certain étonnement si nous lui signalons qu'à côté de ces intéressants articles sur saint Jean de la Croix, nous trouvons dans la docte Revista de Espiritualidad un curieux essai du Père Paul du Saint-Sacrement qui porte pour titre : *Traits communs de spiritualité chez saint Jean de la Croix et « Don Quichotte »*. Rapprochement on ne peut plus paradoxal, va-t-il s'écrier, entre un personnage historique de chair et d'os et un héros de roman ! entre le docteur extatique et le chevalier errant ! Pas aussi paradoxal qu'on ne le croirait au premier abord. Don Quichotte, ce type idéal créé par le génie de Cervantès, ne nous donne-t-il pas l'impression d'être un homme vivant entre les vivants lorsque nous le voyons chevaucher sur les routes de la Manche et faire surgir autour de lui « ces aventures dont l'inactualité n'est qu'apparente et qui recèlent tant de messages que certains, peut-être ne nous ont pas encore été divulgués » comme le dit si bien Louis Émié dans un beau livre récent (3).

C'est un de ces messages, non déchiffré jusqu'ici, que nous livre le Père Paul du Saint-Sacrement en nous montrant dans quelques pages profondes et nuancées, que la vie errante de Don Quichotte côtoie l'itinéraire spirituel de saint Jean de la Croix. Tous deux sont fils de la Castille, de cette Castille aux plaines interminables, monotones, dit Ortega y Gasset « il n'y a pas de courbes ». Pèlerins de l'absolu, ils suivent, jetés en avant, la ligne toute droite, l'un pour gravir la montée du Carmel, l'autre pour courir les aventures. Et c'est bien toute l'âme de l'Espagne qui s'exprime dans ces deux castillans au caractère dur et clair comme le diamant, dont l'un fut religieux et l'autre soldat.

---

(2) Dom A. Lansbergen, dans *La Vie Spirituelle*, mai 1937, supplément, p. 1.
(3) *Espagnes*, Éd. Charlot, 1945, p. 64.

les deux seules formes sérieuses de comprendre la vie pour un caractère authentiquement espagnol.

Voyez comme dans la poursuite de leur idéal, leurs démarches sont identiques. C'est « par une nuit obscure » qu'ils sortent l'un et l'autre pour se mettre en quête de leur amour, et les premiers vers du poème nocturne de saint Jean de la Croix pourraient aussi bien sortir des lèvres de Don Quichotte, car si le docteur extatique demande qu'il lui soit permis d'employer des images humaines pour exprimer la sublimité de l'amour divin, nous pouvons bien les entendre dans un sens purement littéral et humain.

Après la « Nuit obscure », c'est le « Cantique spirituel » dont les premières strophes semblent s'exhaler, parmi les soupirs, du cœur épris du chevalier :

Où t'es-tu caché ?...
Pasteurs, vous qui passerez...
Pour rechercher mes amours,
J'irai par ces monts et ces rivages,
Je ne cueillerai pas de fleurs,
Je ne redouterai pas les bêtes féroces
Et je passerai les forts et les frontières.

Enfin sans faire trop de violence au sens littéral, on pourrait trouver dans certains actes et dans certaines paroles du chevalier enamouré un écho des autres strophes du Cantique... jusqu'à ce que l'Époux entre en scène :

Reviens, ma colombe
Car le cerf blessé
Apparaît sur le sommet de la colline.

Ainsi Don Quichotte a vécu la première partie de la mystique de saint Jean de la Croix — la première seulement — dans laquelle, l'âme chemine dans la nuit obscure vers la lumière de l'aimé en se purifiant et en se préparant à sa rencontre. Oui Don Quichotte n'a vécu que cette première partie, car l'effort humain, la potentialité humaine « active » ne s'élève pas plus haut, tandis que l'âme dont saint Jean de la Croix nous trace l'itinéraire est parvenue à vivre la seconde, qui est la rencontre de l'Époux aimé et l'union ineffable avec lui, dans la dernière partie du « Cantique spirituel » ou dans « La vive flamme d'amour ».

Il ne saurait être question dans le cadre de cette chronique de suivre point par point, cette ingénieuse exégèse. Le passage que nous venons de citer nous invite pourtant à considérer encore un instant l'effort ascétique de Don Quichotte et de saint Jean de la Croix.

Le point de départ commun de leur transformation est la lecture, le raisonnement, la méditation. Ils se servent de la raison comme d'un tremplin pour s'élever au-dessus d'elle et pour atteindre leur idéal. Mais ni l'un ni l'autre ne nous décrit les phases progressives de cette transformation. Ils nous la montrent déjà accomplie : l'un se lance à la recherche des aventures après être devenu complètement fou, « la tête vide de raison et pleine de foi », l'autre « dans sa maison où régnait la paix » (Nuit obscure).

Cervantès nous présente un Alphonse Quijano converti du soir au matin en Don Quichotte, et menant une vie diamétralement opposée aux sens, à la raison et à la chair. Cela suffit parce que c'est l'essentiel, pour en comprendre la ressemblance avec la doctrine de saint Jean de la Croix, toute centrée sur la foi. Je ne me souviens pas si dans le Don Quichotte on mentionne le mot *foi*. Mais la vie de Don Quichotte est l'exaltation de l'idée que cette parole signifie.

D'autre part, toute cette sublime fiction se soutiendrait-elle si Don Quichotte parvenait à jouir du résultat de ses efforts ? Existe-t-il au monde une femme capable de faire le bonheur d'un homme tel que le héros de la Manche ? Toute possession ne s'avérerait-elle pas décevante et sans grandeur ? Mais alors, c'est qu'il n'existe pas sur la terre d'objet capable de remplir les profondes cavernes de l'âme « dont la profondeur est proportionnée aux biens immenses qu'elles peuvent contenir, et pour se remplir il ne leur faut rien moins que l'infini ». (La vive flamme d'amour.) Pour tous ces motifs, Don Quichotte ne représente-t-il pas l'homme qui poursuit un idéal inaccessible, loin de Dieu ? Les grands cœurs ne rendent-ils pas témoignage de cette incomplétude ? Ni la société, pour Méphistophélès, ni le triomphe de la chair pour Don Juan, ne satisfont les désirs infinis de l'homme. C'est pourquoi Dulcinée n'est qu'un prétexte, consciemment admis, pour une autre vie supérieure. Don Quichotte ne cherche pas Dulcinée; il se cherche lui-même; il cherche la solution du problème de cette vie mesquine, vulgaire, triste et sans issue ».

Le passage culminant du chef-d'œuvre de Cervantès est cette rencontre de Don Quichotte avec Dulcinée, enchantée et transformée en une grossière paysanne. Peut-il être plus grande désillusion pour le chevalier enamouré ? Tragédie humaine, dira-t-on. Oui, mais aussi pour Don Quichotte événement décisif qui commence à lui ouvrir les yeux.

C'est de là que part la recherche, subconsciente mais persistante, d'une solution qui couronne ses efforts, sans qu'il cesse d'être Don Quichotte, sans qu'il devienne de nouveau Alphonse Quijano. Ne sachant que conquérir au prix de ses efforts, il se tourne vers la religion et se réfugie dans son sein, portant désor

mais son effort sur le plan surnaturel. Il recouvre la raison et se dispose à une mort chrétienne. *Il est ainsi vainqueur de lui-même*, suivant la définition du chrétien que donne Sancho, *et c'est la meilleure victoire que l'on puisse souhaiter*. Gœthe dira plus tard : « Celui qui sait se vaincre rompt le joug qui enserre tout homme » Cette phrase résume tout le Don Quichotte. *Abneget semetipsum. Qui perdiderit animam suam inveniet eam.* Saint Jean de la Croix enseigne-t-il autre chose ? Vaincre la raison par la foi et la concupiscence par l'amour.

Bien que le lecteur ne puisse se faire une opinion que d'après le résumé très schématique et les quelques citations que nous venons de donner du bel exposé du Père Paul du Saint-Sacrement, il estimera sans doute comme nous, que malgré peut-être un excès de subtilité, cette interprétation qui élève Don Quichotte au plan de la spiritualité et de la mystique, vient heureusement compléter les admirables commentaires consacrés à l'œuvre immortelle de Cervantès par les Unamuno, les Ortega y Gasset et les Americo Castro. Ne relevons-nous pas d'ailleurs sous la plume de Jean Camp, l'un de nos meilleurs hispanisants, les lignes suivantes qui confirment le bien-fondé de la thèse du Père Paul du Saint-Sacrement : « Le sentiment qui paraît dominer dans la vie psychologique espagnole, c'est l'amour de la fuite, le goût de l'évasion, du plan terrestre au plan surnaturel... L'ascétisme (espagnol) continue dans le double signe du Christ et de l'idéale Dulcinée » (4).

Les confrontations entre divers systèmes de spiritualité ont souvent pour effet d'intéressantes découvertes. Si nous en croyons le Père Lucinio, c'est à cet heureux résultat qu'ont abouti les recherches du Père Larranaga, S. J. qui portent sur *La spiritualité de saint Ignace de Loyola* et sur le *Journal spirituel de saint Ignace* (5), ainsi que sur les rapports de la spiritualité ignatienne avec celle de sainte Thérèse d'Avila.

Alors que la mystique de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix et généralement celle des mystiques contempla-

(4) *Le passé et l'essence de l'Espagne*, dans le cahier l'Espagne Libre, Calmann-Lévy, 1946, p. 16 et 18.

(5) On sait que ce *Journal spirituel* fut écrit par saint Ignace pendant quarante jours consécutifs tandis qu'il rédigeait les Constitutions de la Compagnie. Ce journal est composé en grande partie des visions dont le saint avait été favorisé. Parfois, c'est le Père qui lui apparaît; quelquefois, ce sont les Personnes de la Sainte Trinité; d'autres fois, c'est la Sainte Vierge qui se montre à lui, tantôt intercédant en sa faveur, tantôt le confirmant dans ses résolutions.

tifs, s'exprime par les termes de fiançailles et de mariage spirituel, l'idée dominante de la mystique ignatienne pourrait se résumer dans l'expression suivante, apparemment plus restrictive : « service christocentrique pour la plus grande gloire de Dieu ». Il n'en est pas moins vrai que, malgré ces divergences de terminologie, « l'union mystique est spécifiquement la même chez tous, bien qu'elle revête des modalités qui se manifestent à travers leurs descriptions respectives, totalement différentes dans leurs caractéristiques accidentelles ».

La partie la plus originale et la plus intéressante du beau travail du Père Larranega est celle où il confronte le livre des *Exercices* de saint Ignace avec le *Château de l'âme*, de sainte Thérèse. Dans ces deux ouvrages, on constate dès l'abord des ressemblances de méthode ascétique : éloignement du monde, occupation dans la connaissance de soi-même, détermination énergique et générosité sans limite de l'âme pour lutter contre le démon et se donner à Dieu.

C'est à cette dernière étape que très opportunément, le Père Larranaga place le début de la vie mystique dans la doctrine thérésienne des *Demeures du Château de l'âme*. La *Quatrième demeure*, en effet, réserve pour l'âme qui sort victorieuse des épreuves précédentes la douceur de l'oraison, de recueillement et de quiétude. L'humilité, disposition fondamentale de l'âme dans la vie ascétique, est pour les deux saints la porte qui ouvre la vie mystique, puisque la « distribution de grâces est dans la main du Seigneur ». Bien que saint Ignace ne traite pas expressément de mystique dans ses *Exercices* et que la description de l'oraison de quiétude et de recueillement ne puisse s'y découvrir, on ne doit pas oublier pourtant la préoccupation première du saint qui est d'amener l'âme au recueillement le plus parfait possible. Il suit les démarches de l'âme et pose des règles très opportunes pour discerner les résultats et les différentes motions produites dans l'âme. Il décrit en particulier les consolations spirituelles dont l'âme généreuse peut être l'objet et qui coïncident pleinement avec les propres descriptions thérésiennes de cet état spirituel.

Arrivés à la *Cinquième demeure*, nous voyons disparaître complètement les éléments ascétiques de la vie spirituelle, qui revêt maintenant toutes les caractéristiques de la mystique. Est-ce l'union mystique ? Non. L'oraison d'union ? Oui. Il ne faut pas les confondre. Il manque encore deux autres Demeures pour arriver à l'union.

Toute la seconde moitié des Exercices vient rejoindre ces Demeures. La vie véritable commence avec la mort du Christ

Toute la richesse christocentrique de l'hagiographie et de la littérature chrétiennes à partir du XVI^e siècle vient avec saint Bernard se fondre dans les *Exercices* pour donner corps à cette idée dominante, idée qui bien souvent finit par demeurer imprimée dans l'âme sous l'effet du brasier divin des communications mystiques Le livre des *Exercices* fait observer avec juste raison le Père Larranaga va plus loin que l'*Imitation de Jésus-Christ*. « Ce sont les évangiles disposés en ordre de bataille ». Pendant les trois dernières semaines, saint Ignace laisse l'âme toute seule avec le Christ qui lui parle. Si, effectivement, Dieu se communique à elle par des faveurs d'ordre mystique, le Christ prend possession de cette âme par les touches signalées dans la *Cinquième demeure*. Si l'âme n'a pas bénéficié de ces faveurs et n'a pas été appelée à ces communications, si elle doit donc continuer à prêter l'oreille à la voix du Maître, qu'elle ne désespère pas : sa foi s'éclairera à mesure qu'elle progressera dans la pratique des Exercices. Son union ascétique dans la pure contemplation de foi lui donnera la claire vision de son élection et la détermination de se consacrer au service généreux de Dieu. Nous avons déjà signalé plus haut le caractère de service qui distingue l'union ignatienne de l'union décrite par saint Jean de la Croix et par sainte Thérèse sous forme de symbolisme nuptial ».

Il importe toutefois de noter en terminant que les fiançailles et le mariage spirituel dont traitent les *Sixième et Septième demeures* n'ont rien qui leur corresponde dans les *Exercices*.

On le voit, cette belle étude du Père Larranaga apporte un point de vue nouveau dans l'histoire de la spiritualité. Il en découle, en effet, que saint Ignace fut un grand mystique et que la spiritualité qu'il a fondée par son exemple et par ses courts écrits est éminemment mystique, bien qu'elle se présente sous un aspect ascétique.

C'est aux eaux vives de l'Évangile que le Père Cesar Vaca nous invite à nous abreuver dans un bel article intitulé : « *Exemplar* », où le Christ nous apparaît comme le modèle de toute direction spirituelle dans son entretien avec la Samaritaine. Le directeur spirituel d'aujourd'hui doit être comme Jésus-Christ :

*Jésus s'assit tout simplement au bord du puits.* Le zèle est ainsi : il pousse à chercher les âmes à l'endroit où elles se rendent, il ne mesure ni peines, ni efforts. Les âmes vont à leurs affaires, cherchant dans les puits de la vie, dans les « citernes crevassées » la satisfaction de leurs besoins et de leurs désirs de bonheur et de félicité. Nous devons nous poster près de ces puits, nous ne devons pas attendre passivement qu'elles viennent jusqu'à nous.

Comme le Christ sort du territoire fidèle des Juifs pour aller chercher les âmes dans la Samarie schismatique, de même il nous faut sortir de nos églises, de nos cercles fermés et parcourir les provinces schismatiques, païennes du monde et de la vie.

Le but de Jésus est de conquérir une âme et de la transformer en apôtre. Qui choisit-il ? Une femme de vie scandaleuse.

Est-ce que nous cherchons « ces âmes aux cinq maris » que la vie et le plaisir font vivre dans la fange parce qu'on ne leur a pas présenté autre chose, la véritable « eau de vie » qui rassasie. Et ces âmes peuvent être saintes, apôtres. Avec crainte, par peur, ou peut-être par scandale pharisaïque, on les laisse à l'abandon comme « mauvaises » comme choses perdues. Nous oublions d'agir comme le Maître qui disait : *Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs* (6). Comme on parle volontiers des âmes superbement douées, de leur formation, du soin avec lequel il faut les cultiver ! Et pendant ce temps, les âmes superbement douées pour la vie de Dieu, les âmes aux grandes passions, qui, à cause de cela, sont dans le vice — il faut aussi du courage pour pécher et il est une vertu apparente qui n'est que faiblesse — se trouvent abandonnées et personne ne leur tend une main rédemptrice.

Jésus ouvre le dialogue : il ne craint pas de s'abaisser. Et il le fait en employant le langage de cette humble femme et en lui parlant de ce qui l'intéresse. La femme est toute étonnée. Il est si rare que les « spirituels » se placent sur le propre terrain des âmes...

Jésus dit à la Samaritaine : *Si tu connaissais le don de Dieu.* Il lui offre quelque chose d'infiniment supérieur à ce qu'il lui a demandé.

Comme le Christ, nous aussi nous pouvons offrir « l'eau vive » que, sans le savoir, recherchent les âmes... Il est facile d'arracher aux âmes le secret de ce désir insatisfait d'une vie bonne. Il n'en est aucune qui ne se sente touchée lorsqu'on reconnaît en elle ces désirs nobles et purs, même si elle est plongée dans le vice. Leur faire confesser qu'elles aspirent au bonheur, n'est-ce pas les obliger à avouer qu'elles sont en quête de Dieu? Et peut-il y avoir disposition plus favorable pour les sauver ? Car nous leur offrons ce qu'elles cherchent, nous sommes porteurs du « don de Dieu », de « l'eau vive ». Mais ne les contraignons pas. Ne leur donnons pas à boire contre leur volonté. Laissons-les désirer, demander : Si tu connaissais le don de Dieu. Il faut attendre le moment propice lequel arrivera quand Dieu voudra, quand sa grâce l'aura préparé

(6) *Lc.* 5, 31.

Nous connaissons la suite de l'entretien et son résultat merveilleux.

> La femme devient apôtre auprès de siens. Le Christ ne l'emmène pas avec lui, il ne l'agrège pas au groupe des saintes femmes qui le suivaient. Il la laisse dans son pays, la Samarie, dans ce monde où elle a une grande mission à accomplir. Agissons de même, ne détachons pas les âmes de leur milieu social, de leur place dans le monde. Beaucoup d'entre elles, c'est certain, après leur conversion abandonneront tout et suivront le Christ de plus près en se retirant dans le cloître. Mais beaucoup d'autres aussi ont une mission propre dans le monde : elles doivent y demeurer pour y être apôtres, pour l'aider à se sauver.

Pouvions-nous mieux terminer cette chronique de spiritualité que par cette évocation d'une des plus admirables pages du saint Évangile ?

René André.

# Situation du catéchisme

Quatre cinquièmes des enfants du peuple de France échappent à l'école libre. Ils vont encore, pour la majorité, au cours de religion. Mais qui leur donne la formation religieuse? Les familles déchristianisées ne s'en soucient guère, et le catéchisme-instruction y est inhabile.

L'autre cinquième tout entier fréquente l'école libre à direction catholique et le catéchisme paroissial. Que les enfants soient élèves d'école libre prouve que leurs familles, pour la plupart — non pas toutes! — ont gardé certaines traditions chrétiennes; pour beaucoup d'entre eux c'est, du point de vue de leur formation religieuse — nous y reviendrons — à peu près leur seul avantage sur les autres.

Or, de deux choses l'une : où il est impossible à l'institution « catéchisme » d'assurer rien qui soit réellement de la formation. Ou cela est possible; donc éminemment désirable. M. l'abbé Colomb vote « possible » (1).

Les chrétiens de France, devant l'échec du catéchisme-instruction, optent-ils pour le premier terme du dilemme? On le croirait, à constater leur indifférence ou leur dédain. Ils abdiquent. Ils laissent mourir le catéchisme. Par quoi le remplaceront-ils? Par la multiplication des écoles catholiques à temps complet? personne n'est assez dénué du sens des réalités pour risquer aujourd'hui pareille réponse. Autant dire qu'on abandonne à son athéisme pratique cette pitoyable foule, France de demain.

---

(1) Joseph Colomb, p. s. s., sous-directeur de l'enseignement religieux du diocèse de Lyon. *La grande pitié de l'enseignement chrétien.* Les documents du Centre Jeunesse de l'Église, Petit-Clamart (Seine). Une brochure de 41 pages 15 × 20, 1946.

L'écho des paroles de Jésus résonne encore : *j'ai pitié de ce peuple.* Non, nous ne pouvons pas abdiquer.

Mais puisque le catéchisme ne sert à rien? souffle incognito le diable, intéressé à la question.

Le catéchisme? Quel catéchisme?

■ ■ ■

Interrogez les membres du clergé chargés de catéchiser les enfants; non pas précisément ceux qui se sont interrogés eux-mêmes là-dessus; mais *tous ceux* d'une ville ou d'un canton : « Qu'est-ce que doit faire le catéchisme »? La statistique des réponses serait intéressante à établir. On est en droit de supposer que neuf sur dix, au moins, se ramèneraient à ces types : « C'est expliquer les vérités de la religion à des enfants ». « C'est veiller à ce qu'ils apprennent bien leur manuel » (variante : « c'est les faire réciter par cœur, ils comprendront plus tard »). — « C'est réunir les enfants deux fois par semaine pour leur donner l'instruction religieuse. » « Il est vrai que cet enseignement les dépasse, mais la grâce est là. » — « C'est les préparer à la Communion Solennelle (variante : à la Première Communion); après quoi on essayera d'en garder le plus possible par les patronages; puis les œuvres de jeunesse; mais nous savons bien que la persévérance est problématique, parce que dans les familles ils ne reçoivent pas l'éducation chrétienne. »

Le premier type de réponse témoigne d'une conception trop intellectualiste, qui est d'ailleurs un grand progrès sur la conception verbaliste en voie de disparition. Celle-ci se manifeste par les réponses du deuxième type, la première forme n'étant pas de beaucoup supérieure à la seconde (« qu'ils apprennent, ils comprendront plus tard »). La troisième et la quatrième sont celles des esprits désabusés. L'un se raccroche à l'espoir : la grâce est là! (sous-entendu : pour ce qui est de moi, je renonce); et l'autre avoue, en même temps que son impuissance, son insuccès.

Toutes les quatre procèdent d'une représentation statique du catéchisme. Il y a une tradition dans nos salles, une tradition de discipline et une tradition de récitation; les usagers eux-mêmes veillent au maintien des formes. Si on introduisait là « des nouveautés », n'auraient-ils pas le sentiment

qu'on leur change leur religion? « De mon temps!... » Ainsi le colonial dort tranquille dans une maison rongée par les termites, jusqu'au soir où le toit s'écroule. Les papas athées se rappellent fièrement avoir été inscrits au tableau d'honneur, dans la paroisse de leur enfance; les mamans se font gloire d'avoir appris à l'école des sœurs, où l'on pratiquait si régulièrement. C'est ça la religion, c'est ça le catéchisme. Affaire d'enfants. Non pas affaire sérieuse et qui engage. Il y a des règles, qu'on les suive : manuel, par-cœur, bonnes notes, communion solennelle.

Cette fidélité routinière des usagers est une entrave pour le clergé, ancien usager lui-même, d'ailleurs; mais on ne l'entend pas souvent la dénoncer. Peut-être le respect de la tradition, vertu catholique par excellence, pousse-t-il à la confusion des gens et au *statu quo*. On n'a pas l'esprit libre en face du catéchisme; on ne pose pas le catéchisme comme un problème : un problème non résolu, mais à résoudre. En gros, on le maintient tel qu'il est. La plupart des procédés qu'on emploie — projections, jeux — restent en marge. La plupart des méthodes qu'on essaie laissent intacte la formule de base (il y aurait fort à dire sur certaines d'entre elles, qui, loin d'avoir échappé aux défauts du système, en sont la caricature).

Si on définissait le catéchisme comme une pédagogie de la formation du petit catholique, on échapperait aux « traditions » : les traditions n'ont pas grand'chose à voir avec la pédagogie, qui est avant tout méthode de présentation. Le but est fixe : information de la foi. C'est quant au contenu de la foi que la tradition reprend tous ses droits; quant à la méthode, au moyen efficace d'informer la foi, son vrai nom est « opportunité » et « variabilité ». Le Catéchisme du Concile de Trente nous demande expressément d'adapter l'enseignement aux circonstances et aux personnes.

Laisserons-nous mourir le catéchisme faute d'entendre cette grande leçon?

■ ■ ■

Mais l'entendre, c'est affronter de sérieuses difficultés.

Pour les juger, instituons une comparaison.

La société civile a décrété l'école obligatoire.

Au jour où l'instruction a obligé les citoyens, l'école a été gratuite.

Le catéchisme est l'école gratuite et obligatoire de l'Eglise.

L'Etat, pour assurer l'instruction publique, a créé des écoles normales; a organisé des inspections; a rétribué des maîtres; a bâti des écoles, qu'il perfectionne sans cesse. Pour les locaux il a demandé la participation des communes (de même que les paroisses assurent des locaux au cours d'instruction religieuse).

A ce dernier point s'arrête la ressemblance des deux lignes de conduite.

L'évolution de l'ingérence de l'Etat dans le domaine de l'éducation a entraîné surtout des exigences de plus en plus grandes et les familles se sont trouvées de plus en plus débordées et incapables. L'Etat tend donc à satisfaire lui-même à ces exigences, et par là à justifier la nouvelle appellation : Ministère de l'Education nationale. « Instruction publique » n'était pas assez dire.

En face, le catéchisme a conservé sa formule.

Or, les limites entre lesquelles il essaie de survivre pouvaient s'admettre en un temps — du 16e siècle aux lois laïques — où les parents satisfaisaient à leurs devoirs d'éducateurs chrétiens dans le cadre même de l'école.

Mais voilà soixante ans que sont dépassées les conditions où naquit le catéchisme-instruction, service paroissial, distinct de l'école proprement dite, et destiné à seulement compléter celle-ci. Si, devant les exigences de l'Eglise, les familles se trouvent de plus en plus débordées et incapables, sinon en droit, du moins en fait (déchristianisation du milieu, laïcité de l'école) est-ce que le catéchisme-instruction ne doit pas faire place au catéchisme formation, comme le ministère de l'instruction publique a fait place au ministère de l'éducation nationale?

Nous en sommes loin, mais aussi, quelle pauvreté de moyens (2). Pas de budget, pas de locaux appropriés, pas d'école normale, pas de recrutement de maîtres spécialisés : on prend ce qui s'offre (et l'offre devient terriblement rare) pour aider des prêtres surmenés et d'ailleurs non spécialisés (on croit

(2) Pauvreté : qu'on ne tourne pas ce grand mot évangélique contre notre thèse. L'Église aime à la fois la pauvreté et la splendeur. Si elle n'aimait que la pauvreté, elle n'aurait ni cathédrales, ni liturgie, ni écoles de théologie. Outiller le catéchisme est une nécessité vitale, comme « outiller » la liturgie.

rêver chaque fois qu'on lit qu'un grand séminaire crée une chaire de pédagogie catéchistique : comment? il n'en avait donc pas?)

■ ■ ■

Une institution si malheureuse, si dénuée, si abandonnée n'est pas respectée. Le catéchisme, avouons-le, nous fait honte. C'est, peut-être pour cela que les catholiques n'en parlent guère, hors le temps où ils y envoient leurs enfants. Qu'ils ne posent pas la question comme question devant l'opinion catholique. Qu'ils ne s'arrêtent pas devant les solutions qu'on propose. Qu'ils se scandalisent presque d'entendre parler de la fonction de catéchiste comme d'une profession à rétribuer. Qu'ils ne s'étonnent pas de l'absence de budget dans les diocèses comme dans les paroisses. Qu'ils ne sont donc pas préparés à faire l'effort financier qui s'imposerait à eux (3).

Ils laissent mourir le catéchisme.

■ ■ ■

La brochure de M. l'abbé Colomb touche la question financière à propos de deux des problèmes qu'il précise : celui des catéchistes et celui des locaux et du matériel.

---

(3) Un raisonnement très simple poserait le problème en termes d'arithmétique, si l'on pouvait chiffrer le nombre des enfants qui retirent de l'école libre un bénéfice réel et solide au point de vue de leur formation chrétienne. Disons, tout à fait arbitrairement, et d'ailleurs avec indulgence, 200 sur 1.000. Les 200 élèves d'école 100 % chrétienne, — chrétienne jusqu'à travers le français, l'histoire, les règlements disciplinaires et les récréations; où la compétition est remplacée par l'entr'aide et où l'instruction religieuse est orientée à la prière — ces élèves-là ont reçu toutes leurs chances, qu'ils aillent ou non au catéchisme paroissial.

Les 800 de l'école à étiquette chrétienne, où l'on prépare le certificat d'études et où l'on sait par cœur la lettre du catéchisme, ne sont pas mieux partagés du point de vue de l'âme — et parfois moins bien — que les élèves d'une école publique où la neutralité serait convenablement respectée.

Je reverse dans l'école publique tous ces enfants frustrés, sauf ceux que peut encore accueillir la bonne école chrétienne.

Et aux élèves de l'école publique, anciens et nouveaux arrivés, je fais un bon catéchisme.

Cela ne coûterait pas beaucoup plus cher et probablement moins, de catéchiser comme il faut cinq mille huit cents enfants que d'en faire vivoter huit cent dans les écoles à temps complet (ce chiffre de 5.800 suppose que tous les élèves de l'école publique fréquentent le catéchisme, ce qui aujourd'hui est loin de correspondre à la réalité).

Qu'est-ce que cela coûterait ? La formation pédagogique et la rétribution de quelques maîtres, capables d'encadrer des bénévoles de qualité, et l'aménagement de locaux *ad hoc*, utilisables entre temps pour les autres groupements paroissiaux : une « Maison de Catéchisme », telle que l'a décrite un Cahier de l'Art Sacré (Cahier 4 : *Reconstruire les Eglises* : II. Plan de l'Église et du centre paroissial, page 28

Mais l'objet de son étude est plus vaste; il envisage aussi les problèmes de temps, de manuel et de programme, de méthode, de formation sacerdotale, de collaboration avec les parents.

Je ne veux pas résumer sa brochure; il faut la lire, la méditer. De ces pages on concluera, avec l'auteur » que notre véritable enseignement chrétien, l'enseignement catéchistique, n'est pas encore vraiment organisé et que c'est sans doute un des grands travaux qui s'offre à l'Eglise de France, aux chrétiens de France, que de l'organiser ».

Marie FARGUES.

# Une éducation par la Bible

L'école « Les Alouettes » que dirige à Paris Mlle J. Tallois n'a pas seulement le mérite d'utiliser les méthodes les plus modernes et les plus étudiées de la pédagogie enfantine, il est surtout remarquable par la qualité si profondément chrétienne et libre de son enseignement et de son éducation. C'est à ce titre d'ailleurs qu'il nous intéresse dans *La Vie Spirituelle* et que nous désirons présenter ses ouvrages (1).

Dès le jardin d'enfants, et jusqu'à la neuvième, où s'arrête l'école, Mlle Tallois base tout son enseignement sur la Bible. C'est sur la Bible que l'enfant apprend à lire, à écrire. C'est d'après la Bible qu'il apprend la grammaire, l'orthographe, et l'analyse, la géographie générale — puis particulière —, l'histoire naturelle... Ce sont les récits de la Bible dont il fait ses premiers dessins et à propos desquels on lui apprend ses premiers découpages (v. g. arche de Noë, tente d'Abraham...). Et au-dessus de tout cela bien entendu soutenant tout cet enseignement, c'est dans la Bible qu'il apprend ses premières notions religieuses (Dieu, la création, etc.) dans la Bible qu'il apprend l'histoire sainte, qu'il apprend à prier (en particulier avec quelques psaumes), qu'il reçoit une première initiation à la liturgie de l'Eglise, et une première éducation morale.

Bien sûr, la Bible de l'enfant lui est adaptée. Il n'y a pas tout. Ce sont de grands cahiers où les versets de la Bible sont inscrits en grandes lettres en pointillés sur la page de

(1) Jacqueline Tallois. *En parcourant la Bible*. Une année de travail pour l'enfant de cinq ans. Illustrations de Michel Bouchaud. 1er et 2e cahiers et le livre du Maître. Éd. du Seuil, 1946.

gauche : *Au commencement Dieu créa les cieux...* L'enfant recopie ces lettres. Sur la page de droite, il y a des indications pour des dessins. Les références des versets de la Bible sont indiquées par de petites lettres, ce qui permettra au maître de s'y reporter facilement, et d'illustrer par un récit vivant et exact les quelques versets que l'on a choisis pour le cahier de l'enfant. Ces versets ne sont d'ailleurs pas pris au hasard. Ils suivent la vie de l'Eglise pendant l'année scolaire et correspondent aux principaux temps liturgiques.

> Le récit de la création des anges est fait dans la semaine où l'Eglise honore les anges gardiens. Les enfants font la connaissance de Jean-Baptiste au début de l'Avent, l'Annonciation est vue la semaine précédant celle de Noël, et la Nativité de Jésus est fêtée la veille de Noël. Au retour des vacances de Noël, nous faisons le récit de l'Epiphanie et le 6 janvier nous en célébrons la fête... Il faut aussi qu'entre l'Epiphanie et le baptême de Jésus l'enfant ait eu en 5 ou 6 leçons (à raison de 2 à 3 par semaine) des connaissances sur 1° la Présentation; 2° le massacre des Innocents; 3° la fuite en Egypte; 4° le retour en Palestine, l'arrivée à Nazareth (description du pays, des plantes, maisons, costumes, etc.); 5° la vie de la sainte famille; 6° Jésus à 12 ans et les docteurs; 7° la mort de saint Joseph. Dès que nous quittons les récits sur l'enfance de Jésus, nous enlevons la crèche, afin d'éviter la confusion chez certains de nos bambins trop logiques (ce qui généralement nous la fait enlever une dizaine de jours avant le 2 février). Avec l'Eglise, nous célébrons ce jour en faisant faire la procession de la Chandeleur aux enfants et en leur faisant mimer la présentation de Jésus au Temple.

Il y a ainsi quelques fêtes dans l'année que les enfants célèbrent à leur manière, avec des costumes parfois... et des processions. Au retour des vacances de Pâques par exemple, c'est la procession pascale aux fonts baptismaux — figurés dans un vestibule du cours — pendant laquelle les enfants apprennent ou renouvellent leurs promesses baptismales.

Les deux cahiers (et le Livre du Maître) que Mlle Tallois vient de publier ne concernent encore que la classe de onzième. C'est-à-dire que les enfants ont cinq ans et que, en principe, ils ont déjà passé une année au jardin d'enfants des « Alouettes ». On aura une idée du programme par ces quelques lignes :

> Le premier cahier est réalisé dans le premier trimestre de l'année scolaire. Pendant ce temps, les enfants ont fait connaissance avec toutes les difficultés de la lecture et

déjà la plupart d'entre eux commencent à lire de petites histoires; lentement encore, mais de façon correcte. Ils ont aussi appris à écrire, et dès le deuxième trimestre les dictées et les débuts de la grammaire sont enseignés.

Les éléments généraux de la géographie sont complétés aux trimestres suivants à l'occasion d'un voyage en Palestine que nous faisons à partir de notre pays pour aller rejoindre Jésus et le suivre dans les principales étapes de sa vie apostolique, toujours sous la direction de l'Eglise.

Quant à l'histoire naturelle et à la botanique, les petits en ont fait la découverte à propos de la création des animaux et des plantes, grâce aux leçons d'observation faites sur ces sujets.

Vie naturelle, intellectuelle, et spirituelle sont donc vécues à fond par les enfants qui, pris par l'intérêt, s'approfondissent et s'élèvent dans la joie et la vérité.

Il faudrait encore présenter ici les notions morales qu'on a essayé d'inculquer aux enfants au cours de l'année, par exemple : la liberté, l'obéissance à propos de la création de nos premiers parents, le mensonge présenté comme « la maladie de Lucifer », la fidélité d'Abraham, la patience de Jean Baptiste, etc. Tout l'enseignement est ainsi « centré » sur le récit biblique. *Eu*, dans le mot *Dieu*, est la première diphtongue que l'enfant apprend.

Une présentation aussi sommaire suffira-t-elle à montrer l'importance d'un tel *centre d'intérêt* pour la formation de l'enfant? Suggérons-le en disant qu'il donne à l'enfant une unité de pensée toute imprégnée de vrai, en le situant à sa place de créature et en remettant Dieu à sa place de Créateur éternel. Et cela, non pas en théorie, mais dans la vie courante et pratique.

Le but de notre centre d'intérêt, dit encore Mlle Talloire est de

donner à tous les enfants chrétiens des convictions religieuses solides en les établissant dès le plus jeune âge dans une atmosphère de vérité et de vie. Pour cela, nous rappelant que *tout ce qui fut écrit dans la sainte Ecriture le fut pour notre instruction* (saint Paul), nous avons parcouru la Bible et en avons extrait intégralement tous les versets compréhensibles par les enfants de 5 ans. Ces récits ne sont pas des histoires détachées mais, par leur enchaînement logique, ils constituent une seule histoire au travers de laquelle on suit l'action de Dieu et la réponse de l'homme.

N'était-ce pas ainsi, sur le texte même de la Bible, que dans toutes les écoles monastiques, jusqu'à une époque encore relativement récente, on apprenait à lire aux enfants? Et à une époque un peu plus reculée, y avait-il d'autre enseignement supérieur que celui qui consistait à exposer la *Pagina sacra* et à la gloser? Comment s'étonner que nos contemporains n'aient plus « le sens de Dieu » si l'on songe simplement aux textes, aux histoires, à l'atmosphère entièrement profanes sur lesquels ou dans lesquels s'est déroulée toute leur formation? C'est dès l'éveil de l'intelligence qu'il faut faire prendre conscience à l'enfant, d'une façon pratique et vivante, de sa situation de créature et d'enfant de Dieu.

Nous pouvons donc féliciter Mlle Tallois non seulement de son initiative, mais de ce que, par son initiative, elle a donné l'exemple d'un enseignement vraiment libre. Trop souvent, sinon toujours, notre enseignement libre n'est que le décalque de l'enseignement dit « laïque ». La seule différence est qu'il est donné dans une maison chrétienne et qu'on y *ajoute* (encore!) une instruction religieuse. Cela correspond d'ailleurs à cette mentalité si répandue selon laquelle, par exemple, il suffit pour être chrétien d'ajouter, à six jours de paganisme, un jour de christianisme, ou du moins un jour d'assistance à la messe. Quelle maison d'enseignement libre a-t-elle conçu de présenter un programme qui soit autre chose qu'un morceau d'instruction religieuse ajouté à l'enseignement d'Etat, qui soit un programme entièrement inspiré et conçu par un esprit chrétien? Pour les plus petits enfants, Mlle Tallois a eu cette audace et cette liberté créatrice.

Ajoutons que son moindre mérite n'est peut-être pas de réveiller la foi des parents par les questions que posent leurs enfants, en les obligeant à revenir eux aussi aux sources de leur foi.

A.-M. Henry.

# Psychisme et Spiritualité

Mon Révérend Père,

Je sais que vous laisserez toujours benoîtement dire devan vous du mal de Descartes. Mais si les efforts métaphysique s'essaient d'expurger le venin idéaliste, je crois que dan bien des milieux ecclésiastiques, la psychologie a encore u caractère terriblement rationnel et cérébral. On ne prêt qu'aux riches ! Et trop souvent, l'activité psychologique es attribuée à une intelligence trop cartésienne qui préten répondre à tout et de tout.

Voulez-vous me permettre d'insister sur l'importanc qu'il y a, en psychologie, et, en particulier, en psychologi religieuse, de connaître l'existence et les exigences de deu registres qui, bien que jouant dans la même personne, n veulent pas être confondus ? Il y a la vie de l'intelligence, l vie de la conscience, la vie de la morale, sur lesquelles s greffe la surnature. Il y a aussi la vie des tendances instin tives, des tendances affectives. Ces tendances, généralemer inconscientes, ont leurs lois qui sont exigeantes, précise bien qu'ignorées la plupart du temps. Ces tendances ont le dynamisme profondément secret et cependant perpétuell ment en tension. Ces tendances sont un des mobiles perm nents de nos actions, mobile inconscient qui peut laiss croire que nous avons obéi seulement à des motivatio intellectuelles délibérées. Et c'est toute l'équivoque des par doxes d'une intelligence qui se croit libre, et qui, trop so vent, n'est que serve.

Il est puéril de nier l'originalité des travaux de ces qu rante dernières années sur l'inconscient, sous prétexte q Sénèque et Bossuet ont prononcé ce nom ! Il faut avoir

simple honnêteté d'admettre l'originalité profonde des découvertes psychologiques de Freud. Et la métaphysique, regrettablement empiriste à laquelle il sacrifie, ne doit pas faire nier systématiquement, dans un même anathème, les vérités psychologiques obtenues, même quand elles paraissent déroutantes. Un catholique surtout ne doit pas avoir peur de suivre une discipline scientifique, même bouleversante, si elle est intellectuellement probe et honnête. Toute vérité partielle participe à la Vérité incréée. Notre foi affirme l'unité du cosmos. Cette sérénité parousiaque doit admettre tout effort laborieux d'analyse, sans réclamer une synthèse mise au point chaque jour. Il faut savoir attendre, et savoir combien il peut être fructueux de buter, parfois un temps assez long, devant d'apparentes antinomies. Il ne faut jamais refuser ces dernières, sous prétexte de confort apologétique. « Mieux vaut accord tacite que manifeste » dit Héraclite, cité par le Père Lagrange au début de son Évangile.

Plus que tous autres, les catholiques seraient impardonnables de ne pas connaître le propre d'une psychologie nouvelle, audacieuse il y a quarante ans, classique aujourd'hui dans bien des milieux, qui a apporté — en dehors de son but essentiel et premier, qui est de faire une psychologie scientifique, honnête et vraie — des lumières particulièrement riches sur l'*incarnation de la vie des vertus*. Le simple titre d'un livre assez récent (1) situe avec force la perspective nouvelle.

■ ■ ■

Tout le travail du Dr Odier tourne autour de deux notions qui sont les pièces maîtresses de sa synthèse : les fonctions et les valeurs. Une *fonction* est un mode intéressé de satisfaction d'un besoin, d'une tendance individuelle, sans souci des conséquences sociales, morales ou spirituelles que cette réalisation porte en elle. Par contre on ne peut parler de *valeur* que dès l'instant où le moi accomplit un pas en dehors de la sphère délimitée de ces fonctions (c'est-à-dire de ses besoins instinctifs et affectifs, et de ses intérêts).

Tout l'effort éducatif, culturel, moral sera de subordonner les fonctions aux valeurs. Cette subordination, avant d'être

(1) Dr Charles Odier. Les deux sources consciente et inconsciente de la vie morale, 1 volume, 260 pages, 1943. Cahier de philosophie : Etre et penser. Édition de la Baconnière, Neufchatel (Suisse).

rationnellement et clairement acceptée, sera d'abord imposée par le milieu, l'entourage, dès le très jeune âge. Par mode de défense, les fonctions sont refoulées progressivement dans l'inconscient; c'est la tâche de ce qui est appelé, à tort partiellement, le Surmoi. Par mode de réaction, cet inconscient latent demeure dynamique (c'est là une des vues les plus originales de Freud) et fait pression pour réapparaître. Le Surmoi — appelé aussi censure — fait bonne garde, mais peut se laisser suborner par des pulsions fonctionnelles qui, pour être acceptées par une conscience croyant s'en être libérée par le refoulement, se travestissent en vertus, ou plutôt en apparences vertueuses, venant à la rencontre des vraies vertus, qu'en réalité elles contaminent.

D'où il ressort une notion importante dans l'appréciation d'une vertu telle qu'elle est vécue : sa double motivation, consciente et inconsciente, *valorielle* et *fonctionnelle*. La motivation consciente répond aux exigences de la nature morale et rationnelle (et aussi de la surnature). La motivation inconsciente répond aux finalités obscures d'un inconscient plus ou moins tyrannique. Or l'organisation des fonctions inconscientes est centrée sur la réalisation de désirs biologiques, sur l'assouvissement d'un amour de soi, d'un amour narcissique, d'un égocentrisme impérieux. Nous arrivons à cette constatation banale et douloureuse que l'égoïsme est la tentation perpétuelle de la vie de l'esprit à la recherche des *valeurs*. L'analyse de l'inconscient projette des lumières nouvelles et aiguës sur la genèse et la vie de cet égoïsme, qui s'enracine au plus profond de nous-même, et risque de contaminer les valeurs les plus pures.

Une notion psychologique capitale, déjà aperçue intuitivement par les grands psychologues, s'affirme explicitement aujourd'hui : *l'autonomie morale*. Il y a autonomie morale lorsqu'une valeur n'est vécue que pour les motifs conscients qui la déterminent. Cette autonomie est le propre de la *santé* (psychologique) de la vie morale, dont l'équilibre affirme son indépendance à l'égard des fonctions inconscientes et du surmoi. Une morale malsaine (au point de vue psychologique) trahit une absence d'autonomie du moi par rapport au surmoi, un asservissement plus ou moins marqué aux exigences inconscientes des fonctions. Et il convient de bien marquer que la *santé* morale (autonomie psychologique de la vie morale) ne coïncide nullement avec la *perfection*

morale. Et on ne peut que constater, et déplorer, que plus une valeur est haute, plus elle est en danger d'une contamination parfois étrangement subtile. Il faut une oreille très humble et très prudente pour savoir écouter Dieu, sans lui prêter le langage du surmoi.

Le rôle du médecin (ou du prêtre en tant que psychologue) est d'aider le malade ou le pécheur à retrouver une morale saine *autonome*. Le rôle du moraliste est de diriger l'exercice de cette morale libérée. La confusion possible est double. Il y a le médecin qui voudrait nier la spécificité des valeurs morales, sous prétexte qu'elles sont si facilement contaminées, et que les pseudo-valeurs sont plus fréquentes et plus apparentes que les vraies. Il sortirait alors de son rôle de médecin en faisant à son insu de la métaphysique, et de la très mauvaise; et on ne saurait nier que Freud est souvent tombé dans cette erreur réductive. Inversement il y a l'erreur du théologien qui ferait appel aux valeurs pures, sans tenir compte des protestations de l'inconscient, ni de son pouvoir d'utiliser ces valeurs à des fins fonctionnelles. Il risquerait de se tromper deux fois : oublier les contaminations possibles devant un acte apparemment de haute vertu, et, à l'opposé, rattacher uniquement au péché toute déficience dans la vie morale.

■ ■ ■

Il me semble qu'il serait bon d'analyser, dans cette perspective, nos vertus — ou plutôt nos conduites vertueuses. La vertu, en soi, se place dans l'univers clair et conscient de la moralité. L'acte vertueux est posé par un homme concret, fait de chair et de sang, d'intelligence et d'affectivité, de conscience claire et d'inconscient dynamique.

Les vertus ne sont pas des simples abstractions métaphysiques. Ce sont des actes humains. Même les plus spirituelles, les plus authentiques sont *incarnées*. Même si elles exigent de nous des efforts contre certaines tendances, elles ne sont jamais contre *toutes* nos tendances. La vertu (comme la grâce) n'est pas contre nature, même si elle est contre beaucoup de nos tendances naturelles. Toute vertu trouve dans notre tréfonds des correspondances, des complaisances, qu'il faut connaître et analyser avec précision.

Ces instances souterraines biologiques peuvent n'apporter

à la vie des vertus que leur dynamisme instinctif, souvent très vigoureux. C'est le cas le plus heureux, mais non le plus fréquent. Souvent cet apport souterrain et inférieur conserve trop d'autonomie. Il n'apporte pas à la vie des vertus un simple dynamisme anonyme, mais déjà une organisation pseudo-vertueuse qui contaminera plus ou moins profondément, plus ou moins longtemps, les vraies vertus.

Prenons, par exemple, la notion de pénitence. Sous le jour des vertus, c'est un détachement douloureux, voulu et accepté, pour permettre un attachement à une valeur plus haute. Pour la plupart des gens ce détachement n'a rien de spontané, ni d'instinctif, ni de « naturel » pour emprunter le langage courant. Il faut cependant connaître l'existence souterraine d'une tendance instinctive de pénitence, c'est-à-dire une satisfaction instinctive trouvée dans la douleur C'est le « masochisme » dont il ne faut pas ne connaître que les manifestations grossièrement perverses. Devant une macération pénitentielle d'un de ses dirigés, un directeur de conscience doit pressentir la double motivation possible d'une telle attitude. Il peut y avoir une vertu rédemptrice Il peut y avoir également une pseudo-vertu masochiste. Et il ne faut pas attendre l'éclosion, quinze ans plus tard, d'une névrose caractérisée, pour faire le point exact.

Il y aurait une analyse comparable au sujet de chaque vertu. Il faudrait détecter les instances souterraines qui peuvent se cacher et demeurer frémissantes derrière des notions de sacrifice, d'amour, d'obéissance, de désir de vie contemplative, de désir de vie active... Il ne s'agit certes pas de promener un regard sceptique et désabusé, et s'acharner à douter des efforts vertueux de chacun. Au contraire, c'est servir la cause des vertus que de montrer l'insidieuse tentation de notre propre nature à peupler de masques, si nous n'y prenons pas garde, un univers que nous désirons très pur, mais que nous ne devons jamais considérer comme désincarné.

Pardonnez, mon Père, ces réflexions un peu longues et un peu techniques, sur ce sujet où, par vocation, nous sommes appelés, l'un et l'autre, à nous rencontrer.

Je vous prie de croire à ma très affectueuse sympathie,

Dr Nodet.

*Bourg-en-Bresse, juillet* 1946.

# Le pèlerinage des Prisonniers à Lourdes

## IMPRESSIONS D'UN PRÊTRE

Ce fut d'abord, comme pour tous, une fête de l'amitié. Celles que nous avons liées là-bas sont d'un tel grain que rien n'en a changé. C'est peu de dire que cette amitié est immuable. Elle est vivante. Le ressac du temps et de la vie ne l'a pas effritée, mais il semble qu'elle ait grandi secrètement, qu'un travail caché d'enracinement a lié nos cœurs au cours d'une année de séparation, sans même que nous nous en doutions.

Ce sentiment soudain d'être à l'aise, enfin, après bien des expériences divergentes, avec ces hommes que nous avons connus là-bas, est-ce seulement le plaisir de retourner au passé, d'exhumer des souvenirs qui maintenant paraissent tous pleins de douceur? Il y a plus. Nous n'avons pas fait que regarder le passé. Aujourd'hui encore, l'âme commune, la masse de réactions communes qui était devenue notre patrimoine, garde sa valeur propre. Nous n'avons pas eu conscience que notre expérience ait perdu de l'actualité. Si nous gardons la nostalgie de la vie d'équipe et de simplicité que les circonstances là-bas favorisèrent, c'est que nous sentons bien que ces choses sont plus que jamais nécessaires. Nous avions appris un message, et le seul sentiment de tristesse qui ait pu se glisser dans notre rencontre est à savoir si nous avons été fidèles à ce message. J'y ai pensé tout au cours des trois journées, et peut-être n'ai-je pensé qu'à cela. Ce que nous avons appris est peut-être tellement profond, d'ailleurs, qu'il n'est pas étonnant que des mois et des mois soient nécessaires,

à nous qui avons perdu là-bas le goût de parler et de palabre pour mettre au jour en termes explicites ce que nous avon senti, la saveur juste d'une certaine expérience spirituelle.

La résumer, cette expérience... comment ne pas souffrir d'n'être pas à la fois penseur et poète pour lui conserver tou sa richesse vivante et toute sa profondeur. Il me semble qu son premier élément est un sens nouveau de l'homme. Comm une protestation de notre âme de chrétiens contre la vilen qui s'étalait pendant ces années de convulsions brutales — o eût dit qu'un abcès de l'âme humaine eût crevé, nous révéla des abîmes insoupçonnés de bassesse jusqu'à nous faire dout parfois, pour certains êtres, que leur âme fût naturellemen inclinée au bien et au beau (je pense à la prose vile et ha neuse des journaux nazis, aux vomissements de haine par o semblait exclusivement s'exprimer ce Lagerführer, au sadisn de ce tortionnaire frappant une femme enceinte) — comn une protestation nous avons prospecté passionnément les êtr qui nous cernaient et nous les avons trouvés beaux. La fr ternité des camps a contribué à faire tomber les cloison minces qui dans la vie d'avant paraissaient si étanches. Da la souffrance et l'angoisse niveleuses nous nous sommes aus retrouvés si frères! Ne serait-ce pas juste de dire que no avons acquis un plus juste sens de l'*essentiel*. L'essentiel po la vie matérielle; l'essentiel pour juger un homme; l'esse tiel dans notre démarche vers Dieu.

La tentation permanente du prêtre n'est-elle pas d'être a caparé par ses fonctions religieuses et l'organisation humai de son action au détriment de l'esprit de religion et de s influence réelle? Là-bas, liés et contraints, sans possibilité développement liturgique et d'organisation savante, nous avo senti à n'en pas douter que cela n'était pas l'essentiel. Util nécessaire même. Mais il y donc des degrés dans le néce saire? Ce qui est fondamental, pensions-nous, ce qui constit la vibration de base d'une âme en qui Dieu trouve résonanc c'est le sentiment profond, pur et à la fois inexprimable comn une source, de la communauté humaine. Pour mieux dir c'était la perception en pleine lumière que ce qui est huma profondément est en même temps religieux, que l'amitié déba rassée de toutes les contingences sociales, de toutes les i plications d'intérêt immédiat — qui lui sont en temps ordinai à la fois un prétexte et une entrave — cette amitié s'orient plus facilement vers le Dieu qui scelle tout amour.

Et nous savons bien que c'est cela d'abord qui nous unit. Faut-il dire — mais alors en nous défendant d'être fermés sur nous-mêmes — que nous n'avons plus retrouvé dans l'atmosphère du retour cette saveur qu'on ne peut confondre, cette incidence particulière de lumière sur nos relations avec les autres? Nous avons retrouvé, bon gré mal gré, des habitudes et des conformismes sociaux et spirituels, et c'est à composer avec eux, à acclimater dans leur monde l'exigence nouvelle rapportée de là-bas, que nous avons cette année sourdement souffert.

Nostalgie, oui. Sentiment d'être exilés de nouveau. Mais qui deviendra fécond lorsque, ayant sourdement travaillé nos âmes, il s'explicitera. Et qui déjà, tâtonnant, s'oriente avec sympathie vers des formes de vie plus fraternelles que nous voyons s'ébaucher autour de nous. Tous les prêtres que j'ai retrouvés à Lourdes sous le signe de nos souvenirs de travail apostolique en équipe, ont, peu ou prou, tâté d'une vie communautaire et simple pendant cette année. Nous n'avons pas tant parlé d'un passé anecdotique que de ce qu'il nous a laissé de définitif dans l'âme et de ce qu'il avait de prophétique, surpris de pouvoir tendre la main aussi facilement à ceux qui sont restés au pays, que les événements ont façonnés de manière semblable. Surpris de nous remettre si bien au fil de l'Eglise vivante.

Nous avons retrouvé nos militants, nos chrétiens. Joie de les retrouver fidèles. Sentiment aigu que cette fidélité est merveilleuse et que le Seigneur veille parmi nous. Mais aussi, nous retrouvions chez eux une note de solidité spirituelle qui peut bien être attribuée à leur exil. Ils étaient, ces hommes, d'une *tranquillité magnifique dans leur foi.* Je ne pense pas qu'aucun de nous ait rapporté de Lourdes un souvenir plus marquant que celui de la force silencieuse qui se dégageait de nos processions. Cette masse d'hommes, où nous nous retrouvions fondus avec un vrai frémissement de joie, avait un caractère *personnel,* une pesanteur d'affirmation libre. Plus d'une fois, gagné sans doute par le même sentiment, l'abbé Rodhain exprima au micro, pendant les processions, ce sentiment de liberté massive qui fut la note foncière du pèlerinage. De quelle puissance irrésistible dut être la prière, la clameur profonde de cette foule, de quelle richesse la silencieuse contemplation de ces hommes devant la grotte...

Car, merveille de délicatesse que je ne saurais rendre, toute

cette puissance de flot venait battre avec respect autour d mystère murmurant de la Femme et de l'enfant Bernadett Ah, la Vierge... comme sa féminité et sa douceur allaient sua vement au-devant de notre démarche d'hommes! Ce déroule ment gigantesque du fleuve de feu, à la procession du soir, c défilé où nous portions encore, en souvenir, le poids de la souf france et de l'exil, cette protestation véhémente vers le ciel d tant de souffrances, ce cortège sombre des veuves et ces pan cartes aux noms sinistres de Buchenwald et de Ravensbrück ces énormes chiffres de stalag qui pesaient sur nos épaules — et en même temps, dans un accord secret, la douceur de Mari et sa beauté très pure... Nous sentions que cette douceur c cette beauté, dont la grâce du Christ nous gardait la saveu aux cours des mois de peine, nous avait sauvés du flot d violence et de bestialité.

Et je pensais ainsi à ces rénovations clandestines de no promesses cléricales, les 21 novembre, où nous nous efforcion de retrouver dans nos mémoires les strophes de l'hymne de l Présentation :

*Ergo nunc tua gens se tibi consecrat...*

Nous avons été, nous prêtres, l'objet de la sollicitude m ternelle de Marie. Cela, c'est une certitude que nous avor eue en Allemagne avant de la retrouver, plus évidente et plu auréolée de reconnaissance, à Lourdes dans le silence de l grotte. Elle fut la maman de l'exil (*exsules filii Evæ...*), ma plus spécialement, parce qu'elle est chargée de l'éducation d prêtres depuis qu'elle a élevé le Premier, elle a veillé à que nous nous assimilions la richesse d'expérience que con portait notre situation là-bas. Elle nous a introduits à un s cerdoce plus vrai.

Ainsi, en ces grandes heures de Lourdes, la statue q domine les pelouses du Rosaire semblait nous inviter à r garder derrière elle, dressé entre les rampes de la basiliqu comme entre ses deux bras maternels, le monumental aut qui fut le centre de toutes les manifestations. Et nous étio fiers de penser — oh, sans nous enorgueillir tellement — q notre sacerdoce, par la grâce du Christ vivant en nous, p la puissance de son intercession et la vigueur de cette host que nous avons jadis distribuée, avait été l'artisan d'une belle fidélité.

J. G.

# Les clés du royaume

Le cinéma commencerait-il à s'ouvrir aux réalités religieuses? Voici du moins plusieurs films dont les héros sont des prêtres ou des pasteurs : « Qu'elle était verte ma vallée », « La route semée d'étoiles » (Going my way) et « Les clés du royaume ».

Nous ne dirons rien ici du premier de ces films dont l'un des personnages essentiels, un pasteur gallois du siècle dernier, ne peut éviter de se trouver très loin du spectateur français catholique de 1946.

Le deuxième réussit ce beau tour de force de développer sans ennui et sans fausse note les péripéties tragi-comiques de l'entente difficile d'un vieux curé et de son jeune vicaire. Hélas ces deux prêtres ne sont pas des hommes de Dieu mais seulement de bien braves gens sincèrement dévoués à un idéal de bonnes mœurs, de secours aux malheureux, de bon compagnonnage, de bonne et saine joie de vivre.

Peut-être pensait-on par là rendre les personnages plus sympathiques, il nous semble — et en un sens, nous espérons — que cette fausse habileté apologétique fera scandale auprès de tous les « pèlerins de l'Absolu ».

« Les clés du royaume » (tiré d'un roman de CRONIN qui porte le même titre) a le courage d'aborder le sujet religieux par son fond. (Quoiqu'on ait cru nécessaire de développer à excès le côté « roman d'aventures en Chine », pensant sans doute et combien à tort, que le thème religieux ne pourrait pas à lui seul captiver l'attention).

Toute la vie du héros de ce film, un prêtre, illustre cet
vérité : la grâce est offerte à des sujets libres, elle ne trou
un chemin, ne s'enracine et ne fructifie qu'en ce que l'homm
a de plus vivant et de plus personnel. Voici d'ailleurs co
ment son évêque (qu'il a eu jadis comme élève) juge
prêtre dont les premiers efforts d'apostolat semblent ave
échoué :

> A mes yeux, expliqua Sa Grandeur, d'un ton méditat
> loin d'avoir échoué, tu as magnifiquement réussi. Tu
> besoin d'être encouragé, aussi puis-je risquer de t'
> faire accroire. Tu allies un esprit pénétrant à une âm
> tendre. Tu es capable d'apprécier la nuance à établir en
> tre réfléchir et douter. Tu ne comptes pas parmi c
> merceries ecclésiastiques, comme il en existe tant, d
> chaque article est bien emballé en petits paquets, facil
> à distribuer aux clients. Et ce qui me plaît chez t
> mon cher enfant, c'est que tu es dépourvu de cet
> assurance insolente, qui s'appuie sur le dogme bien pl
> que sur la foi (1).

Ce prêtre semble ne pas réussir parce qu'il demeure étra
ger à tout formalisme et à toute routine. Il refuse de s'appuy
*d'abord* sur tout ce qui peut être étranger et même seul
ment extérieur à la grâce : l'argent (il refuse l'aide, app
remment sauveur, de personnes intéressées), l'administrati
ecclésiastique (trop facilement caricaturée malheureusement
la personne d'un évêque mondain), l'esprit de caste (il noue
cordiales relations avec le pasteur protestant de sa mission
la gratitude (il refuse le baptême à un mandarin qui se croy
obligé de le lui demander parce que son fils avait été guéri p
le missionnaire), l'amitié (il n'essaye pas de forcer la co
cience apparemment incroyante de son ami mourant).

C'est ainsi que ce prêtre réussit à cause même de son r
pect de la grâce de Dieu et de la liberté humaine, c'est d
aussi qu'il ne réussit que dans la mesure où il échoue sa
cesse : il se contente d'aimer les hommes et d'en accept
la croix, plus soucieux comme le Fils de Dieu de faire
volonté du Père que de « réussir ».

S'appuyer « sur la foi plus que le dogme » ne revient pa

(1) CRONIN, *Les clés du Royaume*, Éd. de la Paix, Bruxelles, p. 165.

népriser le dogme mais à l'animer du dedans en lui donnant par là vie et fécondité. C'est ce qui n'est pas suffisamment manifeste malheureusement dans le film comme dans le roman qui auraient bénéficié de quelques mises au point opportunes montrant plus nettement l'utilité du cadre extérieur de la grâce. On pardonnera facilement cette lacune. Nous souffrons d'un tel excès inverse.

Les moins chrétiens comme les plus chrétiens des spectateurs ne peuvent manquer d'être atteints par ce magnifique appel de l'enseignement évangélique : « le royaume de Dieu est au dedans de vous ». C'est là une vérité toujours opportune même pour les plus « spirituels » d'entre nous.

A. P.

# A travers les revues

## Le prince de ce monde.

Dans une étude intitulée *Le problème du mal* (DIEU VIVA n° 6), le P. Bouyer remarque que pour les premiers chrétie le mal n'était ni une chose, ni un concept, mais très préci ment : quelqu'un, le Malin. *Libera nos a Malo* signifiait l'origine : Délivre-nous du Malin. Le P. Bouyer dévelo cette conception primitive en présentant à son sujet le tém gnage des premiers auteurs chrétiens : saint Paul, les syn tiques, saint Jean.

Pour saint Paul, le monde antérieur au Christ est un mon hanté. Il est dans un état où il s'est mis « par sa faute, dans lequel, encore qu'il ne puisse plus s'en tirer, il s'enfo librement chaque jour un peu plus, accroissant pour aut sa culpabilité originelle ». Deux expressions désignent état : l'esclavage, l'inimitié. A quoi il faut rapprocher Colère de Dieu qui pèse lourdement sur l'homme. Saint P dira que « nous étions par nature des enfants de colère (Eph. 2, 3) et que le Christ a pris « la condition d'esclav (Philip. 2, 7).

Quelle est donc cette inimitié? De qui sommes-nous esclaves? Le P. Bouyer énumère les ennemis dont pa saint Paul. D'abord, un premier couple : le péché et la m Puis un second : la chair et le monde (qu'il est difficile bien entendre puisque la condamnation portée sur eux s' compagne d'un grand optimisme sur le corps et la créati promis à la gloire). Ils désignent l'état de fait où la réal créée se trouve. Il faut d'ailleurs rapprocher ici le terme *siècle* qui désigne l'économie du monde présent et toujo en mauvaise part.

Si l'on se souvient que pour la croyance juive l'économ du monde a été confiée aux anges et que la loi a été tra mise à Moïse par leur ministère, on pourra commencer deviner la pensée de l'Apôtre. Pour saint Paul,

il apparaît qu'une part au moins de ces anges a dû se détacher de Dieu. En tous cas elle lui est visiblement opposée actuellement. Faisant écran entre lui et nous, entretenant en nous l'illusion qu'ils constituent la réalité ultime — et donc divine — dont le monde dépend, ces recteurs des éléments et des astres nous tiennent dans la servitude. Par leur tromperie, par la fausse sagesse qu'ils enseignent aux hommes, comme par la séduction qu'ils exercent sur leurs appétits sensibles, ils sont parvenus pour notre grand dam, à nous entraîner dans leur inimitié...

Pour mesurer l'empire de l'Ennemi, précisons que pour aint Paul, la victoire du Christ dépouillant les Puissances étend aussi bien aux bons anges qu'aux mauvais. Le dépouilement atteint tout l'ensemble des puissances supérieures infradivines. De même que, par ailleurs, toutes ces puissances onnes ou mauvaises, demeurent jusqu'à présent les exécuteurs des hautes œuvres de Dieu (1 Cor. 5, 5; 2 Cor. 12, 7).

Mais ce qui passe la mesure du paradoxe, c'est que parmi os ennemis, il faut ranger non seulement la Colère de Dieu, lont « Jésus nous délivre » (1 Thess. 1, 10; Rom. 5, 9, etc.), ıais même la Loi de Dieu, qui pourtant est sainte (Rom. 7, 12)! La loi accomplit la colère » (Rom. 4, 15), c'est pourquoi vous êtes morts à la loi » (Rom. 7, 4).

Qu'est-ce à dire? Sinon que pour saint Paul il y a deux ɔconomies divines successives. L'une était établie sur la subordination du monde physique aux « puissances » invisibles, ɔréées par Dieu dans le bien, et spécialement à leur chef, le rince de ce monde. Après la prévarication de son chef, cette ɔconomie a échoué. Cependant elle subsiste provisoirement. es *recteurs de ce monde* (Eph. 6, 12), tout en en abusant et n la pervertissant y conservent avec leur fonction leur autoté d'origine divine. Dans la seconde économie, c'est l'humaité nouvelle du Christ qui règne au nom de Dieu.

Ceci explique que les bons anges subissent le contre-coup e la défection de Satan, puisqu'ils sont membres d'un orgaisme spirituel déchu dans sa tête et par suite dans sa structre. Dans la nouvelle économie, ils n'ont plus la place 'honneur ; ils sont les auxiliaires du Second Adam. Mais atan n'est pas encore totalement supplanté. La poursuite de ɔn règne consomme son propre désastre. Soit qu'il damne ɔec lui ceux qui se solidarisent dans sa révolte et que la olère de Dieu atteint à travers lui, « soit qu'en crucifiant Christ, chef et corps, il déchire la schédule d'après laquelle monde lui appartenait » (Col. 2, 14). Cette schédule était Loi. « Bonne en ce qu'elle exprime la volonté divine de ıstice qui est comme la trame du monde », mais ennemie

de l'homme en ce qu'elle le rend esclave de Satan dès qu consent à sa révolte.

> Il apparaît ainsi que la tendance diabolique est to jours une inhibition. Elle s'en tient à un premier sta des initiatives divines. Elle se refuse à en suivre l élargissements. Elle retient ce qu'elle a. Mais elle dépassée et comme noyée par le flot montant de l'amo

L'épître aux Philippiens désigne les deux princes successi du monde en parlant de *celui qui a voulu se saisir com d'une rapine de l'égalité avec Dieu et qui a été précipité, Celui qui s'est anéanti lui-même dans la générosité de s amour et qui a été élevé au-dessus de toute puissance d'amo* (ch. 2). Pour saint Paul, la Rédemption est la solution du p blème du Malin.

Chez les synoptiques, le P. Bouyer remarque que le min tère du Christ s'ouvre, aussitôt après son baptême, par rencontre avec Satan. Dès que l'Esprit de Dieu est descen sur lui, Jésus va au désert pour rencontrer Satan et vain ses tentations. L'Evangile s'inaugure comme la genèse : rencontre du Nouvel Adam avec l'esprit du mal. Les exp sions des démons dont les manifestations extraordinaires compagnent l'entrée du Christ en ce monde, les guérisons p sentées souvent comme des exorcismes, sont ensuite l'œu typique de Jésus. Le règne de Dieu, inauguré par le Chri débusque celui de Satan, fortifié en ce monde par la faible du vieil Adam. Mais, comme le dit la parabole de l'ivra les deux règnes resteront inextricablement mêlés jusq l'écrasement total de Satan à la Parousie.

Quant à saint Jean, il présente son Evangile comme drame cosmique où la lumière vient affronter les ténèbres les dissiper au prix d'un conflit mortel. Le Christ est lumière du monde, mais les ténèbres ne le reçoivent pas, qui signale une hostilité positive. *Vous ne pouvez écouter parole..., vous provenez de votre père le diable... Celui qui de Dieu écoute ce que Dieu dit* (Cf. Jn. 8, 42-47).

Les versets suivants de l'épître aux Hébreux peuvent t résumer : *Puisque les serviteurs* (les hommes) *participent sang et de la chair, lui aussi* (le Christ) *y a semblablem participé, afin d'anéantir par la mort celui qui avait la pu sance de la mort, le diable, et de les réconcilier, eux qui, la crainte de la mort, étaient tenus en servitude toute l vie* (Heb. 2, 4).

Le P. Bouyer signale enfin les riches développements q son enquête pouvait avoir dans la patristique, dans la sp tualité monastique primitive (le moine n'était-il pas celui q

à la suite du Christ, s'enfonçait au désert, poussé par l'esprit, pour y rencontrer le diable et le vaincre?) et dans la liturgie : on trouve dans la liturgie baptismale et dans les offices de la semaine sainte une survivance de ces anciennes conceptions.

Un exposé aussi magistral ne saurait passer inaperçu. Il nous signale tout ce que notre enseignement a laissé tomber d'un héritage pourtant indubitable et traditionnel. Pouvons-nous ajouter cependant qu'une telle étude laisse encore intact le problème du mal en théologie? L'œuvre du théologien n'est-elle pas une confrontation de son intelligence avec le donné révélé pour essayer de se l'assimiler? Le P. Bouyer a fait un très bel exposé du *donné*. Mais comment va réagir l'âme vivante du croyant, adhérant humblement au mystère, mais en même temps avide d'intelligence et de compréhension? En disant que les premiers chrétiens voyaient dans le mystère du mal non un concept, ni une chose, mais quelqu'un, on ne fait que reculer le problème. Car enfin, d'où vient le mal dans le Malin? Qu'est-ce que le mal dans le Malin? Ne va-t-on pas être obligé, à ce plan, de reproduire la distinction entre être et non être, grâce à laquelle on pense rendre compte d'un si déconcertant mystère? Et si telle est la cause suprême du mal dans le Malin, il faudra bien que le même principe intervienne en tout mal, en ce monde, que le Malin y soit ou n'y soit pas. L'explication du mal par le Malin ne peut être une solution ultime en théologie.

Comme si Satan était particulièrement déchaîné aujourd'hui, nombre de revues s'attachent à élucider son action et son rôle. Citons RIVISTA DEL CLERO ITALIANO (Oct. 1946) : *Satana, il satanismo e la civiltà comtemporanea* et LIFE OF THE SPIRIT (Aug. 1946) : *The aspostolate of Satan*. Nous en profitons pour saluer en passant la parution de cette revue sœur.

## La formation religieuse.

La NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE (Sept. 1946) publie un numéro spécial sur *Les problèmes de formation religieuse*. Celle-ci y est successivement étudiée dans la famille, au catéchisme paroissial, à l'école, et par les œuvres de jeunesse. Numéro très riche de renseignements et d'expérience. Nous regrettons simplement qu'aucune place n'ait été faite à la liturgie. On le remarque bien à la fin en cataloguant la liturgie parmi les domaines qu'il resterait à explorer. Mais cette façon de la reléguer parmi d'autres choses montre le cas que l'on en fait. Quoi d'étonnant d'ailleurs lorsque l'on considère l'ésotérisme absolu dans lequel elle s'est aujourd'hui enfer-

mée? Les baptisés eux-mêmes, les initiés, comprennent-ils ce dont elle parle, dialoguent-ils avec elle? Il semble que la liturgie ait perdu une de ses fonctions qui était une fonction formatrice, éducatrice. Et l'enseignement religieux qu'elle ne donne plus est assuré exclusivement par les institutions extra-ecclésiales : familles, écoles, mouvements de jeunesse, catéchismes de salles paroissiales, etc... La liturgie des catéchumènes elle-même, qui n'était pas autre chose que les méthodes actives (avant la lettre) appliquées à l'enseignement et à la formation selon la bible, est devenue quelque chose de purement rituel. Elle ne forme plus. Mais en évinçant cet ancien type d'enseignement, on en a créé un nouveau. Les anciens chrétiens étaient formés par la longue maturation en eux-mêmes du cycle liturgique dans lequel ils étaient plongés. Les psaumes étaient la prière essentielle; ils donnaient le ton à l'âme, ils lui communiquaient le sens de Dieu. Toute l'histoire d'Israël, peuple de Dieu, figure de l'Eglise et de l'âme, aboutissant au mystère du Christ et à son sacrifice perpétuellement renouvelé sur l'autel, était non seulement parcourue sur la bible, mais vraiment revécue chaque année par l'âme chrétienne. Toute cette eau vive inlassablement répandue dans l'Eglise par sa liturgie produisait dans l'esprit qui y buvait des fruits de vie. Et tout cela se passait autour de l'autel, comme une perpétuelle initiation sacrée dans la Maison de Dieu. Mais il n'est pas étonnant que celle-ci ne la donnant plus, notre époque ait cherché à remplacer cette ancienne pédagogie active. Elle le fait nécessairement en dehors de la liturgie qui a perdu son ancien rôle de maïeutique. Elle le fait à l'école, à la maison, dans les mouvements. Et il faut avouer pour la gloire des nouveaux maîtres qu'elle le fait aujourd'hui magnifiquement.

Il y a cependant plusieurs essais de liturgie vivante qui font bien augurer de l'avenir. A propos d'une expérience de *Vigiles de carême*, Dom Van Herck, o. s. b. (PAROISSE ET LITURGIE, 1946, n° 2) conclut :

> On mesure combien serait utile un choix de textes de l'Ecriture et un choix de textes patristiques inspiré du bréviaire qui serait édité en vue de ces veillées paraliturgiques. C'est ici que les moines pourraient donner au clergé une aide précieuse, eux pour qui ces textes sont familiers. Dans le domaine du chant leur aide serait bien précieuse aussi. Tout est à faire. Pour rendre aux fidèles le goût de la liturgie il nous faudrait des psaumes et des hymnes en français qui soient musicalement très beaux et très simples, et dont le contenu lyrique et théologique soit, si possible, au niveau des hymnes du bréviaire. De modestes efforts comme les nôtres devraient être suivis d'un travail cohérent qui mobilis

tous les éléments créateurs dans le monde de l'art et de l'édition religieuse, en vue d'équiper le clergé de bonne volonté pour une action liturgique cohérente et conquérante.

## Le sens spirituel.

Dans les EPHEMERIDES THEOLOGIÆ LOVANIENSES (Janv.-Juin 1946) Dom Gribomont, o. s. b. publie une étude intitulée *Le lien spirituel des deux testaments selon la théologie de saint Thomas.* L'auteur expose avec beaucoup de netteté les plans historiques successifs selon lesquels se réalise le Royaume de Dieu selon la bible, et, les divers sens que la lettre de la bible prend en référence à ces divers plans.

C'est par la trame même dont il l'a tissé que [Dieu] a fait de l'Ancien Testament une image du Nouveau, et de l'un et l'autre un type de la gloire. Les trois plans sont nécessairement parallèles; au second saint Thomas ajoute encore celui de l'âme fidèle, qui, pour sa part, réalise l'Eglise, et participe à la vie du Christ son modèle. Nous aurons donc quatre plans : Israël : Royaume de Dieu politique. Christianisme : Eglise ou Royaume de Dieu hiérarchique; âme chrétienne ou Royaume de Dieu mystique. Eschatologie : Royaume de Dieu parfait et glorieux.

Un principe qui, sous une forme toute scolastique, énonce une métaphysique très profonde, va nous permettre de passer de l'ordre des choses à celui des significations : *Idem est motus in imaginem, inquantum est imago, et in rem cujus est imago.* Ainsi tout ce qui est senti, pensé ou dit, des réalités israëlites en fonction de cette valeur religieuse qui en faisait des images, l'est implicitement et infailliblement, des réalités plus profondes qui transparaissaient dans l'image. A nos plans parallèles correspondront divers sens : Monde israëlite : sens littéral. Monde chrétien, social : sens allégorique, individuel : sens tropologique ; monde eschatologique : sens anagogique. (Ces trois derniers sens étant les sens typiques ou spirituels.)

...On cherche un critère pour discerner des accommodations arbitraires les vrais sens inspirés : nous pouvons enfin le formuler. [...Le sens spirituel] est à chercher dans le prolongement authentique du sens littéral, dans ces réalités qui, sur les plans profonds, correspondent aux valeurs religieuses inchoatives de la Lettre.

Ce critère permet de répondre à la question si débattue de l'existence du sens spirituel : il s'applique en effet là, et là seulement, où le sens littéral avait pour l'Israëlite une valeur religieuse inchoative, et non un but historique ou législatif purement profane.

Et là où la lettre de la bible est ainsi prégnante de sens spirituels, c'est dans la liberté même de l'Esprit que chaque chrétien, vivant dans l'Eglise, découvre la divine ampleur des mots. Le Royaume de Dieu arrivé, la révélation achevée, nous livrent la clé de l'écriture.

> Les Pères à l'envi affirment tenir du Christ, par les Apôtres, le mystère de l'Ancien Testament. Mais entendent-ils par là l'explication individuelle de chaque trait, par une tradition qui aujourd'hui serait rompue sans retour? Les libertés mêmes qu'ils se permettent nous sont un témoignage qu'à leurs yeux cette révélation chrétienne leur livrait une clé, qu'ils pouvaient appliquer eux-mêmes aux énigmes particulières. Et nous n'hésiterons guère à penser que les Apôtres en personne ne se croyaient pas obligés de se limiter aux exégèses que leur avait expressément livrées le Christ. En réalité, la communauté primitive avait une conscience intense d'être à la fois, et l' « Israël de Dieu », et le royaume céleste anticipé sur terre; elle vivait cette doctrine des trois étapes du salut, fondement de tout notre édifice; et c'est de ce point de vue qu'elle se sentait autorisée à reprendre à son compte, en la tranposant sur le plan spirituel, toute l'histoire du peuple de Dieu. Nous sommes ici à la source même de la Tradition.

## Prêtre-ouvrier.

Les Editions de la Pensée catholique à Liége ont lancé une « revue d'apostolat moderne » : EVANGÉLISER. Le n° 2 porte une chronique d'un prêtre ouvrier ou du moins mineur. Bien des journaux ont déjà parlé de ces prêtres. Et ce peut-être assurément une des fiertés de l'Eglise d'aujourd'hui que d'avoir su descendre non pas seulement dans la mine, mais vers tous ces *pauvres* qui jusqu'à présent n'étaient pas *évangélisés*, parce qu'ils ne connaissaient pas l'Eglise, parce que personne n'était venu jusqu'à eux. Viendra sans doute un temps — comme autrefois — où les mineurs et les ouvriers, devenus chrétiens, demanderont à leurs prêtres de se « libérer » du travail pour être davantage les ministres de Dieu auprès d'eux. Mais il faut d'abord que les ouvriers aient la foi, pour le comprendre et pour le demander.

Comme le Christ est d'abord descendu vers nous afin de nous élever jusqu'à Dieu, ainsi faut-il que le prêtre aille vers tous les hommes afin de les ramener à l'Eglise de Dieu. La « descente », certes, n'est pas un but, mais elle est aussi nécessaire au salut des hommes que l'Incarnation dont elle est le prolongement : *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie.* Réjouissons-nous de la belle mission de ces nouveaux apôtres.

A.-M. H.

# Les Livres

## Spiritualité.

Les éditions du Carmel viennent de publier trois petits opuscules, d'une belle présentation, mettant en circulation quelques-unes des idées fondamentales de la spiritualité de sainte Thérèse de Lisieux, d'une particulière actualité.

*L'Oraison enseignée par sainte Thérèse de Lisieux.* On y retrouve quelques-unes des meilleures pages extraites du chef-d'œuvre du P. PETITOT O. P. : « Une renaissance spirituelle », sur « la contemplation préférée à l'action, la nécessité primordiale de l'oraison et sur la vie d'oraison de sainte Thérèse de Lisieux ramenée à la liberté et à la spontanéité de la voie d'enfance spirituelle.

Le second opuscule : *La vie active d'une contemplative,* du chanoine THELLIER DE PONCHEVILLE, met bien en relief la prodigieuse fécondité apostolique de la vie de prière et d'immolation de la sainte carmélite, devenue la patronne de toutes les missions et l'auxiliaire, souvent miraculeuse, du sacerdoce.

Le R. P. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, en des réflexions et notes précises sur *La doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus sur le purgatoire* nous laisse entrevoir les richesses de la spiritualité thérésienne quand on la compare aux dogmes chrétiens. Il y a, dans cette étude, un exemple indicatif des riches virtualités de la spiritualité de la grande sainte de Lisieux qui ne manqueront pas de se manifester à l'occasion des problèmes que la vie de l'Eglise posera dans l'avenir.

M. P.

*Sanjuanistica. Studia a professoribus facultatis theologicæ ordinis Carmelitarum discalceatorum edita.* Romæ, 1943, gr. in-8°, XXIII, 537 pp.

Pour commémorer le quatrième centenaire de la naissance de saint Jean de la Croix (1542), les professeurs du Collège international des Carmes déchaussés de Rome ont publié un gros volume d'études sur le grand docteur mystique, rédigées en italien, en espagnol et en français, et précédées chacune de quelques lignes de sommaire en latin.

Les trois premiers travaux constituent comme une introduction à l'œuvre littéraire de saint Jean de la Croix. En étudiant le dyptique : Montée du Carmel - Nuit obscure (*El diptico Subida-Noche,* pp. 27-83), le P. Juan de Jesús María, fait surtout œuvre d'analyse, s'appliquant à dégager les thèmes essentiels de l'ouvrage et à en suivre minutieusement le développement, tout en caractérisant le genre littéraire du livre, en fonction du but poursuivi par l'auteur. On sait que la plupart des éditions de la *Subida,* depuis la première parue à Alcala en 1618, comportent une représen-

tation allégorique de la montagne de perfection, destinée à schématiser les enseignements du livre. Le P. Edmondo-M. della Passione (*Il « Monte » di S. Giovanni della Croce*, pp. 3-24) étudie l'évolution de cette illustration jusqu'aux restitutions récentes du dessein primitif, dues au P. Lucien-Marie et surtout au P. Gabriel de sainte Marie-Madeleine. A son tour, ce dernier présente la genèse et la doctrine du *Cantique spirituel* (*Le Cantique de l'amour*, pp. 87-132). De délicates questions critiques se posent au sujet de la seconde rédaction du *Cantique*. Dom Chevallier en a rejeté l'authenticité, argumentant en particulier d'une certaine infériorité doctrinale par rapport à la première rédaction. Sans instituer proprement une nouvelle discussion critique, le P. Gabriel de sainte Marie-Madeleine croit au contraire pouvoir déceler dans la seconde rédaction un réel progrès doctrinal, et y voit la main de saint Jean de la Croix.

Des études doctrinales qui suivent, il faut retenir principalement celle du P. Nilo di San Brocardo, *Demonio e vita spirituale* (135-223) qui attire heureusement l'attention sur un aspect de la doctrine sanjuaniste trop peu mis en lumière, — et celle du P. Benjamin de la sainte Trinité, *Education sanjuaniste*, (pp. 305-366) qui a le mérite de souligner le caractère éminemment pratique de l'œuvre du saint docteur.

Le recueil se termine (pp. 413-528) par une étude historique solidement documentée consacrée aux péripéties douloureuses de la réforme thérésienne, qui allèrent jusqu'à entraîner pour Jean de la Croix une humiliante incarcération. Le P. Victor de Jésus Maria a heureusement intitulé son travail *Un conflicto de jusrisdicción. L'histoire de toutes les* réformes religieuses, du XIVe au XVIIe siècle, est très souvent assombrie par ces luttes fratricides issues dans bien des cas du zèle de princes temporels ou de puissants prélats qui usent de leur autorité et de leur crédit en cour de Rome pour obtenir en faveur de leurs protégés des exemptions à la juridiction normale de leur ordre, créant ainsi des conflits d'autant plus douloureux que les deux partis défendent légitimement leurs droits. C'est dans cette perspective qu'il faut voir l'incarcération de saint Jean de la Croix, considéré par ses supérieurs comme désobéissant et rebelle, la qualité profonde de sa vie et de sa doctrine n'étant pas en cause.

Un tel recueil ne s'adresse pas au grand public. Mais théologiens, théoriciens de la spiritualité et historiens trouveront certainement profit à le lire.

A. D.

Dom Marmion. *Consécration à la Sainte Trinité.* Texte et Commentaire. In-12 de 260 p. Éditions de Maredsous, 1946.

Dom Thibaut, l'éditeur et biographe de Dom Marmion, continue, de vingt façons diverses, à monnayer à notre usage et pour notre plus grand profit les richesses contenues dans l'œuvre de l'Abbé de Maredsous. *Nova et vetera.* En ce nouveau volume, il offre au lecteur, commentée par des textes nombreux extraits de ses trois grands livres et de ses lettres et notes spirituelles, une admirable *Consécration à la sainte Trinité* écrite par Dom Marmion à Noël 1908. A ce moment, le

grand moine était depuis près de dix ans à Louvain, dix années qui furent pour lui singulièrement fécondes en approfondissement doctrinal et en enrichissement spirituel. Alors se fixent les grandes lignes de sa dévotion au Verbe incarné; alors aussi cette dévotion au Christ, vie de l'âme, le conduit à la sainte Trinité, dont il contemple les relations avec l'âme sainte. On devine la richesse de ces pages, et le profit qu'il y aura à les lire, — à les relire — et à les méditer. Grâce à Dom Marmion et à quelques autres, les chrétiens de cette génération auront retrouvé le sens du Christ et de son Corps mystique; il leur reste à retrouver le sens de Dieu et de son mystère, le sens de l'adoration et de la consécration. Ce volume ne pourra manquer de les y aider.

TH. CAMELOT.

F. CAYRÉ, Directeur de l'Année théologique : *De mon âme à mon Dieu. La voie intérieure.* (Cahiers spirituels Amor, série A : La vie chrétienne intérieure, I cahier), Paris, Office français du livre, 1946, 84 pp.

Cet itinéraire adopte la classification de la vie spirituelle donnée par saint Augustin dans son traité sur la grandeur de l'âme. Les degrés : adoption divine, purification, ascension, pénétration, perfection, sont moins connus que la division classique en trois étapes, mais ont avec elle beaucoup d'analogies. Le texte lui-même suit de près la pensée augustinienne et donnera envie de relire les ouvrages du docteur d'Hippone.

M.-L. T.

A. BROU, S. J. *Notre Mère à tous, Marie,* Toulouse, Apostolat de la prière, 1946, 174 pp., 50 frs.

Ce livre suit pas à pas la vie de la sainte Vierge, mais ce n'est pas une simple biographie; un juste et discret commentaire puisé aux bonnes sources; textes liturgiques, Pères de l'Eglise, exégètes, accompagne les faits évangéliques. On aimera relire sous cette lumière le récit de l'Annonciation. Pourtant il semble que l'A. exagère la connaissance que la Vierge avait des mystères de Dieu et la « présence sentie et réelle » du Christ « à l'âme de sa mère en dépit des distances ». Quelques phrases sans verbes choquent un peu.

M.-L. T.

F. LEBESCONTE, supérieur général des Eudistes : *Le Cœur de Marie d'après saint Jean Eudes.* Paris, Lethielleux, 1946, 236 pp., 175 frs.

On connaît peu les ouvrages, si gros pour des lecteurs modernes, de saint Jean Eudes. L'A. nous en donne quelques extraits qu'il enchâsse dans des considérations sur la beauté et la sainteté du cœur immaculé de Marie.

M. L. T.

## Théologie et liturgie.

FR. TAYMANS d'ÉPERNON, S. J., *Le Mystère Primordial; la Trinité dans sa vivante image.* (Coll. *Museum Lessianum,*

*Section théol.* 41.) Éd. universelle, Desclée de Brouwer, Bruxelles, Paris, 1946, in-8, 194 pages.

Allons-nous voir réapparaître dans la conscience chrétienne ce sens aigu du « Mystère primordial », qu'avaient nos pères dans la foi aux premiers siècles de l'Église ? N'est-il pas normal, qu'après s'être attaché avec plus de ferveur au caractère sacré du monde et de l'histoire, à la sainte Humanité du Christ, et à la vie du Corps Mystique, le peuple de Dieu soit conduit, selon les lois de la Révélation, des événements d'ici-bas au Père tout-puissant, du Messie au Fils unique, et de la communauté des saints à l'Esprit vivifiant ? Le livre que nous avons sous les yeux, favorisera ce renouveau dans le clergé et parmi les fidèles, en liaison avec le message de Sœur Élisabeth-de-la-Trinité, et les quelques ouvrages déjà parus sur le sujet.

L'introduction, ainsi que les deux chapitres intitulés « les Missions divines », et « le Mystère et les Mystères », — ces chapitres VII et VIII sont les meilleurs du volume, — nous ont plu par le haut sentiment qu'a l'auteur de la primauté absolue du dogme de la Trinité dans la doctrine et la vie chrétiennes. Cette primauté d'ailleurs n'est pas d'ordre psychologique, comme si nos rapports avec Dieu devaient s'inaugurer au plan de la conscience dans l'éblouissement des Personnes divines, et non dans la rencontre de la Providence, du Christ et de l'Église ; mais elle est celle d'un principe d'où tout découle en fait et où tout en droit nous ramène ; la liturgie ne nous enseigne-t-elle pas qu'un vrai chrétien n'agit qu'après s'être signé au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, et ne termine une action qu'en les invoquant, comme il ne s'est engagé dans la foi qu'en professant les trois parties du *Credo* pour recevoir le baptême des Trois, et n'achève sa vie terrestre que dans un « Gloire au Père... » éternel !

Là où nous sommes moins d'accord avec l'auteur, c'est sur les cheminements que doit suivre chacun de nous pour accéder, à partir d'une foi encore inculte, aux obscures clartés de la contemplation. Le Père T. d'E. mise presque exclusivement sur le symbolisme de la société humaine et sur les trois aspects d'activité, de passivité et d'harmonie où il voit la marque trinitaire imprimée sur toutes les réalités de ce monde. C'est un gage aujourd'hui de succès. Certes nous ne condamnons pas cette méthode ; mais elle nous paraît de moindre valeur auprès de la pédagogie divine elle-même telle qu'elle se manifeste dans les deux Testaments et se résume dans le *Credo*, et auprès des procédés précis d'élaboration du dogme que nos plus grands théologiens ont soigneusement mis au point pour exploiter à fond le donné scripturaire. Au reste l'influence de la sainte Écriture sur ces chapitres II à VI et IX, nous semble un peu lointaine, le lecteur, malgré le chapitre liminaire (chap. I, Simple rappel des données de la Révélation), n'en retrouvant guère l'inspiration directe, comme dans les autres parties du livre. Quant à la théologie de la Trinité, on en utilise uniquement dans ces chapitres les conclusions, qui viennent coiffer les pages lyriques où l'on a chanté la société des hommes et l'harmonie des choses.

Ces réserves faites sur une partie de l'ouvrage, il reste de

très bons passages, qui contribueront à rendre au clergé et aux fidèles le sens du « Mystère Primordial », et susciteront peut-être le volume magistral que nous attendons encore, mais que des essais comme celui-là préparent indubitablement.

Jean ISAAC.

DOM FLICOTEAUX : *Le sens du Carême.* Bloud et Gay, Paris, 1946, 112 pp.; 16, 5 : 40 frs.

Un opuscule à recommander d'autant plus vivement que nous avons, même dans les milieux dits religieux, perdu la notion de ce qu'est le Carême, « retraite » de préparation aux solennités et aux joies pascales. Dom Flicoteaux nous montre, en se basant surtout sur les textes liturgiques, que ces quarante jours sont une période de pénitence et d'ascèse, de purification du cœur et de croissance dans la vertu, mais aussi, et par le fait même, une période de joie, cette joie de l'âme qui en paix avec elle-même, cherche et trouve Dieu. M.-L. T.

## Biographie.

M. NÉDONCELLE; *La Philosophie religieuse de John Henry Newman.* Strasbourg, Impr. « Sostralib », 1946, in-325 pp.

Dégager de l'œuvre de Newman une philosophie, fut-ce une « philosophie religieuse », et cela à l'usage d'esprits français sensibles à la rigueur des constructions logiques, était une entreprise difficile. Car Newman, — c'est son originalité et sa grandeur — a pensé surtout psychologiquement et historiquement. On saura gré à M. l'abbé Nédoncelle, récemment nommé Maître de Conférences à la Faculté de théologie catholique de l'Université de Strasbourg, d'avoir analysé et classé avec clarté les éléments philosophiques des grands thèmes newmaniens. Il s'est tenu très près de son auteur et n'a pas cherché à systématiser. Avec beaucoup de discrétion il se situe, par son interprétation, dans le courant actuel qui, corrigeant Dimnet et Brémond, évite d'attribuer à Newman un antiintellectualisme et des démarches surtout sentimentales. Sur tel ou tel point (par ex. sur le sens des inférences, pp. 191 s.), l'abbé Nédoncelle propose une interprétation personnelle. Il esquisse aussi des rapprochements avec d'autres philosophes: Kant, Kierkegaard, Bosanquet. Son travail fournira des cadres et des directives utiles à ceux qui voudront entreprendre l'étude des principales œuvres d'un homme dont le message, placé providentiellement à la naissance du monde moderne, est loin d'avoir reçu l'attention et exercé l'influence qu'il mérite. Y. C.

RENÉE ZELLER, *Le Roman de Fabiola,* (d'après le Cardinal Wiseman), 1 vol. in 8° de 181 pages. Ed. I. P. C., 17 Bd. Malesherbes, Paris.

Le livre de Renée Zeller est vivant, alerte, rapide. Il se lit comme un vrai roman, disons même comme un roman d'aventures. Il a surtout le mérite de nous plonger dans un climat savoureux de primitive Eglise et d'authentique christianisme: La plupart des paroles mises sur les lèvres de nos héros est tirée des Actes des Martyrs. Ce livre a donc une haute portée spirituelle. M. D.

R. GUICHARDAN, *Jean Traversat (Etienne Duché). Scout routier. Un héros de la Résistance.* Bonne Presse, Paris. 1945; 189 pp. 19 × 12; 50 fr.

Quelle belle figure que celle de ce jeune homme, Routier solide, entraîneur toujours souriant, qui se jette dans la Résistance pour obéir à sa conscience et meurt à vingt ans, assassiné par les Allemands. L'aumônier de son Clan nous conte sobrement sa vie et nous laisse entrevoir, sous les faits et les exploits, la profonde vie chrétienne qui les inspira et qui fait de Jean Traversat un modèle pour les jeunes de notre temps.

M.-L. T.

FRANZ WERFEL, *le Chant de Bernadette*, roman d'une destinée merveilleuse, traduit de l'allemand par Yvan Goll, chez Albin Michel, 390 francs.

Un roman — dit l'auteur en sa préface — mais qui se déroule « à la lumière crue de l'histoire », tout en se permettant, au nom de la liberté poétique, des « resserrements chronologiques ». Ainsi averti, le lecteur se dispose à l'indulgence. Mais, pour peu qu'il connaisse Lourdes et Bernadette, il se voit sollicité à d'importantes concessions, touchant non seulement l'interprétation psychologique de certains faits mais même leur ordonnance naturelle. C'est ainsi, par exemple, que l'auteur trouve de belles convenances à faire mourir Bernadette un Jeudi (Jeudi Saint) alors qu'elle a rendu l'âme le mercredi de Pâques à 3 h. 15 de l'après-midi. Il fait assister à cette agonie le Curé Peyramale, mort, en réalité, deux ans avant son illustre paroisienne. L'effet ainsi obtenu est fort touchant. Mais comment ne pas être gêné par un récit qui défie aussi nettement ce que nous savons par ailleurs !

Quelles que soient donc les justifications qu'on peut faire valoir en faveur de semblables libertés, le lecteur averti sera en fait tiraillé fréquemment entre sa sympathie pour l'écrivain et les données de l'histoire. Trop confiant et docile, il risque d'alimenter sa sensibilité d'anachronismes et approximations dommageables à ses exigences intellectuelles les plus légitimes.

Ceci dit, il reste que Franz Werfel a écrit une évocation puissante et très attachante des événements de Lourdes. Une vie intense se dégage dont l'humble Bernadette est le foyer. Ce que les historiens ne font qu'abstraitement et ce que les auteurs spirituels négligent à l'ordinaire, Franz Werfel l'a fait brillamment, avec intelligence, gravité et humour selon le cas : nous plonger dans un milieu, nous faire respirer une atmosphère, nous dépeindre les divers états d'âme des contemporains de Bernadette. La foi de notre sainte opposée au rationalisme ambiant, son calme, voire son indifférence au milieu de l'agitation que soulèvent ses révélations, son clair bon sens triomphant des sophismes et embûches qu'on lui tend... prennent ici un relief saisissant. Qu'en est-il exactement des analyses psychologiques auxquelles se livre l'auteur ? Question difficile à résoudre et qui mènerait trop loin. Nous croyons seulement qu'à le prendre en bloc ce roman est à la hauteur du sujet et il parvient souvent à nous émouvoir profondément.

Ceci est d'autant plus digne d'intérêt que Franz Werfel est juif. Qu'il puisse présenter au grand public un sujet aussi délicat sans nous froisser témoigne de sa richesse psychologique et de son tact, en dépit de quelques gaucheries d'expression. Pouvons-nous dire plus ? S'il a été assez heureux pour produire une œuvre que nous nous permettons de conseiller aux lecteurs de la *Vie Spirituelle*, c'est qu'il a été, après tant d'autres, conquis par Bernadette. *Après tant d'autres*, disons-nous, c'est-à-dire — pour nous borner aux « personnages du roman » dont la liste clôt le livre — après les parents et voisins de Bernadette, après les personnalités religieuses et civiles de Lourdes, après les représentants de l'Église et de l'État. Nous trouvons ainsi en queue de liste, isolé et bien en vue, un peu comme une signature, le nom d'Hyacinthe de Lafite *poète et homme de lettres* « le plus orgueilleux des adversaires de la Dame », l'esprit fort du début qui, finalement, est soulevé par la prière des croyants, touché par l'accent triomphal du *Magnificat*, convaincu qu'il n'a pas aimé (titre du chapitre 48) par opposition à Bernadette qui aime (chap. 49 et dernier). Une prière monte à ses lèvres : « Bernadette Soubirous priez pour moi ! »

Le chant de Bernadette... et de Franz Werfel... ne laissera personne indifférent; c'est un chant d'amour.

Hyac. MARÉCHAL.

Les bureaux de revues sont encombrés actuellement de biographies; il en paraît sans cesse et cela a de quoi surprendre à une époque de « crise du papier » où les ouvrages de valeur ne trouvent pas toujours à s'imprimer. Il faut reconnaître, en effet, que nombre de ces « Vies » manquent d'intérêt et que ni leur valeur morale, ni leur valeur « de détente », ni la qualité littéraire du style dont elles sont revêtues ne justifient leur publication. Ce n'est pas parce qu'un jeune scout a accompli quelques banales B. A., ni parce qu'une lycéenne a eu un jour un grand élan poétique qualifié de « mystique », devant un coucher de soleil, qu'il faut les proposer en exemple à toute la jeunesse de France; et ce qui peut toucher un cercle restreint qui a connu et aimé ces âmes n'intéresse pas forcément la grande masse des autres. Nous voudrions que les biographies qu'on nous donne soient vraiment une invitation à faire mieux, qu'elles nous proposent de *véritables* exemples de sainteté, qu'elles nous fassent connaître les grandes figures de notre temps et de tous les temps. A multiplier les ouvrages sans valeur, les éditeurs et les auteurs justifient le reproche de fadeur et d'insignifiance que l'on fait si souvent à la littérature catholique.

Tout ce qui paraît n'est d'ailleurs pas à condamner. Signalons la collection *Le Christ dans ses témoins* que viennent de lancer les Editions Casterman et qui se propose de faire connaître de belles figures de laïcs contemporains. On y trouve déjà deux ouvrages :

VICOMTE CH. TERLINDEN, *Un témoin du Christ aux armées : Freddy Verhaegen*, 1921-1944; 1946; 208 pp., 54 frs.

Vie d'un jeune belge quittant sa famille pour aller, à travers la France occupée et en passant par les prisons espagnoles, rejoindre l'armée belge en Angleterre, s'y former, puis débarquer en Normandie et mourir à l'ennemi sur le sol de la patrie reconquise. Bel exemple de courage et d'énergie, de simplicité, de jeune gaîté.

M.-L. T.

R. P. CLAUDE, S. J., *Le rayonnement de Pier-Giorgio Frassati;* 1946, 180 pp., 48 frs belges.

Ce n'est pas à proprement parler une biographie; l'A. veut seulement mettre en lumière l'influence exercée par cet étudiant italien, dont la cause de béatification est introduite en Cour de Rome. Il cherche surtout quelle en fut la source : une union intime au Christ, une profonde vie intérieure. De splendides photographies de montagne illustrent ce livre dont le beau papier fait rêver à des temps révolus.

Les Editions ouvrières présentent : *La vie ardente d'une militante jociste : Jeanne Tardy;* 1945, 148 pp. 21 frs.

Toutes les jocistes aimeront connaître cette jeune fille dont la vie fut un exercice de continuelle charité, tous ceux aussi qui voudraient aimer mieux la classe ouvrière. Il faut regretter que la présentation soit assez confuse et le style pas toujours soigné : plus d'une phrase manque de sujet !

M.-L. T.

## Questions pédagogiques.

JACQUES DE JÉSUS, Carme déchaux : *Parlons des enfants. En famille, au collège.* Proc. gén. du Clergé, Paris 1946, 128 pp. 60 frs.

Le père Jacques mourait l'an dernier à son départ de Mauthausen, victime de sa charité. Il avait été au Collège d'Avon un éducateur à la méthode profonde et délicate. Il a peu écrit mais les quelques textes pédagogiques qu'il nous a laissés et qui nous sont livrés maintenant méritent une particulière attention.

La première partie de ce petit livre est de beaucoup la plus intéressante. L'A. y étudie le problème de l'éducation, puis les qualités et le rôle de l'éducateur.

Le but de toute éducation, familiale ou scolaire, n'est pas de faire décrocher des diplômes, mais de former des hommes mieux : de former des saints. « L'homme, créature de Dieu ne peut être pleinement homme que s'il est un saint » (p. 18). Pour ne pas effaroucher ses lecteurs par ce terme de « sainteté » qui paraît à certains par trop utopique, le Père Jacques le remplace par celui plus courant de « devoir »; il montre que l'être créé a essentiellement des devoirs, et qu'il faut vigoureusement réagir contre le manque actuel de conscience en reprenant et en faisant reprendre aux enfants un sens très vif de ce qu'est le devoir avec ses exigences. « Faire des hommes, c'est enfoncer des êtres dans la conscience de leur état de créatures, c'est-à-dire qu'ils se sentent foncièrement débiteurs

à l'égard de Dieu, à l'égard de leurs parents, à l'égard de la société, et qu'ils mettent tout leur soin à payer leur dette, jour par jour, heure par heure, à mesure que se présentent les obligations qui composent la trame de leur devoir d'état ». (p. 25)... « Le devoir, au sens catholique, s'identifie avec la sainteté, et si la sainteté présente un côté de rude ascétisme, si le devoir a d'austères exigences, l'un et l'autre resplendissent surtout d'insondables profondeurs d'amour... C'est que Dieu se donne à celui qui fait son devoir par amour pour lui, et que Dieu est le vivant rassasiement de nos pauvres cœurs d'hommes » (p. 26).

Loin de s'opposer à l'épanouissement de la personnalité, cette sainteté ne fera que le favoriser, car, contrairement à ce que l'on pense ordinairement, sainteté et liberté vont de pair; pour l'homme, « être libre, c'est dominer tous les biens créés, et être sainement libre, être sagement libre, c'est choisir parmi ceux-là seuls qui lui permettront d'atteindre précisément l'unique Bien qui puisse apaiser les besoins immenses et si profonds de son être surnaturalisé : Dieu » (p. 29). Pour résoudre le problème de l'éducation, pour dissiper la soi-disant antinomie : « autorité-liberté », « il faut seulement harmoniser deux forces qui s'appellent l'une l'autre : l'autorité de Dieu et la liberté de l'homme... Le père, le chef, l'éducateur ne parlent qu'au nom de Dieu. L'enfant, le subordonné, le disciple n'obéissent qu'à Dieu. En tout et partout : Dieu seul » (p. 31).

On voit de quelle grandeur et de quelle efficacité bénéficie une éducation basée sur de tels principes. Mais pour lui faire rendre tous ses fruits il faut posséder des éducateurs remarquables. Le Père Jacques en était un et c'est son expérience qu'il nous livre quand il analyse le rôle de tout homme, père, professeur, surveillant, qui a charge d'enfants.

L'éducateur est un chef et doit en avoir toutes les qualités. « Le chef, étymologiquement, c'est *la tête*, c'est-à-dire celui qui porte en soi l'idée à réaliser, celui aussi qui vit l'idée, et qui se constitue ainsi par sa vie personnelle un exemple concret pour les autres. « Cœpit facere et docere ». C'est aussi celui qui *veut* et d'une volonté robuste, d'une volonté contraignante, dans un flot de tension volontaire capable d'entraîner avec force, comme un fleuve débordé, des volontés voisines et mal enrayées » (p. 34).

Mais il est aussi un père, et il doit aimer l'enfant et se donner totalement à lui; ce n'est qu'à ce prix qu'il gagnera sa confiance et pourra l'entraîner vers le bien. Je dis bien « entraîner », car l'éducation n'est pas un dressage. L'enfant n'est pas un être neuf ni une table rase; il apporte en naissant tout un monde de richesses et de tares; il faut le prendre tel qu'il est, et tout l'effort de l'éducateur consistera à libérer ses possibilités de la broussaille de tendances mauvaises qui les enchaînent, afin de lui faire acquérir cette liberté intérieure qui est la sainteté. Libérer, mais aussi stimuler, montrer à l'enfant, et avant tout par sa propre conduite, la laideur du mal, la grandeur et la beauté du bien. Mais « ses discours, quelque habiles qu'ils soient, tomberont dans le vide si l'enfant ne réagit pas lui-

même sous leur lumière pour éliminer lui-même de son être intime où personne n'entre que Dieu et lui, tout ce qu'on l'aide à y découvrir d'encombrant » (p. 52). Ce serait une grave erreur de « ne pas savoir que l'éducation consiste à apprendre à l'enfant à se passer de ses éducateurs, à savoir vite et bien utiliser sa liberté, à découvrir comment on se regarde vivre, comment on se juge, selon ce qu'on est aux yeux de Dieu... (p. 40). Nous voulons que nos enfants apprennent tôt à marcher seuls. Nous voulons qu'ils comprennent la nécessité du règlement, qu'ils acceptent et qu'ils fassent l'effort personnel d'appliquer ce règlement fait pour développer leur volonté. Nous refusons de considérer comme une méthode d'éducation sérieuse celle qui consiste à cacher momentanément les mauvais instincts sous un poids de gestes surveillés et d'attitudes commandées. La vraie éducation se fait, pensons-nous, non de l'extérieur, mais de l'intérieur, non par contrainte imposée du dehors, mais par mouvement jailli du dedans. Il faut que l'enfant, conseillé et dirigé par son maître, veuille se réformer et qu'il cherche vraiment lui-même à se réformer » (p. 53).

Dans le domaine intellectuel, le maître est aussi avant tout un « éveilleur »; son rôle consistera surtout à provoquer *l'étonnement*, ce choc en présence du « jamais vu », qui fera réagir l'enfant, lui fera poser une question, l'incitera à classer cette nouveauté dans le monde de sa pensée.

On devine quel doigté est nécessaire au maître pour bien remplir sa tâche, quelle douceur faite de force tranquille et de parfaite maîtrise de soi, quelle science psychologique, quelle finesse, tout ce que le Père Jacques appelle « avoir la manière ». Il lui faudra aussi entourer les enfants de beaucoup de joie que l'éducateur, les méthodes d'enseignement, le cadre, les sanctions elles-mêmes (qui seront des récompenses et non des punitions) respirent la joie.

Une telle méthode d'éducation demande évidemment des conditions spéciales, et tout d'abord un petit nombre d'élèves; mais n'oublions pas qu'elle s'adresse aussi bien aux parents qu'aux membres de nos collèges religieux; dans la famille elle pourra porter ses fruits au maximum, et il est à souhaiter que par ailleurs les directeurs et les professeurs, les chefs scouts et tous ceux qui ont pour mission de former des jeunes, s'en inspirent largement. Ce qui fait sa solidité, et, avouons-le : son originalité à notre époque, c'est qu'elle met Dieu au point de départ et au point d'arrivée de toute formation humaine... alors que maintenant tant de parents et de maîtres ne pensent qu'à faire de leurs enfants de beaux petits animaux livrés à tous leurs instincts, incapables de comprendre la grandeur du sacrifice, ou des bacheliers que leur diplôme dispensera de penser par eux-mêmes.

M.-L. T.

27564. — Paris Imp. Lahure. — 31.1064
— Le gérant de cette publication : —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Quatrième trimestre 1946. - N° d'ordre : 10.660.